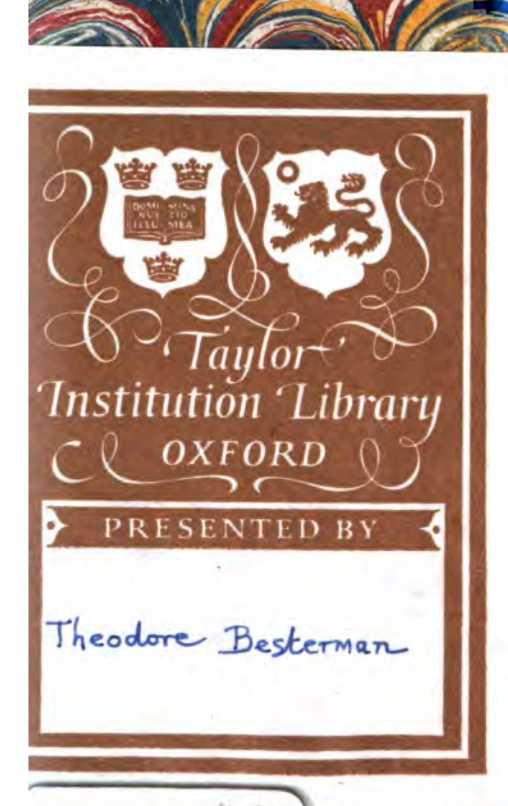



DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor
Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Theodore Besterman


Digitized by Google


Digitized by Google



ŒUVRES DRAMATIQUES DE *NÉRICAULT DESTOUCHES*,

De l'Académie Françoise.

NOUVELLE ÉDITION,

Revûe, corrigée, & augmentée de quatre Piéces, & toute semblable à l'Édition de l'Imprimerie Royale, in-4°. 4 vol.

TOME HUITIÉME.



A PARIS,

Chez PRAULT, petit-fils, Quai de Conty, à la Charité.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE DES PIÈCES
contenues dans ce huitiéme Volume.

L'HOMME SINGULIER,

COMÉDIE.

AVERTISSEMENT.

CETTE Piéce a été lûe aux Comédiens, qui l'ont reçûe avec applaudiſſement. Les rôles ont été copiés & diſtribués. J'ai fait faire une répétition ; la ſeconde étoit indiquée pour le lendemain, & huit ou dix jours après la Piéce eût été réprêſentée ; mais un obſtacle que je ne prévoyois pas, a ſuſpendu les autres répétitions ; & la longue maladie d'une célébre actrice, nous a obligés de remettre la partie à l'année ſuivante. Dans cet intervalle de temps j'ai changé de réſolution ; & j'ai pris le parti de ne faire paroître ma Comédie que dans le recueil de mes ouvrages.

dont on préparoit une nouvelle édition. Je ne sai si c'est pour moi un avantage, ou non, qu'elle n'ait point été représentée; quoi qu'il en soit, j'ai eu de bonnes raisons pour me restraindre à ne la donner qu'imprimée. Ce n'est pas que je n'aye pour cette Piéce une certaine prédilection, & que je ne me flatte qu'on y trouvera non-seulement ce comique élevé, & cette morale mâle & vive, qui ont fait recevoir mes autres Piéces avec tant d'indulgence, mais de plus, un caractére assez neuf sur le Théatre, & très-fertile en instructions: car il ne faut pas s'imaginer que *l'Homme singulier* soit une nouvelle espéce de *Misantrope*; rien n'est plus différent. Son tic, à la vérité, est de haïr les modes & les mœurs du temps;

mais ce tic ne le rend point l'ennemi des hommes ; & il vous le prouve d'abord dans la troisiéme scéne du premier acte, où il s'explique très-clairement sur ce sujet :

On me traite par-tout d'étrange personnage ;
Mais, quoique singulier, je ne suis point sauvage.
Les hommes la plûpart me semblent odieux ;
Leur commerce, à mon sens, est très-pernicieux, &c.
Quoiqu'à mes sentimens en tout ils soient contraires,
Je ne puis les haïr, ils sont toujours mes freres, &c.

Ses actions, dans le cours de la Piéce, sont conformes à ses discours ; & on ne peut pas voir un caractére plus humain : au lieu que le *Misantrope* dit tout net :

L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

Mais tel devoit être le héros de *Moliere* ; & ce grand homme l'a dévelopé avec tout l'art & le génie dont il étoit capable.

Le mien, qui en differe extrêmement, est doux, tendre & compatissant ; il regarde les hommes en pitié, sans se fâcher contr'eux, & n'a point d'autre défaut que la singularité, qui rend ses pensées, ses actions, ses projets ridicules, quoique la raison & la vertu en soient le fondement. J'ai prétendu prouver par ce caractére, dont j'ai long-temps étudié l'original, que la singularité est un vice de l'esprit, qui gâte les motifs & les sentimens les plus louables ; que le meilleur parti que puisse prendre un homme sage, c'est de ne point heurter de front les mœurs & les modes de son temps, & de se borner à gémir de la corruption & des ridicules, sans renoncer au commerce de ses contemporains ; & que tout ce

qui eſt outré, même la vertu & la raiſon, paroît plûtôt un travers qu'un ſujet d'admiration. J'aurois bien des réfléxions à ajouter ſur le ſujet de cette Piéce, mais, ſi elle a le bonheur de plaire à mes lecteurs, ils les feront d'eux-mêmes; & j'aime mieux les attendre que de les prévenir.



ACTEURS.

LE COMTE DE SANSPAIR.

LE MARQUIS D'ARBOIS.

LA COMTESSE, jeune veuve, fille du Marquis d'Arbois.

LE COMTE D'ARBOIS, fils du Marquis.

JULIE, sœur de Sansfpair.

LE BARON DE LA GAROUFFIERE, cousin de Sansfpair.

LISETTE, femme-de-chambre de Julie.

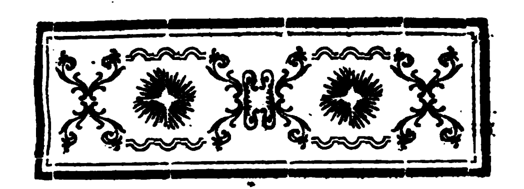
GORJU, maître-d'hôtel de Sansfpair.

PASQUIN, valet-de-chambre du Comte d'Arbois.

LA FLEUR, laquais de Sansfpair.

La scène est à Paris, chez le Comte de Sansfpair.

L'HOMME

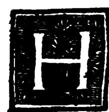


L'HOMME SINGULIER, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SANSPAIR *en robe-de-chambre.*



HOLA quelqu'un. Comment, je vois naître l'aurore,
Et pas un de mes gens ne se réveille encore,
Laquais. Monsieur Gorju. Personne ne répond !
Tout dort, & moi je veille. Un silence profond
Régne dans ma maison à quatre heures sonnées !
Est-ce ainsi qu'à dormir on perd les matinées ?
Monsieur Gorju. Laquais. J'ai beau faire fracas
On ne s'éveille point, & l'on fait peu de cas

D'un maître, dont le cœur trop facile & trop tendre,
A la plus foible excuse est tout prêt à se rendre.
A la fin, c'en est trop; & contre mon penchant,
Il faut que je devienne inflexible, méchant,
Dur, hautain, querelleur. Oui, changeons de manieres;
Cachons mon naturel sous une morgue fiere;
C'est l'unique moyen de se faire obéir.
On se rend respectable en se faisant haïr;
Au lieu que la bonté, quand elle est excessive,
Rend l'ame des valets paresseuse & rétive:
Malheur donc au premier qui tombe sous ma main;
Jamais il n'éprouva maître plus inhumain.
Enfin voici Gorju. Commençons.

SCENE II.

SANSPAIR, GORJU.

SANSPAIR *vivement.*

A quelle heure
Vous levez-vous donc?

GORJU *d'un air riant.*

Moi?

SANSPAIR *gravement.*

Vous.

GORJU *d'un ton familier.*

Monsieur, que je meure
Si j'ai pris tout au plus deux heures de sommeil.
Hier au soir pour minuit j'ai monté mon réveil,
Mais plus d'une heure avant il a fait son vacarme.

SANSPAIR.

Tant mieux.

GORJU.

Tant pis, plûtôt.

SANSPAIR.

Ah! Ce ton-là me charme;
Il vous sied bien, vraiment, lorsque vous avez tort!

GORJU en soûriant.

Je croi que vous grondez?

SANSPAIR.

Oui, je gronde, & bien fort.

GORJU.

Qu'avez-vous donc, Monsieur?

SANSPAIR sérieusement.

Ce n'est pas votre affaire.

GORJU.

On veille jour & nuit pour tâcher de vous plaire.
Je tourmente vos gens; je les tiens toujours prêts.
Tous vos ordres ici sont comme des arrêts
Dont on n'appelle point, & qu'on suit à la lettre,
Tout singuliers qu'ils sont, sans jamais se permettre
De les interpréter, ni tarder un instant:
Et malgré tous nos soins vous êtes mécontent?

SANSPAIR.

Très-mécontent.

GORJU.

Monsieur, souffrez que je vous dise...

SANSPAIR d'un ton absolu.

Taisez-vous.

GORJU.

J'obéis. Mais quelle est ma surprise!
[à part.]
Comment un si bon maître a-t-il changé d'humeur?
Qu'est devenue, ô ciel! sa bonté, sa douceur?

SANSPAIR durement.

Que dites-vous?

GORJU.

Je dis... Je me parle à moi-même.

SANSPAIR.

De quoi vous parlez-vous ?

GORJU.

De ma surprise extrême.

SANSPAIR.

Mais qui peut la causer ?

GORJU *attendri.*

Le ton que vous prenez ;

Il me perce le cœur. Je m'en vais.

SANSPAIR *d'un ton doux.*

Revenez.

Quoi, vous n'avez pas tort ?

GORJU.

Non, Monsieur, je vous jure.

SANSPAIR.

Vous verrez que c'est moi.

GORJU.

Suivant ma conjecture,

Si vous avez raison, j'ai tort certainement ;
Mais, si je n'ai pas tort... Il faut qu'en ce moment
Quelque souci secret vous trouble & vous alarme ;
Car, quand vous vous fâchez, un seul mot vous désarme ;
La moindre excuse est bonne. Aujourd'hui vous grondez
Sans vouloir écouter.

SANSPAIR.

Et vous, vous me frondez

Parce que je suis las d'appeller tout mon monde,
Sans que personne vienne, ou tout au moins réponde.

GORJU.

Je vous jure d'honneur qu'on n'a point entendu.

SANSPAIR.

D'honneur ?

GORJU.

Oui.

SANSPAIR.

Je vous crois, & me voilà rendu.

[*Lui tendant la main.*]

Touchez-là, mon ami.

GORJU.

De bon cœur. Mon cher maître,

Vous avez du chagrin. Qu'est-ce que ce peut être ?

SANSPAIR

poussant un profond soupir.

Ah !

GORJU.

Parlez.

SANSPAIR.

Hé bien donc, voyez-en le sujet.

GORJU.

Quel est-il ?

SANSPAIR.

Le voici.

GORJU.

Comment ? C'est un portrait !

La peinture en est fine, & ce qui l'environne

En releve le prix. O l'aimable personne !

O les beaux diamans ! Seriez-vous amoureux ?

SANSPAIR.

Hélas ! Oui, je le suis ; & j'en suis bien honteux.

GORJU.

Et pourquoi ?

SANSPAIR.

Me sied-il d'avoir cette foiblesse ?

Moi, je pourrois livrer mon cœur à la tendresse ?

Moi, pousser des soupirs ?

GORJU.

Seriez-vous le premier?
Et voulez-vous en tout être homme singulier?
Vous l'êtes à l'excès, si j'ose vous le dire.
Mais le cœur sur l'esprit prend quelquefois l'empire;
Il faut que tôt ou tard l'esprit suive sa loi:
Et vous avez un cœur tout aussi bien que moi.

SANSPAIR.

Oui. Mais le croyez-vous foible comme le vôtre?

GORJU.

Pourquoi non? Votre cœur n'est différent d'un autre,
Qu'en ce que votre esprit par singularité
L'a tenu jusqu'ici dans la captivité.
Vous avez l'esprit fort; mais, malgré son courage,
Le cœur veut à son tour le mettre en esclavage:
En dépit de l'esprit vous le sentez vainqueur;
Et c'est ce revers-là qui vous aigrit l'humeur.
N'est-il pas vrai, mon maître? A coup sûr je devine.

SANSPAIR.

Oui, ce fatal portrait a causé ma ruine.

GORJU.

Hé bien, donnez-le moi, je vous le cacherai.

SANSPAIR.

Non. Je veux le garder autant que je pourrai;
Il y va de ma vie.

GORJU.

Ah, Monsieur!

SANSPAIR.

J'en enrage;
Et voilà du hasard le dangereux ouvrage.
Faut-il qu'une peinture ait pour moi tant d'attrait?
Dans un jardin public j'ai trouvé ce portrait.
Dès que je l'ai trouvé, je cherche à qui le rendre,
Comme si j'eusse craint de me laisser surprendre.

Sage pressentiment ! Exprès, ou par hasard,
Un laquais me suivoit. Il étoit un peu tard ;
La promenade même avoit l'air solitaire,
Et sembloit inviter à l'amoureux mystere ;
Mais je n'y pensois pas : je songeois seulement
A rendre ce portrait dès le même moment.
J'appelle le laquais qui m'observoit sans cesse ;
Il vient. » Mon cher, lui dis-je, est-ce votre maîtresse
» Qui marche devant nous, & se promene ici ?
» N'a-t-elle point perdu le portrait que voici ?
» Non, Monsieur, répond-il. J'ai vû passer deux fem-
» mes ;
» Peut-être est-ce celui de l'une de ces Dames :
» Je croi l'y reconnoître, à ne vous point mentir ;
» Mais elle est déja loin. Je m'en vais l'avertir,
» Si je puis la rejoindre. « A ces mots, il s'éloigne.
Moi, dans le même endroit j'attens qu'il me rejoigne.
Je ne le revois plus.

GORJU.

Le trait est singulier.

SANSPAIR.

J'emporte le portrait, & je fais publier
Qu'il est entre mes mains tombé par aventure ;
Que six gros diamans entourent la figure ;
Et que je suis tout prêt de rendre ce portrait
A celle que mes yeux y verront trait pour trait.
Personne jusqu'ici ne vient, & ne réclame
Ce bijoux précieux, doux fléau de mon ame,
Que j'ai, pour mon malheur, trop souvent admiré,
Et qui, pour m'enchaîner, semble avoir conspiré.

GORJU.

A vous dire le vrai, votre sort est bisarre.
Un portrait inconnu de votre cœur s'empare !
De ce cœur qui résiste aux plus rares beautés !
C'est là mettre le comble aux singularités.

Rien n'est plus convenable à votre caractere.

SANSPAIR.

Il n'est pour me guérir qu'un moyen salutaire.

GORJU.

En quoi consiste-t-il ?

SANSPAIR.

A voir l'original
Des traits représentés dans ce portrait fatal.
D'un aveugle penchant je me rendrois le maître,
Si j'en voyois l'objet, s'il se faisoit connoître.
Bientôt son caractere offensant ma raison,
Deviendroit pour mon cœur un sûr contre-poison:
Car, bien loin de trouver une femme parfaite,
Je verrois une folle, une franche coquette.

GORJU.

Vous en jugez, Monsieur, bien témérairement !

SANSPAIR.

Les femmes aujourd'hui sont-elles autrement ?
Dites-moi : Trouverois-je une femme prudente,
Sage, spirituelle, éclairée, amusante,
Et qui sût à propos ou se taire, ou parler,
Qui me convînt enfin ?

GORJU.

A ne vous rien celer,
Vous trouverez par tout d'agréables parleuses ;
Mais, si vous en cherchez qui soient silencieuses,
A moins que ce ne soit par quinte ou par humeur,
Vous chercherez long-temps, Monsieur, sur mon honneur.
Et de plus, vous voulez une femme savante !
Ne vaudroit-il pas mieux qu'elle fût ignorante ?

SANSPAIR.

Mon ami, l'ignorante ignore son devoir,
Et peut s'en écarter sans s'en appercevoir :

La ſavante au contraire en connoît l'étendue ;
Sa ſcience eſt pour elle une garde aſſidue :
Son eſprit s'élevant aux ſublimes objets,
S'occupe tout entier des plus graves ſujets ;
Et, loin qu'aux ſéducteurs il ſoit prompt à ſe rendre ;
Juſqu'aux plaiſirs permis il a peine à deſcendre.

GORJU.

Et j'ai oüi dire, moi, par des gens bien ſenſés...

SANSPAIR.

Par des ſots, mon ami. Je penſe, & vous penſez ;
Mais dans mes ſentimens je diffère des vôtres.

GORJU.

Oh ! Je le ſai, Monſieur.

SANSPAIR.

Vous penſez d'après d'autres ;
Et moi, d'après moi ſeul.

GORJU.

Oh ! Rien n'eſt plus certain.

SANSPAIR.

On vient. Qui peut venir me parler ſi matin ?

GORJU.

C'eſt le nouveau laquais.

SCENE III.

LA FLEUR, SANSPAIR, GORJU.

SANSPAIR.

Que venez-vous me dire,
Monſieur la Fleur ?

LA FLEUR *riant.*

Monſieur...

SANSPAIR.

Qu'avez-vous donc à rire?

LA FLEUR *riant encore plus fort.*

Excusez. Je ne puis m'en empêcher.

SANSPAIR.

Pourquoi?

LA FLEUR *riant encore.*

Vous m'appellez monsieur.

SANSPAIR *sérieusement.*

Oui, monsieur.

LA FLEUR.

Par ma foi,

Je ne croyois pas l'être.

SANSPAIR.

Et cependant vous l'étes.

LA FLEUR.

Moi? Je suis confondu des façons que vous faites
Avec un pauvre diable . . .

SANSPAIR.

Allez, j'ai mes raisons,
Mon cher enfant. Cessez de prendre pour façons,
Ce que l'humanité prescrit à l'homme sage,
Et ce qui devroit être en tous lieux en usage.
Vous étes en service; & moi, par mon bon cœur,
Je veux vous faire ici supporter ce malheur.
Une fois pour toujours que cela vous suffise.

LA FLEUR.

Tout ceci me surprend. Et . . .

SANSPAIR.

Tréve de surprise;
Et venons, s'il vous plaît, à ce dont il s'agit.
[*à Gorju.*]
Que voulez-vous, Monsieur? Il est tout interdit.

GORJU.

On le seroit à moins.

LA FLEUR.

Un Monsieur vous demande.
Ordonnez-vous qu'il entre ? Ou faut-il qu'il attende ?

SANSPAIR.

Apprenez, mon ami, qu'on n'attend point chez moi.
Je parle sur le champ, & m'en fais une loi.

LA FLEUR.

Comme il est si matin...

SANSPAIR.

Toute heure est convenable.
[à Gorju.]
Dès que je serai seul je veux me mettre à table.

GORJU.

C'est assez. A l'instant le dîner sera prêt.

SANSPAIR *lui faisant la révérence.*

Vous m'obligerez fort. Hâtez-vous, s'il vous plaît.

SCENE IV.

LE MARQUIS, SANSPAIR.

LE MARQUIS *à Sanspair.*

Puis-je entrer ?

SANSPAIR.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Je m'y prens de bonne heure
Pour vous importuner ; mais, comme ma demeure
Est près d'ici, je sai que dès le grand matin
On peut venir vous voir.

SANSPAIR.

Vous êtes mon voisin ?

LE MARQUIS.

Si voisin, que ma chambre est vis-à-vis la vôtre ;
Et que nous pourrions bien nous parler l'un à l'autre,
Sans sortir de chez vous, & sans parler bien haut.
Je devrois en avoir profité bien plûtôt ;
Mais, comme l'on m'a dit qu'au milieu de la ville
Vous aimiez à vous voir solitaire & tranquille,
Je n'ai jamais osé troubler votre repos.

SANSPAIR *en soûriant.*

Ah, Monsieur ! Sur mon compte on tient bien des propos !
On me traite par tout d'étrange personnage ;
Mais, quoique singulier, je ne suis point sauvage.
Les hommes la plûpart me semblent odieux ;
Leur commerce, à mon sens, est très-pernicieux,
Parce qu'ils ont perdu cette aimable innocence
Qui bannissoit loin d'eux le crime & la licence ;
Parce que l'intérêt a corrompu leurs cœurs ;
Que le vice a changé leurs modes & leurs mœurs ;
Et qu'un luxe effréné, source de mille crimes,
Leur a fait de l'honneur oublier les maximes.
Oui, tout en eux m'excite à l'indignation ;
Mais leur égarement me fait compassion.
Quoiqu'à mes sentimens en tout ils soient contraires ;
Je ne puis les haïr ; ils sont toujours mes freres.
Tout homme qui sauroit être different d'eux,
Deviendroit mon ami, loin de m'être odieux.
L'honneur, la probité, la candeur, la sagesse,
Feroient naître en mon cœur la plus vive tendresse :
Dans le plus vil objet je les adorerois,
Et pour le rendre heureux je me sacrifierois.

LE MARQUIS.

Je vois qu'on vous déplaît lorsque l'on dissimule,
Et je m'ouvre avec vous. On vous croit ridicule,

Bizarre, extravagant ; moi-même je l'ai cru,
Et même à vos dépens j'ai souvent discouru.
Mais qu'on vous connoît mal ! Et que votre langage
Est différent !...

SANSPAIR.

Je sai qu'en tous lieux on m'outrage,
Et m'embarrasse peu des discours du public.
L'homme pour son semblable est un vrai basilic ;
Animal venimeux, son regard empoisonne ;
Toujours taupe à l'égard de sa propre personne ;
Méprisant tout le monde, & n'admirant que lui,
Il a des yeux perçans sur les défauts d'autrui.
Sans vouloir le guérir de son erreur extrême,
Je borne tous mes soins à me guérir moi-même ;
Et, pour joindre aux efforts un salutaire effet,
Je tâche à devenir son contraste parfait :
Pour être original, j'évite sa maniere,
Et croi que la meilleure est la plus singuliere.

LE MARQUIS.

Votre projet est beau ; mais, par trop de succès,
Il paroît à la fin vous jetter dans l'excès.
Quoiqu'un excès pareil marque un esprit robuste,
La maxime qui dit, *rien de trop*, est bien juste,
Et prouve que le sage, en toute occasion,
Doit l'être avec mesure & modération.

SANSPAIR.

Plus je suis excessif, & plus haut je proteste
Contre ce que je croi ridicule ou funeste.
Je ne redoute rien que la comparaison.
Moins j'aurai de pareils, & plus j'aurai raison.
Vouloir me réformer, c'est prodiguer sa peine.

LE MARQUIS.

Aussi n'est-ce pas là le sujet qui m'améne.

SANSPAIR.

Qu'est-ce donc ? Auriez-vous quelque motif secret ?...

LE MARQUIS.

Non, Monsieur. Il s'agit seulement d'un portrait
Qui m'intéresse fort, ainsi que ma famille.

SANSPAIR.

D'un portrait? Et de qui?

LE MARQUIS.

C'est celui de ma fille.

SANSPAIR.

De votre fille? O ciel! Ai-je bien entendu?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

SANSPAIR.

Soyez sûr qu'il vous sera rendu.

LE MARQUIS.

J'y compte; & vous pouvez à l'instant me le rendre.

SANSPAIR.

Celle qui l'a perdu doit venir le reprendre.
Je vous crois honnête homme, & je n'en doute point;
Mais vous me permettrez d'insister sur ce point:
C'est la condition que mon affiche impose;
Elle est essentielle, & j'en sai bien la cause.

LE MARQUIS.

Essentielle ou non, il faut s'y conformer.
Mais le Marquis d'Arbois, puisqu'il faut me nommer,
Sembloit digne, à mon sens, de plus de confiance.

SANSPAIR.

Je vous croi; mais en tout j'aime l'expérience.
Nous nous connoîtrons mieux. C'est mon intention.
Daignez donc vous prêter à ma précaution;
Elle est juste: au public je l'ai signifiée.

LE MARQUIS.

Il est vrai.

SANSPAIR

après avoir un peu rêvé.

Votre fille est-elle mariée?

LE MARQUIS.

Elle a vécu deux ans avec un vieux mari,
Qui, malgré son grand âge, en étoit fort chéri:
Depuis quatorze mois ma fille le regrette,
Toute jeune qu'elle est, quoique belle & bien faite.

SANSPAIR.

Le trait est tout nouveau. Mais, Marquis, entre nous;
Pourquoi l'aviez-vous mise avec un vieux époux?

LE MARQUIS.

Parce qu'en nos païs le plus riche héritage
Aux filles de son rang ne laisse aucun partage:
Il faut donc les cloîtrer, ou les marier mal.

SANSPAIR.

J'ai toujours détesté tout partage inégal.
Je suis en même cas. J'ai d'immenses richesses,
Dont je veux à ma sœur faire quelques largesses
Pour la doter, malgré nôtre droit inhumain,
Pourvû qu'elle reçoive un époux de ma main.
C'est un de mes cousins à qui je la destine;
Mais à le refuser cette folle s'obstine:
Car elle est haute, vaine, & tout son enjoûment
N'a pû la garantir de quelque entêtement;
Du moins je le soupçonne. Et . . ,

LE MARQUIS.

Ma fille, au contraire,
N'a d'autres volontés que celles de son pere;
Aussi c'est un esprit sage & prématuré,
Profond même.

SANSPAIR.

Profond!

LE MARQUIS.

Elle a tout pénétré.
Croiriez-vous qu'à son âge elle est physicienne,
Et, pour dire encore plus, grande *Newtonnienne*?
Newton, à son avis, est un divin esprit;
Et Descartes chez elle a perdu tout crédit.

Que ne sait-elle point? Prodige de mémoire;
Elle possede à fond chronologie, histoire,
Géographie; écrit tant en prose qu'en vers;
Et parle également vingt langages divers.

SANSPAIR.

Il faut vous l'avouer, la peinture est charmante;
Quelle femme, grand Dieu! Belle, sage, & savante!
Et dites-moi, Marquis, la remariez-vous?

LE MARQUIS.

Oui. Je trouve pour elle un fort aimable époux,
Bien fait, jeune, assez riche, & de haute naissance.

SANSPAIR *vivement.*

Avez-vous tout de bon conclu cette alliance?

LE MARQUIS.

Il ne tiendra qu'à moi. Le Marquis de Beausang
Etant un bon parti par son bien, par son rang....

SANSPAIR.

Beausang! C'est mon neveu.

LE MARQUIS.

Votre neveu!

SANSPAIR.

Lui-même.

Eh, ne puis-je savoir si votre fille l'aime?

LE MARQUIS.

A vous dire le vrai, je ne le sai pas bien.
Quand je le lui propose elle ne répond rien:
Mais, qu'elle l'aime ou non, l'affaire est résolue,
Et, comme elle convient, sera bientôt conclue.

SANSPAIR.

Voisin, il ne faut point tyranniser un cœur.

LE MARQUIS.

Bon!

SANSPAIR.

Si vous m'en croyez...

LE MARQUIS.

Je ne suis pas d'humeur

A

A recevoir la loi d'une jeune cervelle.

SANSPAIR.

Votre fille est si sage ....

LE MARQUIS.

Oh ! Je le suis plus qu'elle ;
Et veux absolument conclure dès ce soir.
Je m'en vais l'avertir ; elle viendra vous voir.
Serviteur.

SANSPAIR.

Voulez-vous que je vous reconduise ?
Il n'est point, à mon sens, de plus haute sottise
Que cet usage-là : jamais je ne le sui ;
Mais je veux bien pour vous m'y soumettre aujourd'hui.
Que ne serois-je point à dessein de vous plaire ?

LE MARQUIS *en soûriant.*

J'aime qu'on se soumette à l'usage ordinaire,
Mais je vous en dispense, & souhaite ardemment
Que vous ne sortiez point de votre appartement.
Adieu.

SANSPAIR.

Jusqu'au revoir.

SCENE V.

SANSPAIR *se jettant dans un fauteuil.*

Me voilà dans le piége.
De toutes parts l'amour me poursuit & m'assiége.
Je n'en reviendrai point. Je suis pris, je suis mort,
J'aime, je suis jaloux. Grand Dieu, quel est mon sort !
Un malheureux portrait me fascine & m'obséde.
De la source du mal j'attendois le reméde ;

Et la source fatale où j'esperois guérir,
M'offre mille poisons pour me faire périr.
Quels poisons ! Quelle source est plus noble & plus pure !
Charmant original, plus beau que ta peinture,
(Si j'en croi mon oreille aussi bien que mes yeux)
Assemblage divin de cent dons précieux,
Le Ciel ne t'a-t-il fait que pour me rendre esclave ?
Ou faut-il que mon cœur te résiste & te brave ?
S'il le faut, le peut-il ? Quoi, lâche que je suis,
J'ose déja douter de tout ce que je puis ?
Non, non ; en vain l'amour m'aveugle & me transporte.
Je veux que ma raison soit toujours la plus forte ;
Je veux qu'elle triomphe. Ah, qu'elle obéit mal !
Eh, quoi ! De mon neveu je serai le rival !
Et rival malheureux, je n'en fais aucun doute.
Il est vif & bruyant ; il soupire, on l'écoute.
Je serai ridicule en m'offrant après lui :
Le Marquis le soutient ; il conclut aujourd'hui.
Irai-je m'embarquer, sûr de faire naufrage ?
D'ailleurs, suis-je fait moi, moi, pour le mariage ?
Après avoir long-temps évité le danger,
Sous un joug si commun je pourrois me ranger ?
Semblable à tant de sots dont j'ai fait la satyre,
Faudra-t-il qu'à mon tour je leur apprête à rire ?
Moi marié ! Parbleu, cela me fiéroit bien !
Non, mon cœur, taisez-vous ; non, il n'en sera rien.

[*Il parle au portrait.*]

Vous, séducteur muet, qui voulez me surprendre,
Pour ne vous craindre plus je brûle de vous rendre.
Faisons mieux : renvoyons-le, & fuyons un objet
Plus dangereux encor que son divin portrait.
Oui, suivons sans tarder ce dessein magnanime.
Ah ! Je me reconnois, & me rens mon estime.
Quelle gloire ! Mon cœur en crève de dépit ;
Mais . . .

SCENE VI.

GORJU, SANSPAIR.

GORJU.

LE dîner est prêt.

SANSPAIR.

Je n'ai plus d'appétit.
Qu'on differe à servir jusqu'à ce qu'il revienne.
[Il lui présente le portrait sans le lâcher.]
Tenez. Dans la maison qui fait face à la mienne,
Chez le Marquis d'Arbois, reportez ce portrait:
J'apprens que c'est celui de sa fille.

GORJU *le regardant.*

En effet,
J'y fais réflexion; je croi la reconnoître,
Et l'avoir vûe un jour long-tems à sa fenêtre,
Vis-à-vis de chez vous. Il me sembloit...

SANSPAIR *sans donner le portrait.*

Partez.

GORJU.

Quelle noble victoire, enfin, vous remportez!

SANSPAIR.

Finissons, s'il vous plaît; la louange m'assomme.

GORJU.

Renvoyer le portrait est plus du galant homme,
Que d'obliger la Dame à venir le chercher.

SANSPAIR.

Partez donc.

GORJU.

Mais, Monsieur, il faut me le lâcher.

SANSPAIR *vivement.*

Quoi?

GORJU *du même ton.*

Le portrait.

SANSPAIR.

Tenez. Malgré la peine extrême...

Je ferai mieux, je croi, de le porter moi-même;

La politesse oblige à cette honnêteté.

SCENE VII.

GORJU *seul.*

MOn homme en tient. Adieu la singularité.

SCENE VIII.

LE BARON, GORJU.

LE BARON.

JE ne vois nulle part ma belle matineuse:

Quel caprice aujourd'hui la rend si paresseuse?

GORJU.

Ah! Je croi que voici notre Provincial?

Voyons ce que me veut cet autre original.

LE BARON.

Ah! Bon jour.

GORJU.

Si matin quel démon vous lutine?

LE BARON.

Chez le cousin Sanspair je cherchois la cousine:

N'a-t-elle point encor paru sur l'horison?

GORJU.

Non; mais elle est levée.

LE BARON.

Et j'en fai la raison.
Depuis qu'elle me voit, entre nous, je soupçonne
Qu'elle a de grands desirs de devenir Baronne,
Et que ses desirs-là prennent sur son sommeil.
Le goût qu'elle a pour moi hâte un peu son réveil.
N'est-il pas vrai, Gorju?

GORJU.

Ma foi, j'en doute encore.

LE BARON.

Moi, je suis caution que la folle m'adore:
Dès qu'elle m'apperçoit, elle court se cacher,
Afin, n'en doute point, que je l'aille chercher.
Comme j'ai de l'esprit, j'entrevois sa finesse.

GORJU.

Et vous a-t-elle dit quelques mots de tendresse?

LE BARON.

A peu près. L'autre jour, lui faisant les yeux doux,
Je lui dis: » Vous voyez votre futur époux.

GORJU.

Bon. Que répondit-elle?

LE BARON.

Elle se prit à rire.
Tu vois bien, mon enfant, ce que cela veut dire.

GORJU.

Vraiment, oui, je le vois.

LE BARON.

Une fille qui rit
Est bien aise.

GORJU.

A coup sûr. Morbleu, vive l'esprit!
D'abord de ce qu'on voit on pénétre la cause.

LE BARON.

Je te dirai bien plus, mon cher, mais bouche close;

Hier, sur mon sujet, mon cousin la pressoit,
[*en riant.*]
Elle lui répondit qu'elle me haïssoit.

GORJU.

C'est là de l'amour?

LE BARON.

Oui. La fille est comme un songe;
Croyez ce qu'elle dit, vous croyez un mensonge:
Aussi, lorsque je vois la cousine Sanspair
Faire avec moi *la fiere*, & prendre son grand air,
Aussi-tôt je m'écrie: « Ah, charmante pouponne!
« Tu caches finement l'amour que je te donne.

GORJU.

Que répond la cousine à cela?

LE BARON.

Pas le mot.
Ou bien elle me dit: « Ah, que vous étes sot!
« L'ennuyeux campagnard! » Et tout cela m'enchante.

GORJU.

Cette preuve d'amour est subtile & touchante.

LE BARON.

Oui; pudeur enfantine. Un badaud de Paris
Prendroit ces discours-là pour haine ou pour mépris;
Mais on n'impose pas aux seigneurs de province.
Sais-tu bien que chez moi je suis un petit prince?

GORJU.

Sans doute, je le sais. Irez-vous à la Cour?

LE BARON.

Oh, fi! Pour les Barons, c'est un maudit séjour;
Et l'on dit qu'ils y font une triste figure.
Je vais dans mes Etats emmener ma future:
A ses yeux mes vassaux sauront se distinguer;
Et même mon Baillif viendra nous haranguer.

GORJU.

Est-ce un grand orateur?

LE BARON.

Orateur admirable.

Il parle Poitevin comme Cicéron.

GORJU.

Diable!

LE BARON.

Les esprits de Poitou sont fins & délicats:
A m'entendre, je croi que tu n'en doutes pas.

GORJU.

Malepeste! S'ils ont vous votre délicatesse,
On peut dire qu'ils sont de la plus fine espéce.
La cousine aura lieu de se bien divertir.

LE BARON.

Elle est un peu grossiere, à ne t'en point mentir,
Mais nous la polirons. Ah, qu'elle sera fiere
D'être Dame d'un lieu tel que la Garöuffiere!
Elle verra, mon cher, un merveilleux séjour;
Château fortifié, grands fossés secs autour;
Plus de jardins ni d'eaux, car je hais les vétilles.
J'ai fait couper les bois, j'ai détruit les charmilles;
Coupe qui m'a valu près de cent mille écus;
Et, pour ne plus laisser d'ornemens superflus,
La charue à présent laboure mon parterre.
D'un parc de mille arpens j'ai sû faire une terre;
Afin de ne voir plus mille sots curieux
Qu'attiroit tous les jours la beauté de ces lieux.
Nous ne prenons plus l'air que sur une esplanade,
Ou nous allons dehors chercher la promenade.

GORJU.

Vous aimez le champêtre.

LE BARON.

Oui, c'est ma passion;
Et tout ce qui sent l'art est mon aversion.

GORJU.

Je ne m'étonne plus si mon maître vous aime;
Il peut vous regarder comme un autre lui-même.

LE BARON.

Auſſi fait-il. Où donc eſt allé le couſin ?

GORJU.

Il s'habille, & s'en va viſiter un voiſin.

LE BARON.

A la bonne heure. Allons faire un tour de cuiſine;
Quand j'aurai déjeuné j'irai voir la couſine.

Fin du premier acte.



ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.
DEUX filles hors du lit au petit point du jour !

JULIE.
Dans le cœur de Paris ! En été ! Quel séjour !

LISETTE.
O, la triste retraite !

JULIE.
O, l'affreux esclavage !

LISETTE.
Dans ce lieu renfermé je deviendrois sauvage.
Il faut que j'aille un peu respirer le grand air ;
Et je baise les mains à Monsieur de Sanspair.

JULIE.
Si tu sors de chez lui, tu perdras ta fortune.
Mon frere est libéral, &, quoiqu'il m'importune,
Je tâche à lui complaire autant que je le puis.
Aide-moi, je te prie, à charmer mes ennuis.
Je me contrains bien, moi.

LISETTE.
Mais pas trop, ce me semble ;
Et votre frere & vous, vous êtes mal ensemble.

JULIE.
Il est vrai. Pour pouvoir avec lui s'accorder,
Jusqu'à nos trisayeux il faut rétrograder :
Il veut que, comme lui, je reprenne leur mode.
Il trouve le panier ridicule, incommode ;

Et pour cet ornement il marque tant d'horreur ...

LISETTE.

Convenez que le vôtre eſt d'une riche ampleur ;
Je ne m'étonne pas qu'il lui choque la vûe.

JULIE.

Si j'avois moins de crainte & moins de retenue,
Il ſeroit bien plus ample ; & j'en vois chaque jour
Qui ſurpaſſent le mien par leur vaſte contour.

LISETTE.

En ce cas, ils ſont donc d'une grandeur énorme ;
Et rien n'eſt plus hideux. Pour moi, je me réforme,
Comme vous le voyez, & je m'en trouve bien.

JULIE.

Tu charmeras mon frere, & tu n'y perdras rien.

LISETTE.

Que n'avez-vous pour lui la même complaiſance ?

JULIE.

Dieu m'en garde ! A mon âge il eſt permis, je penſe,
Et de ſuivre la mode, & même de l'outrer.
Je fais mon plus grand ſoin du ſoin de me parer.
Rien ne me flatte plus qu'une mode nouvelle ;
Car, ſans être à la mode, on ne peut être belle :
La plus extravagante a des graces pour moi ;
Et la mode, en un mot, eſt ma ſuprême loi.

LISETTE.

Du Comte de Sanſpair vous êtes le contraſte :
La mode lui fait peur ; il abhorre le faſte.
Non, je ne comprens pas qu'un frere & qu'une ſœur
Puiſſent, à cet excès, différer par l'humeur :
Et l'on peut fort bien dire en cette conjoncture,
Que la variété fait briller la nature.

JULIE.

Mon frere me croit folle ; & moi, de mon côté,
Je regarde en pitié ſa ſingularité.

LISETTE.

La moitié des humains rit aux dépens de l'autre.
Monsieur a sa manie, & vous avez la vôtre ;
Mais la sienne, du moins, a de si beaux motifs,
Que, malgré qu'on en ait, ils sont persuasifs.
Le ridicule suit ses façons singulieres ;
Mais on aime le fond en riant des manieres.
Et d'ailleurs les grands biens qu'il destine pour vous...

JULIE.

Mais il veut de sa main me donner un époux :
Et quel époux, Lisette ? Un grossier personnage,
Un brutal campagnard, dont l'air & le langage,
L'esprit, les sentimens, semblent se disputer
L'honneur de me deplaire, & de me dégoûter.

LISETTE.

Leur succès est complet.

JULIE.

Il est vrai, je l'abhorre.
Ah, qu'il est différent de celui que j'adore !
Car, il faut l'avouer, j'en suis folle ; & mon cœur...

LISETTE.

Oui, le Comte d'Arbois est un joli Seigneur ;
Mais c'est un petit-maître : & jamais votre frere
Ne s'accommodera d'un pareil caractere.
Tout homme du bel air est son aversion.

JULIE.

Et pour moi le bel air est la perfection.
Voi si je puis aimer l'homme qu'on me destine.

LISETTE.

Voilà belle matiere à votre humeur mutine ;
Elle risquera tout pour le Comte d'Arbois.

JULIE.

Oui.

LISETTE.

Mais si votre frere, entêté de son choix,
Vous force à l'accepter ?

JULIE.

Oh ! Je connois mon frere ;
Il est bon. En tout tout cas, je fuirai chez ma mere ;
J'irai la retrouver.

LISETTE.

Elle vous blâmera ;
Je vous le garantis, & vous ramenera.

JULIE.

Hé bien donc, un couvent me servira d'asile.

LISETTE.

Quel asile pour vous !

JULIE.

Oui, j'y vivrai tranquille ;
Mon cœur y sera libre.

LISETTE.

O, triste liberté !
Que bientôt votre cœur en sera rebuté !
Allez, je vous connois ; & vous n'êtes point faite
Pour trouver des douceurs au fond d'une retraite ;
Vous y mourriez d'ennuis. Un cruel repentir
Vous feroit desirer ardemment d'en sortir ;
Et vous éprouveriez bientôt, je vous assure,
Qu'un sot mari vaut mieux qu'une étroite clôture.
Vous rêvez ?

JULIE.

Il est vrai. Tes discours me font peur.

LISETTE.

Vous voyez que je lis au fond de votre cœur.

JULIE.

Mais enfin, dis-moi donc quel parti je dois prendre.

LISETTE.

Tant que vous le pourrez, tâchez de vous défendre,
Puis aux expédiens il faudra recourir.

JULIE.

Le danger est pressant. Veux-tu me secourir ?

LISETTE.

Volontiers. Quel moyen faut-il que je hazarde ?

JULIE.

Regarde-moi, de grace.

LISETTE.

Hé bien, je vous regarde.

JULIE.

Ne devines-tu point ce que disent mes yeux,
Lisette ?

LISETTE.

Oh, vraiment oui ; je les entens au mieux.
Ne me disent-ils pas qu'ils voudroient que le Comte
Pût s'introduire ici ?

JULIE.

Je l'avoue à ma honte ;
Je souhaite avec lui deux momens d'entretien.
Ne pourrois-tu m'aider ?

LISETTE.

Moi ? Non, je ne puis rien.
Le portier du logis est un lutin terrible,
Un Argus à cent yeux, un monstre inaccessible.

JULIE.

Tâche d'amadouer ce dangereux lutin.

LISETTE *appercevant Pasquin.*

Que vois-je ? Le bonheur nous vient de bon matin !
C'est un homme. Auroit-il quelque chose à me dire ?
Je m'en vais lui parler.

JULIE.

Et moi, je me retire.

SCENE II.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN
regardant Lisette de loin.

Je ne la connois point; mais j'aime son minois;
Et mon air lui revient, à ce que j'apperçois.

LISETTE *lui faisant la révérence.*

Monsieur ... je ne sai qui, je suis votre servante.

PASQUIN.

Belle ... je ne sai quoi, dont la mine attrayante
Dès le premier abord m'égratigne le cœur,
Je suis, assurément, votre humble serviteur.

LISETTE.

Nous nous donnons ici de beaux noms l'un à l'autre.
En vous disant le mien, apprendrois-je le vôtre?

PASQUIN.

Oui-dà. Si par hazard je m'appellois Pasquin? ...

LISETTE.

Et moi Lisette?

PASQUIN.

Vous? Je veux être un faquin,
S'il fut jamais un nom plus doux à mon oreille.

LISETTE.

A celui de Pasquin il revient à merveille.
Ces noms paroissent faits l'un pour l'autre.

PASQUIN.

A ravir.
Hé bien, je suis Pasquin tout prêt à vous servir.

LISETTE.

C'est très-bien fait à vous. Pour moi, je suis Lisette.

PASQUIN.

Vos yeux me l'avoient dit, adorable poulette.
Et je vous avoûrai que je me suis douté
Que vous serviez céans quelque jeune beauté.

LISETTE.

Oui. Mais mon temps m'est cher; je crains qu'on ne m'attende.
Venons d'abord au fait.

PASQUIN.

C'est ce que je demande.

LISETTE.

Vous ne m'entendez pas.

PASQUIN.

Pardonnez-moi.

LISETTE.

Comment?

PASQUIN.

Vous voulez nous lier dès le premier moment
Par un don mutuel de notre confiance.

LISETTE.

Oh! La mienne ne va qu'après l'expérience:
Pour pouvoir l'obtenir, il faut la mériter.

PASQUIN.

Voyons. Par quels moyens peut-on la cimenter?

LISETTE.

D'abord, apprenez-moi le nom de votre maître.
Aurois-je par hazard l'honneur de le connoître?

PASQUIN.

Cela se peut.

LISETTE.

Fort bien. Sachons à quel dessein
Vous nous rendez visite, & de si bon matin.

PASQUIN.

Nous y viendrons.

LISETTE.

Tant mieux. Ensuite il faut m'instruire
Des moyens qui céans ont su vous introduire ;
Car on n'y peut entrer que difficilement.

PASQUIN.

Avant que je réponde, il faut premierement
M'éclaircir sur un point.

LISETTE.

Parlez, je vous supplie.

PASQUIN.

Vous servez céans ?

LISETTE.

Oui.

PASQUIN.

Mais... servez-vous Julie ?

LISETTE.

Elle-même.

PASQUIN.

Ah ! Parbleu, j'en suis ravi.

LISETTE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Je m'en vais vous le dire. Oh ! Tout doux. Dites-moi ;
Savez-vous son secret ?

LISETTE.

A fond.

PASQUIN.

Bonne nouvelle.

LISETTE.

C'est Monsieur de Sanspair qui m'a mise auprès d'elle ;
Mais, bien loin de répondre à son intention,
Je veux aider sa sœur... Quelle indiscrétion !
Si vous m'alliez trahir...

PASQUIN.

Rassurez-vous, ma chere.

Je viens servir ici sous votre ministere.
Vous me guiderez bien, à ce que je prévois.
Sachez que j'appartiens...

LISETTE.

Est-ce au Comte d'Arbois?

PASQUIN.

C'est toi qui l'as nommé.

LISETTE.

L'agréable aventure!

Et que votre présence en ce lieu nous rassure!
Mais dans notre prison, par quel secret ressort
Avez-vous pénétré?

PASQUIN

lui montrant une lettre.

Voici mon passeport.

LISETTE *lisant l'adresse.*

» Au Comte de Sanspair.

PASQUIN.

La lettre est de sa mere;

Elle m'envoie à lui.

LISETTE.

Ho! Ho! Pour quelle affaire?

PASQUIN.

Pour être à son service.

LISETTE.

En quelle qualité?

PASQUIN.

Mais... De valet-de-chambre.

LISETTE.

Et vous avez quitté

Le Comte?

PASQUIN.

Point du tout. Ce n'est qu'un tour d'adresse.

Ne pouvant s'introduire auprès de sa maîtresse,

Que l'on tient renfermée en ce triste réduit,
Près d'elle il a voulu que je fusse introduit,
Afin que par mes soins il pût l'être lui-même.
Nous avons mis en œuvre un plaisant stratagême.
La mere de Sanspair lui cherchoit un valet,
Homme d'esprit, alerte, intelligent, bien fait;
Mon maître l'ayant su par une vieille femme
Qui sert depuis long-temps chez cette bonne Dame,
A si bien fait sous main, qu'elle m'a demandé.
Je me suis présenté si bien recommandé,
Ma figure, d'ailleurs, sans me donner de gloire,
M'a si bien appuyé, comme vous pouvez croire,
Que la vieille Marquise a pris du goût pour moi,
Et m'envoie à son fils, qui comme elle, je croi,
Prévenu par la lettre en ma faveur écrite,
Ne balancera pas à goûter mon mérite.

LISETTE *lui faisant la révérence.*

Oh! Je n'en doute point.

PASQUIN *d'un ton fier.*

Et vous avez raison.

LISETTE.

Recevez cependant une utile leçon,
Et sachez ce que c'est que votre nouveau maître:
Tout ce que l'on n'est point, il se pique de l'être;
Homme particulier dans ses opinions,
Comme dans ses discours, & dans ses actions.

PASQUIN.

C'est un original, je l'ai su par sa mere;
Et j'ai dressé mon plan suivant son caractere.

LISETTE.

C'est un homme, en un mot, qui ne ressemble à rien.

PASQUIN.

Tout étrange qu'il est, je trouverai moyen
De m'attirer bientôt toute sa confiance.
Gouverner les esprits est ma grande science;

C'eſt mon fort. Propre à tout, j'entre dans tous les goûts;
Et je ſai, comme on dit, hurler avec les loups.
Mes talens à vos yeux vont tout d'un coup paroître.
Ici dans un moment vous verrez mon vrai maître.

LISETTE.

Comment entrera-t-il? Le portier de céans
Eſt un diable.

PASQUIN.

Il eſt vrai. Mais vingt louis comptans;
Et vingt autres promis, le rendant plus traitable,
J'ai trouvé le moyen d'apprivoiſer le Diable;
J'en ai fait un mouton. Et mon entrée ici
Pour le Comte d'Arbois a déja réuſſi.

LISETTE.

C'eſt débuter pour lui par un beau coup d'adreſſe.

PASQUIN.

Mais il n'eſt pas le ſeul pour qui je m'intéreſſe.

LISETTE.

Et pour qui donc encor?

PASQUIN.

Pour ſa charmante ſœur;
Et je veux prévenir Sanſpair en ſa faveur:
J'en ai l'ordre ſecret. A l'inſu de leur pere
Je viens ici ſervir & la ſœur, & le frere.

LISETTE.

Et que veut cette ſœur à Monſieur de Sanſpair?

PASQUIN.

Le myſtere eſt profond; s'il étoit découvert,
Cela dérangeroit des meſures ſecrettes
Qu'on ne peut confier qu'à des filles diſcrettes.

LISETTE.

Vous ne comptez donc pas ſur ma diſcrétion?

PASQUIN.

Pas encor tout-à-fait. Mais mon intention

Est de faire avec vous plus ample connoissance.
Différons jusques-là l'entiere confidence.

LISETTE.

Quand vous me connoîtrez vous changerez de ton;
Et... Mais séparons-nous, voici le factoton.
Au revoir.

SCENE III.

GORJU, PASQUIN.

PASQUIN.

Je n'ai pas l'honneur de vous connoître;
Monsieur; mais nous allons servir le même maître.
Je suis Monsieur Pasquin.

GORJU.

Et moi, Monsieur Gorju.

PASQUIN *lui tendant les bras.*

Soyez le bien trouvé!

GORJU *l'embrassant.*

Soyez le bien venu!

PASQUIN.

Très-obligé. Gorju! Le beau nom!

GORJU.

Ce nom brille
Depuis un siécle au moins dans l'illustre famille
Des Sanspair.

PASQUIN.

Comment diable!

GORJU.

Et vous m'accorderez
Que par-là les Gorjus sont assez bien titrés.

PASQUIN.

Peste ! Voilà pour eux un titre magnifique !
On m'avoit dit qu'ici vous étiez domestique.

GORJU.

Domestique, il est vrai, mais de distinction ;
J'y suis maître-d'hôtel, &, par occasion,
Valet-de-chambre.

PASQUIN.

Oh ! Oh !

GORJU.

Quand la place est vacante
J'en fais les fonctions.

PASQUIN.

Fort bien.

GORJU.

Et je me vante
D'être de la maison l'homme le plus actif.

PASQUIN.

Votre poste ordinaire est-il bien lucratif ?

GORJU.

Oui, mais très-fatiguant : car dans cette demeure
Il faut que je sois prêt à servir à toute heure,
Jour ou non, à Monsieur cela n'importe pas,
Et son appétit seul est l'heure du repas.
Point de repos pour nous à moins qu'il ne s'endorme.

PASQUIN.

Eh, comment soutient-il cette dépense énorme ?
Il se ruine.

GORJU.

Lui ? Tous les ans par ses soins
Mon maître met à part cent mille francs au moins.
Outre qu'il est très-riche, il garde un si grand ordre,
Que sur ses revenus personne ne peut mordre.
Il rit de nos Seigneurs qui, faisant les fendans,
Laissent régner chez eux messieurs les Intendans,

Et leur donnent le droit de les mettre au pillage.

PASQUIN.

On le traite de fou ; moi, je dis qu'il eſt ſage:
Se paſſer d'Intendant, c'eſt l'être au dernier point.
En ſe volant ſoi-même on ne s'appauvrit point.

GORJU.

Bien dit.

PASQUIN.

Sa garderobe eſt-elle magnifique ?

GORJU.

Point du tout, car il eſt amoureux de l'antique.
Bien loin de ſe régler ſur les modes du temps,
Celle dont il ſe pare a du moins cinquante ans.
Ses poches ſont en long, ſes perruques crêpées.
Les hommes d'aujourd'hui lui ſemblent des poupées.
Il aime un habit ſimple & plein de gravité.
Mais ce qui prouve mieux ſa ſingularité,
Cet homme ſimple, uni, veut que ſes domeſtiques,
Soient tous, ſelon leur ordre, en habits magnifiques,
Que la mode ſur tout les faſſe bien briller:
Dès qu'il en paroît une il nous fait habiller ;
Vous en pouvez juger par l'habit que je porte ;
Il eſt fort au-deſſus d'un homme de ma ſorte.

PASQUIN.

Il vous ſied à ravir.

GORJU.

Oh ! Votre ſerviteur.

PASQUIN.

Je vous ai pris d'abord pour un petit Seigneur.

GORJU.

J'en ai, ſans me vanter, & le port, & l'allûre.
Mais chut. Voici Monſieur.

PASQUIN *à part.*

O la bonne figure !

SCENE IV.

SANSPAIR, GORJU, PASQUIN.

SANSPAIR *à part, en rêvant.*

Elle n'est pas levée, & son pere est sorti;
Ah, que j'en suis fâché! J'avois pris mon parti;
Que sais-je si j'aurai toujours la même force?
Mon esprit & mon cœur vont rentrer en divorce:
Mais qui l'emportera du cœur ou de l'esprit?
[*appercevant Pasquin.*]
Que veut cet homme-là?

PASQUIN.

Ce petit mot d'écrit
Vous apprendra, Monsieur, le sujet qui m'améne.

SANSPAIR.

Ah! Ah! C'est de ma mere. Elle a donc pris la peine
De me chercher quelqu'un qui pût me convenir?
Monsieur Gorju.

GORJU.

Monsieur.

SANSPAIR.

Songez à me tenir
Un dîner prêt. Je sens mon appétit renaître.

GORJU.

Pour quelle heure, Monsieur?

SANSPAIR.

Pour quelle heure? Peut-être
Dans le moment, ou bien un peu plus tard. Enfin
Je vous avertirai si-tôt que j'aurai faim.

GORJU.

Le rôt est presque cuit, je crains qu'il ne se gâte.

SANSPAIR.

Faites-en mettre un autre, & sur-tout qu'on se hâte.

SCENE V.

SANSPAIR, PASQUIN.

SANSPAIR *ouvrant la lettre.*

Voyons ce qu'on m'écrit sur l'homme que voici.
Je compte que ma mere aura bien réussi,
Car elle a le goût sûr, & n'est pas fort crédule ;
Pour moi, je le suis trop, & j'en suis ridicule.
[*à Pasquin.*]
Couvrez-vous, mon ami.

PASQUIN.

Moi, Monsieur ?

SANSPAIR.

Entre nous,
Point de cérémonie.

PASQUIN.

Un valet...

SANSPAIR.

Couvrez-vous ;
Vous dis-je ; je le veux.

PASQUIN.

Vous oubliez, je pense,
Que je suis domestique, & que la bienséance...

SANSPAIR.

La bienséance veut que vous m'obéissiez.

PASQUIN.

J'y serai toujours prêt, quoi que vous m'ordonniez.

De

De ma ſoumiſſion ſi vous faites l'épreuve,
Je vais, en me couvrant, vous en donner la preuve.

SANSPAIR.

Ah! Ce trait-là me plaît.

PASQUIN *ſe couvrant.*

Quand l'ordre eſt ſi preſſant,
Il vaut mieux être ſot que déſobéiſſant.

SANSPAIR.

On ne peut dire mieux. Pour peu qu'on vous entende,
Vous n'avez pas beſoin que l'on vous recommande.
Liſons pourtant.

[IL LIT.]

Mon fils, vos ſingularités,
Quoique j'y ſois accoutumée,
Me paroiſſent toujours d'étranges nouveautés,
Qui donnent du relief à votre renommée.
Pour un valet-de-chambre, avoir recours à moi,
C'eſt une idée aſſez plaiſante:
N'importe, j'ai trouvé, je croi,
L'homme qui vous convient; & j'en ſuis très-contente.

Le préambule eſt long, mais liſons juſqu'au bout.

[IL LIT.]

C'eſt un joli garçon...

PASQUIN
faiſant une bruſque & profonde révérence.

Ah, Monſieur! Point du tout.

SANSPAIR.

Ne m'interrompez plus; & tréve de courbettes.
On ne m'impoſe point par ces façons diſcrettes
Dont un orgueil caché ſait toujours ſe munir.
Quand on a du mérite, il faut en convenir.

PASQUIN.

[*à part.*]

Je n'y manquerai pas. Cet homme est très-comique,
Et me paroît avoir un coin de lunatique.

SANSPAIR *lit.*

C'est un joli garçon, bien sensé, plein d'esprit,
Et qui ne dément point ce qu'on m'en avoit dit.

Ma mere n'a jamais prodigué la louange.

PASQUIN *d'un ton modeste.*

Monsieur...

SANSPAIR.

Vous avez donc de l'esprit ?

PASQUIN.

Comme un ange:
Puisque vous le voulez, j'en conviens bonnement.

SANSPAIR *en souriant.*

Un aveu si naïf est un aveu charmant.

[IL LIT.]

Il est exact, adroit, sincere;
De plus, on me répond de sa fidélité:
Mais ce qui va bien plus vous plaire,
De ses talens celui qu'on m'a le plus vanté,
C'est qu'il a le don de se taire.

O, merveilleux talent, plus précieux que l'or!
Si vous le possédez, vous étes un trésor.
Mais le possédez-vous, dites-moi ? Puis-je croire
Qu'un domestique atteigne à ce genre de gloire ?
Vous étes donc le seul que la faveur des cieux
Ait jamais honoré de ce don précieux ?
Etes-vous ce prodige ? Allons, soyez sincere.
Répondez. Est-il vrai que vous savez vous taire ?
Morbleu, répondez donc. Vous vous móquez, je crois

PASQUIN.

Mon silence, Monsieur, vous répondoit pour moi.

SANSPAIR.

Par ma foi, ce garçon commence à me confondre.
Un sage de la Gréce eût-il pû mieux répondre ?
Embrassez-moi, mon cher.

PASQUIN *reculant.*

Ah, Monsieur !...

SANSPAIR.

Sans façon.

PASQUIN.

Quoi, mon maître avec moi feroit comparaison ?
Si jusqu'à me couvrir j'ai poussé l'impudence ....

SANSPAIR.

Faites ce qu'on vous dit. J'aime l'obéissance.
[*Ils s'embrassent.*]
Asseyons-nous.

PASQUIN.

M'asseoir !

SANSPAIR *vivement.*

Encore ? Au premier mot ...

PASQUIN *s'asseyant brusquement.*

Vous voyez bien, Monsieur, que je ne suis qu'un sot.

SANSPAIR.

Je vois tout le contraire. Approchez. Mes manieres
Ont de quoi vous surprendre ; elles sont singulieres,
Je l'avoue, & d'abord vous l'avez dû sentir.
Le vulgaire imbécile ose s'en divertir ;
Il me croit ridicule ; & vous-même, peut-être,
Vous le croyez aussi. Quoi, direz-vous, un maître
Forcer son domestique à s'asseoir près de lui,
Et même à se couvrir ? Il est vrai qu'aujourd'hui
Donner à ses valets une telle licence,
C'est pousser la bonté jusqu'à l'extravagance.
On n'agit point ainsi dans les moindres maisons.
Mais vous avez du sens, écoutez mes raisons.

Je suis homme.

PASQUIN.

A coup sûr.

SANSPAIR.

Voilà mon plus beau titre,
Fussai-je des humains, ou le maître, ou l'arbitre.
Oui, mon cher, je suis homme; & vous l'êtes aussi,
N'est-il pas vrai?

PASQUIN.

Du moins je l'ai cru jusqu'ici.
Mais entre vous & moi la différence est belle.

SANSPAIR.

Moi, je n'en connois point qui soit essentielle.
Un homme en vaut un autre, à moins que par malheur
L'un d'eux n'ait corrompu son esprit & son cœur:
Car quel est des mortels le plus considérable?
C'est le plus vertueux & le plus raisonnable.
Et quel est le plus vil? C'est le plus vicieux.
Il a beau se targuer de ses nobles ayeux,
Beau se croire au-dessus de tous tant que nous sommes,
Dès qu'il est corrompu, c'est le dernier des hommes.
Malgré les préjugés de l'éducation,
Je ne vois point entre eux d'autre distinction;
Le reste est chimérique aux yeux d'un homme sage:
Par conséquent, sur vous je n'ai nul avantage;
Et je dois oublier ce que vous respectez,
Si nous sommes égaux en bonnes qualités.
Vous ouvrez de grands yeux, & gardez le silence!
Sentez-vous entre nous quelqu'autre différence?

PASQUIN.

Oui, Monsieur, je la sens, ou je serois un fat:
Vous êtes un Seigneur; moi, qui suis-je? Un piéplat.

SANSPAIR.

Mais par quelle raison?

PASQUIN.

Je ne puis vous la dire.

SANSPAIR.

Ni moi non plus. Le ſort exerçant ſon empire,
Vous a traité fort mal, & m'a fort bien traité.
Mes ancêtres jadis ont beaucoup éclaté,
Et, par des actions brillantes, héroïques,
M'ont acquis de grands biens, des titres magnifiques,
Qui, par ſucceſſion, ſont venus juſqu'à moi,
Vos ancêtres à vous?...

PASQUIN.

Mes ancêtres? Ma foi,
Je n'ai pas, comme vous, l'honneur de les connoître.

SANSPAIR.

Mais vous en avez eu?

PASQUIN.

Cela pourroit bien être.

SANSPAIR.

Le fait eſt très-certain. Mais, qu'eſt-il arrivé?
Ce que les plus puiſſans ont ſouvent éprouvé.
Comme du genre humain la fortune ſe joue,
Elle a mis vos ayeux au plus haut de ſa roue,
Puis s'eſt fait un plaiſir de les mettre au-deſſous:
Les miens, après avoir eſſuyé ſon courroux,
De degrés en degrés ſont montés à leur place;
Pur effet du hazard ou d'une heureuſe audace,
Vrai jeu de la baſcule. Un côté penche en bas
En faiſant monter l'autre: & je ne comprens pas
Qu'un Grand qui voit régner cette viciſſitude,
Puiſſe de la hauteur contracter l'habitude.
Tout homme que le ſort fit naître d'un haut rang,
Doit ſe dire en ſecret: » Je ſuis d'un noble ſang,
» Un autre eſt d'un ſang vil, à ce que j'imagine;
» Nous remontons pourtant à la même origine «.
Voilà comme je penſe; & la raiſon pourquoi
Je veux que ſans contrainte on agiſſe avec moi.
Toujours les premiers temps préſens à ma mémoire,
Etouffent de mon cœur, & l'enflûre, & la gloire:

Je me fais un plaisir de le mortifier,
Et c'est ce qui, sur-tout, me rend très-singulier.
Les hommes sont si fous, qu'on ne peut être sage
Qu'à force d'éviter ce qu'on voit en usage.

PASQUIN.

Vous dites vrai, Monsieur ; tous les hommes sont fous.
Il n'est plus ici bas d'homme sage que vous.

SANSPAIR *se levant brusquement.*

Ah, fi ! Vous me flattez. Quelle indigne bassesse !

PASQUIN.

Je croyois que des Grands vous aviez la foiblesse :
La louange est pour eux un si friand ragoût,
Que je la prodiguois pour flatter votre goût ;
Mais la vérité simple est le seul mets qu'il aime.
J'ai cru vous prendre au piége, & j'y suis pris moi-même.

SANSPAIR *lui prenant la main.*

Oh ! Parbleu, mon enfant, vous resterez ici.
Holà, Monsieur Gorju, paroissez.

SCENE VI.

GORJU, SANSPAIR, PASQUIN.

GORJU.

Me voici.
Le dîner vous attend.

SANSPAIR.

Tout-à-l'heure.

GORJU *à part.*

J'enrage.

SANSPAIR.

Qu'on donne à ce garçon l'habit & l'équipage

Que j'avois destiné pour son prédécesseur.
Cet homme est justement de la même hauteur.

SCENE VII.

SANSPAIR, PASQUIN.

SANSPAIR.
Dites-moi, s'il vous plaît, quel étoit votre maître ?
PASQUIN.
Il logeoit ici près ; vous pourriez le connoître.
SANSPAIR.
Je ne connois personne.
PASQUIN.
Il alloit quelque fois
Ou dîner, ou souper chez le Marquis d'Arbois.
SANSPAIR.
Ah! Ah! De ce Marquis connoissez-vous la fille ?
PASQUIN.
Mais j'en ai oui parler. O l'étrange famille !
SANSPAIR.
En quoi donc ?
PASQUIN.
Ce Seigneur a deux enfans ; un fils
Aussi grave & posé qu'un homme à cheveux gris ;
Plus singulier que vous à la fleur de son âge.
SANSPAIR.
Est-il possible ?
PASQUIN.
Oui.
SANSPAIR.
Cet homme est né bien sage !

PASQUIN.

C'eſt un Caton ſans barbe. Et ſa ſœur, à mon ſens,
Eſt encor plus bizarre ; elle a vingt & deux ans
Tout au plus : à cet âge, au lieu d'être galante,
Vive, enjouée...

SANSPAIR.

Hé bien ?

PASQUIN.

Elle fait la ſavante ;
Elle lit jour & nuit les plus anciens Auteurs ;
Elle en ſait plus, dit-on, que les plus grands Docteurs.

SANSPAIR *tranſporté.*

Tout de bon ?

PASQUIN.

Oui, Monſieur.

SANSPAIR.

Fort bien. Et ſa figure ?

PASQUIN.

Charmante, à ce qu'on dit.

SANSPAIR.

L'aimable créature !

PASQUIN.

Oh, oui. Mais toujours lire eſt tic rebutant.

SANSPAIR.

Plût au ciel que ma ſœur eût le même penchant !
Mais, loin d'étudier, c'eſt une jeune folle
Qui n'aime que le faſte ; & cela me déſole.
Un homme ſimple, uni, bien loin de la toucher,
Eſt un monſtre à ſes yeux, & n'oſe l'approcher.
Lorſqu'en vos beaux habits je vous ferai paroître,
Je veux que vous preniez les airs d'un petit-maître.
Les poſſédez-vous bien ?

PASQUIN.

Monſieur, ſans vanité,
J'ai de rares talens pour la fatuité.

SANSPAIR

SANSPAIR.

Je l'avois deviné par votre contenance.
Livrez-vous hardiment à votre impertinence.
De vos talens exquis je m'en vais m'amuser,
Pour plaisanter ma sœur, & la désabuser.
Son goût s'est déclaré par les airs à la mode;
Je n'imagine point de plus sûre méthode
Pour les lui faire enfin haïr & détester,
Que d'avoir un valet propre à les imiter.
Par cette comédie elle pourra connoître
Que d'un homme de rien on fait un petit-maître;
Et qu'un jeune Seigneur, sous ce fade maintien,
D'un homme d'un haut rang fait un homme de rien.

Fin du second acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN
menant son maître par la main.
ENTREZ vîte, & sans bruit.

LE COMTE.
Voilà bien du mystere !

PASQUIN.
Pour venir à vos fins rien n'est plus nécessaire.

LE COMTE.
Bon ! Sanspair est-il donc un homme à redouter ?

PASQUIN.
Par vos airs étourdis vous allez tout gâter.

SCENE II.

LE COMTE, LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.
C'Est vous, Monsieur le Comte ?

PASQUIN.
Oui, grace à mon adresse.

LISETTE.
Soyez le bien venu.

LE COMTE.
Montons chez ta maîtresse.

LISETTE.

Tout doux. Elle viendra dans un petit moment.

LE COMTE.

Méne-moi sans tarder à son appartement.

LISETTE.

Du sang froid, s'il vous plaît.

LE COMTE.

Le sang froid m'importune.

PASQUIN.

Croyez-vous donc céans être en bonne fortune?

LE COMTE.

Non pas. Mais, ennemi de la formalité,
J'aime que l'on réponde à ma vivacité.

LISETTE.

L'excès de votre feu pourroit ici vous nuire.

PASQUIN.

Soyez plus circonspect.

LE COMTE.

Ce faquin me fait rire.
Circonspect! Eh, fi donc! Ce n'est pas le bon air.

LISETTE.

C'est celui qui convient chez Monsieur de Sanspair.

LE COMTE.

Mais tu ne sais donc pas que j'aime à la folie?
Le moyen?... Ah! Je vois ma charmante Julie.

SCENE III.

JULIE, LE COMTE, PASQUIN, LISETTE.

LE COMTE
prenant la main de Julie.

HÉ bien, mon adorable, enfin voici le jour
Où nous pourrons en forme exprimer notre amour;
Car je croi qu'entre nous il est très-réciproque,
Et que de vous à moi tout est sans équivoque.

JULIE *bas à Lisette.*

Ah, qu'il est différent de ce vilain Baron!

LISETTE *bas à Julie.*

D'accord: mais il a l'air un peu trop fanfaron.

JULIE *bas à Lisette.*

C'est le bon air.

LISETTE *bas à Julie.*

Tant pis.

LE COMTE *à Julie.*

Vous balancez, me semble?
Quoi? La consultez-vous?

JULIE.

Non. Mais c'est que je tremble.

LE COMTE.

Et de quoi tremblez-vous?

JULIE.

Mon frere peut venir.

LE COMTE.

Qu'il vienne. Ne songeons qu'à nous entretenir
En pleine confiance; &, s'il survient un frere,
Pour le rendre traitable on fait ce qu'on doit faire.

JULIE.

Bon Dieu ! Que dites-vous ? Il faut le ménager ;
Mon sort dépend de lui.

LE COMTE.

Je saurai l'engager
A m'être favorable : &, selon l'apparence,
Il ne peut ignorer mon rang & ma naissance.
Un homme de ma sorte ose se présenter,
Et ne sent rien en soi qu'on puisse rebuter.

JULIE.

Je ne vois rien en vous qui n'ait le don de plaire ;
Mais peut-être est-ce assez pour dégoûter mon frere.

LE COMTE.

Pour le dégoûter ?

LISETTE.

Oui.

LE COMTE.

Parbleu, vous m'étonnez.
Quel travers est-ce là ?

JULIE.

Le ton que vous prenez,
Vos manieres, vos airs, que je trouve admirables,
Pourroient bien à ses yeux paroître insupportables.

LISETTE.

Oh ! Je vous en répons.

LE COMTE.

Ma foi, tant pis pour lui.
Je suis précisément ce qu'on est aujourd'hui.

PASQUIN.

Précisément voilà ce qu'il ne faut pas être
Devant lui. Savez-vous comment il faut paroître
Pour s'emparer du cœur du Comte de Sanspair ?
Prudent, sage ; en un mot, renoncer au bon air.

LE COMTE *en riant.*

Prudent ! Sage ! Oh ! Parbleu, le projet est risible.

LISETTE.

Pour un amant bien tendre il n'est rien d'impossible.

LE COMTE.

La maxime est touchante, elle a le tour nouveau ;
Et jamais l'Opera n'a rien dit de plus beau.
Je veux la mettre en chant.

LISETTE.

Si vous étes bien sage,
Vous songerez plûtôt à la mettre en usage.

LE COMTE.

Comment, diable ! Voilà de la précision !
Cette fille a l'esprit plein de réflexion ;
Et je vous avoûrai qu'elle me persuade.

[*à Julie.*]

Votre frere, ma belle, a donc l'esprit malade ?

JULIE.

Un peu visionnaire ; &, s'il faut dire tout,
Vous étes trop charmant pour être de son goût.

LE COMTE.

Il faut m'en consoler puisque je suis du vôtre ;
Car nous avons le don de nous charmer l'un l'autre,
N'est-il pas vrai ? Du moins vos beaux yeux me l'ont dit :
Expliquez-vous comme eux.

JULIE.

Leur langage suffit.

LE COMTE.

Non. J'attens un aveu de votre aimable bouche.
Ma proposition, je croi, vous effarouche.

JULIE.

Il est vrai ; car enfin...

LE COMTE.

Ah ! Vous faites l'enfant !
Dites-moi : Je vous aime ; & je suis triomphant.

JULIE.

Moi ! Vous dire cela ! Dites-le-moi vous-même.

LE COMTE.

Oh ! Parbleu, volontiers, & cent fois. Je vous aime,
Et je vous fais ferment que mon fidéle amour
Éclatera pour vous jusqu'à mon dernier jour.
Les transports que je sens vont jusques à l'extase.
Si je ne vous dis vrai, que la foudre m'écrase.
Puissai-je en cet instant mourir à vos genoux.

[*En se levant.*]

Est-ce là s'expliquer ? Allons, ma reine, à vous.

JULIE *d'un air confus.*

Monsieur, en vérité...

LE COMTE.

La réponse est gentille.

LISETTE.

C'est vous répondre assez pour une honnête fille.
Vous aimez, on vous aime, & j'en suis caution.

LE COMTE.

Corps pour corps ?

LISETTE.

Oui, Monsieur. Il n'est plus question
Que de gagner son frere ; & c'est là l'encloueure.

LE COMTE.

Que faire pour cela ?

LISETTE.

Changer votre figure,
Vos manieres, vos tons, vos discours.

LE COMTE.

Oh ! Ma foi,
Tu me demandes trop.

LISETTE.

Et je vous soutiens, moi,
Qu'avec beaucoup d'esprit & beaucoup de tendresse,
On sait se retourner. Songez que le temps presse.

LE COMTE *en riant.*

Oh ! Je n'en doute pas.

JULIE.

Vous l'interprétez mal.
Le temps est précieux quand on craint un rival.

LE COMTE.

Quel est-il ?

PASQUIN.

Un Baron.

JULIE.

Appuyé de mon frere.

LE COMTE.

Un Baron, dites-vous ?

LISETTE.

Oui ; de la Garouffiére.

JULIE.

Je le hais, je l'abhorre ; & mon frere en est fou.

LE COMTE.

D'où sort cet animal ?

LISETTE.

Il nous vient du Poitou.

LE COMTE.

Laissez-moi faire, allez, & vous verrez merveilles.
Je veux devant Sanspair lui couper les oreilles.

PASQUIN.

Belle expédition !

LISETTE.

Voilà le vrai moyen
De vous faire une affaire, & de n'y gagner rien.

LE COMTE.

Quoi, j'aurai pour rival un pareil personnage ?
Un campagnard ? Un sot ?

LISETTE.

Il l'est à triple étage ;
Et c'est par là qu'il plaît au Comte de Sanspair,
Qui le détesteroit s'il avoit le bon air.

PASQUIN.

Voulez-vous obtenir votre aimable maîtresse ?

Usez avec Sansipair & d'esprit, & d'adresse.
Sous de graves habits cachez l'air cavalier,
Pour paroître à ses yeux bizarre & singulier ;
Et, de la tête aux pieds, tout autre que vous n'êtes.
Vous gagnerez son cœur si vous le contrefaites ;
Sinon, tenez-vous sûr qu'il vous rebutera.

LE COMTE.

Je veux bien l'imiter ; mais qui me l'apprendra ?

PASQUIN.

Moi. Je le sai par cœur ; & je vais vous instruire.
Soyez sage un quart d'heure, & laissez-vous conduire.

LE COMTE *à Julie.*

Pour m'assurer de vous je vais me transformer ;
Et vous éprouverez que je sai l'art d'aimer.

PASQUIN *à Julie.*

Madame, il faut aussi nous aider.

JULIE.

Que ferai-je ?

PASQUIN.

Sansipair va m'employer pour vous dresser un piége.
Il veut me transformer en Seigneur important
Armé de ces grands airs que vous estimez tant ;
Mais, loin de m'admirer, comme vous pourriez faire,
Traitez-moi comme un fat ; & trompez votre frere.

JULIE.

C'est assez. Prenons donc une forme nouvelle.

LISETTE.

Quelqu'un vient.

LE COMTE.

C'est ma sœur. Jusqu'au revoir, ma belle.
J'espere par mes soins mériter votre cœur.

SCENE IV.

LA COMTESSE, JULIE, LE COMTE, LISETTE, PASQUIN.

LA COMTESSE.

J'Entre un peu librement.

LE COMTE *à la comtesse.*

Chez votre belle-sœur
(Ou, du moins, peu s'en faut) point de cérémonie.
Approchez.

LA COMTESSE.

J'en aurois une joie infinie.

LE COMTE.

Hé bien donc, vous l'aurez. D'avance embrassez-vous;
Et vivement.

LA COMTESSE *embrassant Julie.*

Pour moi c'est un plaisir bien doux.

JULIE.

Et moi, Madame . . .

LE COMTE.

A l'air dont la scéne commence;
Je vois que vous aurez bien-tôt fait connoissance.
Plus vous vous aimerez, plus je serai content.
Sans adieu.

LA COMTESSE.

Vous sortez ?

LE COMTE.

Je reviens à l'instant.

SCENE V.

LA COMTESSE, JULIE, LISETTE.

LA COMTESSE.
Je ne m'étonne plus si mon frere vous aime.
JULIE.
Le croyez-vous, Madame?
LA COMTESSE.
Et j'en suis sûre même.
JULIE.
Vous êtes obligeante.
LA COMTESSE.
Et sincere.
JULIE.
Entre nous;
De son penchant pour moi quelle preuve avez-vous?
LA COMTESSE.
Quelle preuve? Il refuse un parti très-sortable,
Fille puissamment riche, & même assez aimable:
Mon pere en est outré, sans avoir deviné
La cause d'où provient ce refus obstiné.
Pour moi, je la savois, & l'ai si bien cachée...
JULIE.
Votre frere m'a plû, je lui suis attachée;
Je croi lui plaire aussi: mais, par ce que j'apprens,
Pour traverser nos vœux nous avons deux tyrans.
Il cédera peut-être au pouvoir de son pere:
Ma mere m'a soumise à celui de mon frere,
Qui me destine un sot que je hais à la mort.
Des plus tendres amans voilà quel est le sort!
Toujours leur passion trouve un injuste obstacle;
Et, pour les rendre heureux, il faut quelque miracle.

SCENE VI.

SANSPAIR *écoutant sans paroître*, LA COMTESSE, JULIE, LISETTE.

LA COMTESSE *à Julie.*
Vous pouvez l'esperer.
JULIE.
Ah! Je n'ose.
LA COMTESSE.
Eh, pourquoi?
JULIE.
Mon frere est bien bizarre.
SANSPAIR
appercevant la comtesse.
Est-ce elle que je voi?
LA COMTESSE.
Pour moi, j'en juge mieux. Quoique dans son systême
Il me paroisse outré, c'est la sagesse même.
SANSPAIR *à part,*
sans être vû.
C'est ma belle Comtesse. Oui; je n'en puis douter.
Un moment à l'écart je m'en vais l'écouter.
Il faut me mettre au fait avant que de paroître.
JULIE.
Vous le connoissez mal.
LA COMTESSE.
Je croi le bien connoître.
JULIE.
Mon frere n'est pas tel que vous vous le peignez.
Lui, la sagesse même! Ah, bon Dieu! Vous craignez
De vous ouvrir à moi sur ses bizarreries,
Mais je sai qu'on en fait mille plaisanteries.

LA COMTESSE.

Je le sai comme vous; & je sai bien aussi
Que l'on a très-grand tort. Mais n'est-il pas ici ?
Je voudrois lui parler. Vous êtes interdite ?

JULIE.

Oui, Madame, il est vrai. Vous, lui faire visite ?
Vous m'étonnez.

LA COMTESSE.

Pourquoi ?

JULIE.

Les femmes lui font peur.

LA COMTESSE.

Si nous lui déplaisons, c'est pour nous un malheur.
Mais il a mon portrait, on vient de me l'apprendre;
Et je viens le prier de vouloir me le rendre.

JULIE.

Il a votre portrait ? Rien n'est plus surprenant.
Eh, comment l'a-t il eu ?

LA COMTESSE.

Comme en me promenant
J'ai perdu ce portrait sans m'en être apperçûe,
Il faut que de Sanspair il ait frappé la vûe;
Et de-là je conclus qu'il l'aura ramassé.

JULIE.

Jamais portrait si beau ne fut si mal placé.
A le ravoir de lui vous n'aurez pas de peine.

LA COMTESSE *en soûriant.*

Vous me mortifiriez si j'étois assez vaine
Pour croire que mes traits eussent pû le frapper.

JULIE.

Lui ? D'un portrait de femme il pourroit s'occuper ?
D'une telle foiblesse il est très-incapable,
Quoiqu'il eût dû d'abord vous trouver adorable.
Vos traits sont accomplis, piquans & gracieux,
Mais rien de tout cela n'aura flatté ses yeux.

[*considérant la comtesse.*]
Ah, Madame !

LA COMTESSE.
Quoi donc ?

JULIE.
Que cette étoffe est belle !

LA COMTESSE.
Le dessein m'en a plu ; c'est la mode nouvelle.
Cela coûte fort cher ; mais pour me contenter
Je ne regrette point ce qu'il m'en peut coûter.
Je cours au plus nouveau.

JULIE.
C'est très-bien fait, Madame.

SANSPAIR *à part.*
Pour une philosophe elle paroît bien femme !

LA COMTESSE *à Julie.*
Et ces dentelles-ci, qu'en dites-vous ?

SANSPAIR *à part.*
Encor ?

JULIE.
Ah ! Rien n'est plus parfait.

LA COMTESSE
regardant la robe de Julie.
Que j'aime ce fond d'or
Sous ces brillantes fleurs si bien distribuées !
Elles sont, à mon sens, artistement nuées.

JULIE.
Cette robe me plaît, & je la mets souvent.
Mais suis-je bien coëffée ?

LA COMTESSE.
Un peu trop en avant.
Coëffez-vous désormais un peu plus en arriere,
Vos traits sortiront mieux. Pour moi, c'est ma maniere.

SANSPAIR *à part.*
Je tombe de mon haut.

JULIE *à Lisette.*

Suivez cette leçon.

SANSPAIR *à part,*
& plus haut.

La femme la plus sage a bien peu de raison!

LA COMTESSE.

J'entens quelqu'un parler.

JULIE.

C'est mon frere sans doute.

LISETTE.

C'est lui-même, vraiment. Je croi qu'il nous écoute.

SANSPAIR *se montrant.*

Oui j'écoute, Lisette; & j'ai tout entendu.

JULIE.

Ce que j'ai dit de vous?

SANSPAIR.

Je n'en ai pas perdu
Le moindre petit mot.

JULIE.

Tant pis pour vous, mon frere,
Voilà des curieux l'avanture ordinaire.

LA COMTESSE.

Vous savez donc, Monsieur, ce qui m'améne ici?

SANSPAIR.

Oui, Madame. Et c'est moi...

JULIE.

Je le sai bien aussi;
Et j'ai promis pour vous...

SANSPAIR.

Promettez pour vous-même;
[*à la comtesse.*]
Ma sœur, & point pour moi. Mon bonheur est extrême
De trouver le moment de vous entretenir,
Madame. J'ai voulu tantôt vous prévenir;
Mais on m'a dit...

JULIE.

Oh ! Oh ! De la galanterie !
C'est du fruit tout nouveau.

SANSPAIR *à Julie & Lisette.*

Laissez-nous, je vous prie.

JULIE.

Volontiers.

LA COMTESSE.

Non ; restez. Nous laissez-vous tous deux ?

JULIE *en sortant.*

Je répons de mon frere ; il n'est pas dangereux.

SCENE VII.

SANSPAIR, LA COMTESSE.

SANSPAIR.

Je débute, Madame, en marquant ma surprise.

LA COMTESSE.

Eh, de quoi, s'il vous plaît ?

SANSPAIR.

De vous voir si bien mise ;
De voir dans vos cheveux ce docte arrangement ;
De vous voir affecter cet air, cet enjoûment,
Ces petites façons, ce gracieux langage
Dont les femmes du monde ont rafiné l'usage,
Usage qui corrompt les esprits & les cœurs,
Et qui ne peut manquer d'influer sur les mœurs.
Quoi ? Vous savez parler d'étoffes, de dentelles ;
Et vous vous abaissez jusqu'à ces bagatelles ?
Ou monsieur votre pere a voulu me tromper,
Ou la mode jamais n'a dû vous occuper ;
Vous devez l'ignorer si vous étes savante,
Et sentir de l'horreur pour tout ce qu'elle invente.

LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Avez-vous dit, Monſieur ?

SANSPAIR.

Je pourrois ajouter...

LA COMTESSE.

Tout ce qu'il vous plaira. Je ſai l'art d'écouter,
Même certains diſcours qui pourroient me déplaire ;
Et j'ai, quand il le faut, la force de me taire.

SANSPAIR *à part.*

Ciel ! Auroit-elle encore cette perfection
Jointe ſi rarement à l'érudition ?
Une femme d'eſprit ſe forcer au ſilence !
Rien ne me paroît plus contre la vraiſemblance.

[*Ils ſe regardent ſans rien dire.*]

[*haut.*]

Elle ſe tait pourtant. Vous ne répondez point ?

LA COMTESSE.

Continuez, Monſieur ; j'attens le ſecond point.

SANSPAIR *à part.*

Voilà certainement une étonnante femme !

[*Ils gardent encore le ſilence.*]

LA COMTESSE *en ſoûriant.*

Hé bien, vos argumens ſont-ils prêts ?

SANSPAIR.

Non, Madame.
Je n'ai plus rien à dire, & je ſuis confondu.

LA COMTESSE.

Vous répliquerez donc quand j'aurai répondu ;
Or voici ma réponſe. Une femme ſavante
Doit cacher ſon ſavoir, ou c'eſt une imprudente.
Si la pédanterie eſt un vice d'eſprit,
Que la ſociété de tout temps a proſcrit,
Et ſi contre un pédant tout le monde déclame,
Souffrira-t-on ſon air, ſes tons dans une femme ?
Je me le tiens pour dit, mon ſexe eſt condamné
A ſe borner aux riens pour leſquels il eſt né.

Je sai que s'il en sort il paroît ridicule ;
Qu'il faut qu'une savante en public dissimule ;
Et s'impose la loi de n'y briller jamais,
Pour contraindre l'envie à la laisser en paix.
Se tenir au niveau des femmes ordinaires,
Se prêter, se livrer à des sujets vulgaires,
S'asservir à la mode, en parler doctement,
Voilà ce qu'elle doit affecter poliment :
Au lieu que son savoir la fait passer pour folle,
S'il ne se masque pas sous un dehors frivole.
J'ai dit.

SANSPAIR.

Votre discours, avec sincérité,
Me prouve votre amour pour la société.

LA COMTESSE.

A mon âge, Monsieur, faut-il que j'y renonce ?

SANSPAIR.

Je vous en convaincrai bientôt par ma réponse.

LA COMTESSE.

Nous allons voir. J'écoute avec attention.

SANSPAIR.

Tout esprit devient fort par l'érudition.
Une femme qui joint le savoir à ses charmes,
Des discours du public ne prend jamais d'alarmes ;
Elle laisse en partage à de foibles esprits
La mode & le bon air ; objets de son mépris.
Loin de chercher à plaire, elle craint cette gloire ;
Son esprit sur son cœur emporte la victoire ;
Aux foibles de son sexe elle sait s'arracher,
Et le mépris des sots ne sauroit la toucher.

LA COMTESSE.

Cette maxime-là me paroît un peu fiere ;
Pour me persuader elle est trop singuliere :
Et je hais... (je vous parle avec sincérité)
Toute affectation de singularité.

SANSPAIR.

Vous voulez ressembler, & vous étes savante ?

LA COMTESSE.

Si l'on n'est singuliere est-on donc ignorante ?
Erreur. Je vois souvent de sublimes esprits,
Des savans dont le monde admire les écrits ;
Mais je ne leur vois point affecter des manieres
Qu'on puisse, avec raison, prendre pour singulieres :
Je trouve qu'au contraire ils font tous leurs efforts
Pour cacher leur savoir sous d'aimables dehors.
Et si, chez les anciens, de doctes Fanatiques
Ont cru se distinguer sous les haillons cyniques,
Les plus sages mortels ont toujours méprisé
Les écarts singuliers d'un orgueil déguisé.
Et Socrate, & Platon, & les sages de la Gréce,
D'un doux extérieur ont orné la sagesse :
On ne les a point vûs, par singularité,
Rompre tous les liens de la société,
Affecter des façons qui n'ont point de semblables,
Et, pour se distinguer, se rendre insupportables.

SANSPAIR *vivement*.

Je verrois de sang froid tant d'erreurs, tant d'abus ?
Je pourrois fréquenter des hommes corrompus ?

LA COMTESSE.

Eh, qui parle de vous ? Ma thése est générale.

SANSPAIR.

Ah ! Je ne sens que trop où tend votre morale.

LA COMTESSE.

Comment, vous étes donc un homme singulier ?

SANSPAIR.

Oui. Je respire l'air en mon particulier.
En tous lieux la raison est ma seule compagne.
Quand le beau monde accourt, je fuis à la campagne ;
Le plaisir d'être seul m'y fait braver le nord,
Et j'accours à Paris quand le beau monde en sort.

LA COMTESSE.

Moi, je veux qu'à ſon ſiécle un ſage s'accommode.
Une ſageſſe outrée eſt toujours incommode,
Dégoûte, irrite, offenſe au lieu de corriger.
De ſa mauvaiſe humeur on cherche à ſe venger;
Pour la rendre odieuſe il n'eſt rien qu'on ne faſſe:
Je pourrois le prouver par un beau trait d'Horace,
Mais il me ſiéroit mal de citer les auteurs.
Rien n'eſt plus innocent ni plus pur que vos mœurs.
Je vous mets au-deſſus de la plûpart des hommes;
Mais vivons, croyez-moi, pour le ſiécle où nous ſommes:
Tâchons de nous ſauver de la corruption,
Sans donner toutefois dans l'affectation.
Imiter dans ce temps la candeur du vieux âge,
Ses modes, ſes façons, c'eſt être outrément ſage.
Pour moi qui hais le monde, & qui ne le ſuis pas,
Je me borne à des vœux, & je me dis tout bas:
» Puiſſent la foi, l'honneur, & la pudeur antique,
» Reprendre ſur les cœurs un pouvoir deſpotique!
» Après tant de rebuts qui t'ont fait ſoupirer,
» Vertu trop négligée, oſe te remontrer «.
Ces ſouhaits que je forme & répéte ſans ceſſe,
Avec humanité font parler la ſageſſe:
Ils peuvent à la fin pénétrer juſqu'aux cieux,
Et faire plus d'effets que des cris odieux.

SANSPAIR.

Plus vous parlez, Madame, & plus je vous admire;
Mais vous ne m'étonnez que pour me contredire.
C'eſt un crime à vos yeux d'oſer ſe diſtinguer;
Pour leur paroître ſage, il faut extravaguer.

LA COMTESSE.

Diſtinguons, s'il vous plaît, car je hais l'équivoque.
Un ſage ſuit la mode, & tout bas il s'en moque;
Il déteſte l'erreur, le vice, les abus,
Mais ſans rompre en viſiere aux hommes corrompus.

Ce qu'on admire à tort lui paroît pitoyable ;
Mais son goût ne doit pas le rendre insociable.

SANSPAIR.

Je ne m'attendois pas à ces doctes leçons.
Ainsi donc vous blâmez mon habit, mes façons ?

LA COMTESSE.

Oh ! Très-absolument. J'ose même vous dire,
Que si sur votre cœur j'avois le moindre empire,
(Car pour guider l'esprit il faut gagner le cœur)
Je voudrois que d'abord vous me fissiez l'honneur
De me sacrifier vos façons singulieres,
Pour prendre du beau monde & l'air, & les manieres.
¶ Je sens combien sur vous cet effort seroit grand ;
Et l'on pourroit compter sur un pareil garant. ¶

SANSPAIR *très-vivement.*

Moi, devenir un fat ? Un étourdi ? Madame,
Quand vous m'inspireriez la plus ardente flamme,
Vous ne me feriez pas varier un moment.
Vous êtes, je l'avoue, un prodige charmant :
Un instant m'offre en vous tant de rares merveilles ;
Qu'avec peine j'en crois mes yeux & mes oreilles.
Vous savez être sage avec vivacité,
Et la science en vous releve la beauté :
Mais tous nos sentimens s'accordent mal ensemble ;
Et je ne puis aimer que ce qui me ressemble.

LA COMTESSE *en souriant.*

Je n'ai plus rien à dire après un si beau trait.
Pour ne plus disputer, venons à mon portrait.
M'y reconnoissez-vous ? Y trouvez-vous quelqu'autre ?

SANSPAIR.

Madame, il est trop beau pour n'être pas le vôtre.

LA COMTESSE *en riant.*

Vous êtes très-galant, quoique très-singulier.
Il m'apartient donc ?

SANSPAIR.

Oui. Je ne puis le nier.

LA COMTESSE.

Vous savez que chez vous je viens pour le reprendre :
Vous ne refusez pas, je croi, de me le rendre ?

SANSPAIR *tirant le portrait de sa poche.*

Madame, le voici.

LA COMTESSE.

Donnez.

SANSPAIR.

Oh ! Doucement.
Laissez-moi, s'il vous plaît, l'admirer un moment.
[*en regardant le portrait.*]
Les beaux traits ! Ah, quels yeux ! Quelle admirable bouche !
Voilà de quoi charmer le cœur le plus farouche.
[*Il baise le portrait.*]
Adieu, divin portrait, dont mes yeux enchantés...

LA COMTESSE *lui voulant ôter le portrait.*

Monsieur, vous prenez là d'étranges libertés.

SANSPAIR *lui rendant le portrait.*

Puisque j'ai fait le crime, il faut que je l'expie.
[*Il la considere.*]
Mais que l'original surpasse la copie !
Oui, plus je vous regarde, & plus je le ressens ;
Quoique votre portrait ait des traits ravissans.

LA COMTESSE *regardant le portrait.*

L'art du peintre y paroît plus que la ressemblance.

SANSPAIR *reprenant brusquement le portrait.*

Voilà pourtant vos yeux.

LA COMTESSE *voulant le reprendre.*

Rendez-moi...

SANSPAIR.

Patience.
Je veux vous comparer à loisir trait pour trait.
[*Il regarde la Comtesse & le portrait tour-à-tour.*]
Madame, croyez-moi, laissez-moi ce portrait,

J'aime à le regarder, j'en ai pris l'habitude ;
La séparation feroit pour moi trop rude.

LA COMTESSE.

N'importe ; il me le faut.

SANSPAIR.

Ah ! Si vous prétendez . . . .
Quoi, sérieusement vous le redemandez ?

LA COMTESSE.

En pouvez-vous douter ? J'ai peine à vous comprendre.

SANSPAIR *tendrement.*

Ah ! Vous m'entendriez si vous vouliez m'entendre.

LA COMTESSE.

J'y fais tout mon possible.

SANSPAIR *à part.*

En vain je me combats.
O, ma foible raison, ne m'abandonnez pas !
Jamais femme pour moi ne fut si dangereuse.

LA COMTESSE *à part.*

Ah ! S'il pouvoit m'aimer, que je ferois heureuse !
Mon portrait m'auroit-il procuré ce bonheur ?
Cessez, fiere raison, de défendre son cœur.

SANSPAIR *sortant de sa rêverie.*

Hé bien, Madame ?

LA COMTESSE.

Hé bien ?

SANSPAIR.

Perdrai-je l'espérance
De garder ce portrait ?

LA COMTESSE.

Et sur quelle apparence
Oserois-je, Monsieur, le laisser en vos mains ?
Expliquez-vous du moins.

SANSPAIR.

Ah ! C'est ce que je crains.

LA COMTESSE.

Finissons donc, Monsieur. J'attens ici mon pere:
Que lui dirai-je ?

SANSPAIR.

Eh, mais... Dites-lui sans mystere,
Que j'ai refusé de... Non, ne lui dites rien,
La chose iroit trop loin; car vous comprenez bien
Qu'il voudroit pénétrer la véritable cause
De ce refus.

LA COMTESSE.

Sans doute.

SANSPAIR.

Et si je lui propose
Quelque accommodement... car on en peut trouver.

LA COMTESSE.

Je ne le prévois pas.

SANSPAIR.

Je vais vous le prouver.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, SANSPAIR, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

JE vous surprens tous deux, & m'en fais une fête.
Vous avez dû former un plaisant tête-à-tête!

SANSPAIR.

Pas trop plaisant.

LE MARQUIS.

Comment? Avez-vous disputé?

LA COMTESSE.

Mais, oui. J'ai combattu la singularité.

LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

De quoi vous mêlez-vous ? Chacun a sa folie.
La vôtre, par exemple, est la philosophie;
Toujours *Looke, Leibnitz, Descartes, ou Newton:*
Mais songez que bientôt il faut changer de ton,
Et vous raccoutumer au langage ordinaire;
Car j'espere ce soir conclure notre affaire.
Vous aurez un époux tout simple & tout uni,
Qui d'érudition me paroît peu muni,
Et qui desirera, selon toute apparence,
Que tout votre savoir se borne à sa science.

[*à la comtesse.*]

Avez-vous ce portrait ? Vous ne répondez rien ?

SANSPAIR.

Êtes-vous si pressé ? Vous me permettrez bien
De le garder encor.

LE MARQUIS.

Je ne puis le permettre.
Au Marquis de Beausang je viens de le promettre.

SANSPAIR.

A Beausang ?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

SANSPAIR.

Je le lui remettrai.

LE MARQUIS.

Quand cela, s'il vous plaît ?

SANSPAIR.

Quand je consentirai
Qu'il épouse Madame.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre !
Songez-vous ? . . .

SANSPAIR.

Mon aveu doit confirmer le vôtre.

Beausang, vous le savez, n'est pas encor majeur;
Et vous savez aussi que je suis son tuteur.

LE MARQUIS.

Oui; mais des deux côtés l'affaire est convenable,
Et ne sauroit manquer de vous être agréable.

SANSPAIR.

C'est selon.

LE MARQUIS.

C'est selon?

SANSPAIR

D'abord, il faut savoir
Si Madame y consent.

LE MARQUIS.

Je n'ai qu'à le vouloir,
Elle y consentira.

SANSPAIR.

Par pure complaisance,
Peut-être.

LE MARQUIS.

Ah! Je voudrois qu'elle fît résistance!

SANSPAIR.

Moi, je veux que son cœur décide de son sort.
Nous devons l'établir juge en dernier ressort.

LE MARQUIS *à la comtesse.*

Hé bien, prononcez donc.

LA COMTESSE.

Je ne le puis encore.

LE MARQUIS.

Mais quand le pourrez-vous?

LA COMTESSE.

Voilà ce que j'ignore.

LE MARQUIS

Je croi qu'ils sont d'accord pour me faire enrager.
On établit un juge, il ne veut pas juger.

LA COMTESSE.

Hé bien, puisque Monsieur prétend que je prononce,
Il aura la bonté de dicter ma réponse.

SANSPAIR.

Moi, Madáme?

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur; je m'en rapporte à vous.
Je veux de votre main recevoir un époux.
Votre décision sera ma loi suprême,
Et vous me guiderez beaucoup mieux que moi-même.
Je suis d'un sexe foible & sujet à l'erreur.
Vous avez trop de sens, de vertu, de candeur,
Pour ne me pas donner un conseil salutaire.
Vous connoissez Beausang, son bien, son caractere;
Et, si vous décidez qu'il est digne de moi,
Dès ce soir je lui donne & mon cœur, & ma foi.

LE MARQUIS.

C'est bien dit. Je reviens à l'avis de ma fille.
Hé bien, servez-nous donc de pere de famille.
Prononcez.

SANSPAIR.

Je ne puis.

LE MARQUIS *à part.*

Quel mystere est-ce-ci?

SANSPAIR

après avoir un peu rêvé.

Voulez-vous revenir dans deux heures d'ici?
Ce n'est pas demander trop de temps, ce me semble.

LE MARQUIS.

Dans deux heures d'ici nous reviendrons ensemble.
A l'égard du portrait...

LA COMTESSE.

Monsieur le gardera,
Et, suivant son arrêt, il en disposera.

LE MARQUIS.

Allons donc.

SANSPAIR
donnant la main à la comtesse.
Permettez que je vous reconduise.

LE MARQUIS.
Il n'est point, disiez-vous, de plus haute sottise
Que cette façon-là.

SANSPAIR.
Je l'ai dit, en effet ;
Mais on peut varier pour un si beau sujet.

Fin du troisième acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SANSPAIR *vivement.*

APRÈS un long combat j'ai gagné la victoire.
[*Parlant au portrait.*]
Enfin je vais te rendre, & rétablir ma gloire.
Trop dangereux appas qui m'imposez la loi,
Je saurai triompher & de vous, & de moi.
Lâche ! Je me voyois à deux doigts de ma perte ;
La raison frémissoit, & ne l'a pas soufferte ;
Grace au ciel, ses leçons m'empêchent de tomber :
Je m'étonnois aussi de la voir succomber,
Mais dans mon foible cœur elle s'est raffermie ;
Et je puis sans danger revoir son ennemie.
Revenez, revenez, douce tranquillité.
Déja je sens en moi renaître la gaité :
Suivons ses mouvemens. Que l'aimable sagesse
Rétablisse en ces lieux le calme & l'allégresse ;
Et que jamais l'amour ne trouble mon repos.
Que vois-je ? Est-ce Pasquin ? Il arrive à propos,

SCENE II.

SANSPAIR, PASQUIN *en habit de petit-maître.*

PASQUIN.

JE viens vous étaler ma nouvelle figure.

SANSPAIR.

Voyons.

PASQUIN.

Considérez ces graces, cette allûre;
Voyez ce coup du pied hors de mon escarpin,
Et ce panier bouffant qui donne un air poupin;
Cela marque la taille, & dégage à merveille:
La perruque nouée au niveau de l'oreille,
Cette bourse qui couvre un dos qu'on poudre exprès,
Ont un air cavalier qui fourmille d'attraits.
L'équipage est complèt, & suivant l'ordonnance.

SANSPAIR.

Savez-vous l'étayer d'un air de suffisance,
D'un ton impérieux, railleur, & décisif?

PASQUIN.

Peste! C'est le moyen de n'être pas oisif.
Ces brillantes façons font un homme à la mode;
Les plus achalandés n'ont pas d'autre méthode,
S'ils joignent à ces dons le précieux secret
De rendre le public leur confident discret:
Pour en venir au bout, leurs communes allûres
Sont de se confier chacun leurs aventures.
Morbleu les bons propos! Sans beaucoup méditer,
Pour vous désennuyer je vais les imiter.

SANSPAIR.

Vous avez donc servi sous d'excellens modelles?

PASQUIN.

Ah, Monsieur! Leurs façons me sont si naturelles,
Qu'il ne me manque rien qu'un peu de qualité
Pour être le Seigneur le plus accrédité.
[*Il se jette au cou de Sanspair. & le serre étroitement.*]
Eh, bon jour, cher Marquis.

SANSPAIR.

Tubleu, quelle carresse!

PASQUIN.

Comment gouvernes-tu cette pauvre Comtesse?
Entre nous, elle auroit quelques desseins sur moi,
Mais je sai ménager un ami tel que toi.
D'ailleurs, en tant de lieux mes pas sont nécessaires,
Que je n'ai pas le temps de troubler tes affaires.
La Dorville à la fin a fixé tous mes soins;
Je croi qu'elle m'aura deux grands mois tout au moins:
Oui, parbleu, deux grands mois; & je lui sacrifie
La beauté du Marais qui m'aime à la folie:
J'en suis un peu honteux; mais pour la nouveauté
Tu sais qu'on ne plaint pas une infidélité.
Ma petite maison est propre au tête-à-tete;
J'y régale demain ma nouvelle conquête.
Dans ces sombres réduits je redouble d'ardeur;
Car moi, je hais l'éclat, & j'ai de la pudeur.
La Marquise vouloit étaler sa victoire,
Mais je n'ai pas voulu lui donner trop de gloire.

SANSPAIR.

Tels sont donc les propos de nos jolis Seigneurs?

PASQUIN.

Je les rens mot pour mot.

SANSPAIR.

O temps! O siécle! O mœurs!
Qui rendez la raison, la vertu singulieres.
[*Il tire le portrait, & lui parle après s'être jetté dans un fauteuil.*]
Et vous me forceriez à changer de manieres?

De ce monde effréné, ridicule, pervers,
J'adopterois pour vous & le ton, & les airs?
Eussiez-vous mille fois plus de graces, de charmes,
Ma raison contre vous prendra toujours les armes;
Et je vais à Beausang vous céder sans regret.

PASQUIN *en riant.*

A qui parlez-vous donc?

SANSPAIR.

Je parle à ce portrait.
Approchez, admirez.

PASQUIN *regardant le portrait.*

Ah, Monsieur, qu'elle est belle!
Voilà de quoi tourner la meilleure cervelle.
[*à part.*]
C'est la sœur de mon maître; employons tout notre art
A la bien seconder.

SANSPAIR.

Ce front & ce regard
Annoncent un esprit profond, vaste & sublime;
Cet air modeste inspire & l'amour, & l'estime;
Ces traits fins, réguliers, qui ravissent les yeux,
S'accordent pour former un tout délicieux.
Ouvrage favori de la docte nature,
L'original encor surpasse la peinture:
Cependant cet objet si gracieux, si beau,
Seroit de la raison l'écueil & le tombeau;
Je l'admire & le crains: & la sagesse encore
Sait préserver mon cœur des charmes qu'il adore.

PASQUIN.

A votre place, moi, je m'y serois rendu.
Pourquoi leur résister?

SANSPAIR.

Vous l'avez entendu.

PASQUIN.

L'amour excuse tout.

SANSPAIR *en souriant.*

Excellente morale !

PASQUIN.

Ne dit-on pas qu'Hercule a filé pour Omphale ?

SANSPAIR.

Hercule étoit un fou.

PASQUIN.

Vous avez beau parler,
Il faut que tôt ou tard on se mette à filer.

SANSPAIR *vivement.*

Je ne changerai point, la chose est résolue.

PASQUIN.

Vous baisserez le ton dès que vous l'aurez vûe.

SANSPAIR.

Je l'ai vûe, admirée, & me suis soutenu.

PASQUIN.

Ah ! C'est que le moment n'est pas encor venu ;
Je le sens qui vient.

SANSPAIR.

Paix.

PASQUIN.

Vous m'imposez silence :
Mais, si vous vouliez bien me donner audience,
Je vous dirois, Monsieur, que vous avez trente ans,
Même un peu par-delà, selon ce que j'entens ;
Riche comme un Crésus, dans la vigueur de l'âge,
Ma foi, vous devriez songer au mariage.

SANSPAIR.

J'y renonce à jamais ; j'en jure à tous momens.

PASQUIN.

Tenez, ce portrait-là se rit de vos sermens.

SANSPAIR.

Sachez ...

PASQUIN.

Contre l'hymen votre raison déclame ;
Mais je gagerois bien que voilà votre femme.

SANSPAIR.

Je gagerois bien, moi, que vous étes un fat.

PASQUIN.

Ma foi, vous gagneriez. Mais, sans bruit, sans éclat,
Raisonnons.

SANSPAIR *lui tendant la main.*

Excusez un terme un peu trop rude;
Je me reconnois mal à cette promptitude:
Mais aussi contre moi pourquoi vous obstiner?

PASQUIN.

C'est que j'ai quelquefois le don de deviner.

SANSPAIR.

Encor! Je rens justice à cette aimable veuve;
Mais contre ses appas je me sens à l'épreuve.
Qui? Moi? Prendre une femme en qui je voi régner
Tous les goûts dépravés qu'elle doit dédaigner,
Et qui mettroit en œuvre une adresse profonde
Pour me faire rentrer tôt ou tard dans le monde?
J'aimerois mieux cent fois mourir sans héritier,
Que de cesser de vivre en homme singulier.

PASQUIN.

Si vous étiez aimé par hazard?

SANSPAIR.

Si l'on m'aime,
On doit, sans balancer, adopter mon systême.
A l'objet de ses vœux il faut immoler tout,
Le penchant, les desirs, l'habitude, & le goût.

PASQUIN.

Pour le coup, je vous tiens. Suivant votre maxime,
La veuve auroit sur vous un droit plus légitime.
Si vous l'aimez, Monsieur, elle peut exiger
Ce que vous exigez.

SANSPAIR.

Je veux la corriger,
Elle veut que d'un fat j'arbore l'apparence:
De nos prétentions voilà la différence.

Mais de son mauvais goût je préserve mon cœur,
Et d'un goût tout pareil je veux guérir ma sœur :
Semblable à la Comtesse, elle est esclave & folle
Des modes, des grands airs ; le monde est son idole,
En un mot. Dites-moi, vous connoît-elle ?

PASQUIN.

Non.

SANSPAIR.

Je vais vous employer à guérir sa raison.

PASQUIN.

Je ne m'en mêle plus.

SANSPAIR.

Pourquoi, je vous supplie ?

PASQUIN.

En venant vous trouver j'ai rencontré Julie ;
Et, d'abord, honoré de son attention,
J'ai lâché mes grands airs avec profusion.
De nos jeunes Seigneurs affectant le langage,
Aussi bien qu'eux, du moins, j'ai fait leur personnage.
Pour qu'elle m'admirât, j'ai tout dit, tout tenté.

SANSPAIR.

Qu'a produit tout cela ?

PASQUIN.

Mes grands airs ont ratté.

SANSPAIR.

C'est qu'elle a soupçonné...

PASQUIN.

Non ; mais sur ma parole,
Elle a changé de goût.

SANSPAIR.

Quoi ? Ma sœur n'est plus folle ?

PASQUIN.

» J'admire, a-t-elle dit, messieurs les courtisans :
» Pensent-ils qu'on n'ait plus ni bon goût, ni bon sens ?

» Bon Dieu, quelle fadeur ! Comment donc, mon in-
» fante,
Ai-je dit d'un ton fier, » vous étes méprisante ?
» Sachez... Mais, sans vouloir m'écouter un moment,
Elle m'a planté-là fort impertinemment.

SANSPAIR.

Son procédé me cause une surprise extrême ;
Et j'ai peine...

PASQUIN.

Elle vient ; jugez-en par vous-même.

SCENE III.

JULIE, SANSPAIR, PASQUIN.

JULIE.

Mon frere, d'où nous vient cet aimable Seigneur ?
Est-il de vos amis ?

SANSPAIR.

Assurément, ma sœur ;
Un Seigneur si bien fait, si galant, doit vous plaire ;
Ne dissimulez plus.

JULIE.

Détrompez-vous, mon frere ;
De grace, ayez de moi meilleure opinion.
Sur vos sages discours j'ai fait réflexion ;
De tous mes goûts pervers à la fin revenue,
Contre les faux brillans je me sens prévenue.
Je me moque à présent de ce que j'admirois ;
J'aime de tout mon cœur ce que je haïssois.
Vous, qui me paroissiez bisarre, insupportable,
A mes yeux maintenant vous étes admirable :

Ce qui les effrayoit leur devient familier ;
Rien ne leur paroît beau s'il n'est pas singulier :
Et, bien loin que nos goûts s'accordent mal ensemble,
Pour qu'un homme me plaise, il faut qu'il vous ressemble.

SANSPAIR.

Vous me trompez, Julie. Un pareil changement
Ne peut être, à coup sûr, l'ouvrage d'un moment.

JULIE.

Aussi, pendant long-temps me suis-je combattue ;
Et j'ai fait tant d'efforts que je me suis vaincue.

PASQUIN.

Ma foi, la pauvre enfant me fait compassion.
A vingt ans se livrer à la réflexion !
Sanspair, en vérité, vous la rendez maussade.

JULIE *à Pasquin.*

Vous vous croyez charmant, & vous êtes bien fade !

PASQUIN.

Bien fade, ma Princesse ? Adieu, sage Sanspair,
Je ne veux plus chez vous prodiguer le bon air.

[*Pasquin sort.*]

JULIE.

Vous nous obligerez. D'un homme sage, grave,
J'aspire désormais à me rendre l'esclave :
Je vivrois avec lui dans un obscur séjour,
Plus contente cent fois qu'au milieu de la Cour.

SANSPAIR.

Ma sœur, je n'en croi rien.

JULIE.

Pour en avoir la preuve,
Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve.
Si quelque philosophe a du penchant pour moi,
Me voilà toute prête à lui donner ma foi.

SANSPAIR.

Vous le direz cent fois avant que je le croie ;
Mais, si vous disiez vrai, que j'en aurois de joie !

Aimez de bonne foi la singularité,
Et vous éprouverez ma libéralité.

SCENE IV.

LISETTE, SANSPAIR, JULIE, PASQUIN.

LISETTE *à Sanspair.*

Je viens vous annoncer un grave personnage,
Qui peut vous disputer le titre d'homme sage.

SANSPAIR.

Comment s'appelle-t-il ?

LISETTE.

C'est le Comte d'Arbois.

SANSPAIR *d'un air empressé.*

Qu'il vienne.

LISETTE *au Comte.*

Entrez, Monsieur.

SCENE V.

LE COMTE *vêtu singulierement*, SANSPAIR, JULIE, LISETTE, PASQUIN.

LE COMTE

entre gravement, s'appuyant sur une canne, & parle d'un ton empesé.

Enfin donc je vous vois;
Cher Comte de Sanspair, prototype des sages,
Ennemi courageux des modernes usages,

Des vices & des mœurs, judicieux frondeur,
Embrassez votre émule & votre admirateur.

SANSPAIR *après l'avoir embrassé.*

Je n'avois pas, Monsieur, l'honneur de vous connoître.

LE COMTE.

Moi, je connois en vous mon voisin & mon maître.
En dépit de mon âge & de ma qualité,
Vous m'avez inspiré la singularité ;
Ce grave ajustement en est la forte preuve.
Vous avez vû tantôt une assez belle veuve,
La Comtesse, ma sœur ; elle a beaucoup d'esprit,
Du savoir encor plus ; mais rien ne la guérit
Du fol entêtement des usages du monde :
J'en suis au désespoir. Pour moi, plus je me sonde,
Plus je me trouve né pour être singulier,
Quoiqu'il me reste un air un peu trop cavalier.

LISETTE *bas à Julie.*

Pour un fou, c'est fort bien jouer son personnage.

JULIE *bas.*

A ravir.

LE COMTE.

Votre sœur passe pour être sage,
Et pourroit me servir de consolation
Dans mon petit réduit, sombre habitation,
Mais charmante à mes yeux : &, comme à la campagne
Un jeune solitaire a besoin de compagne,
En homme singulier, brusquement, sans fadeur,
Je viens vous demander cette prudente sœur.

SANSPAIR *en souriant.*

Très-prudente.

LE COMTE.

Je croi que l'humeur singuliere
Va m'en gratifier de la même maniere :
Et deux originaux se conviennent si fort,
Que, dès le premier mot ; ils se trouvent d'accord.

De mon bien, de mon rang, on a su vous instruire;
Et vous n'étes pas homme à vouloir m'éconduire.

SANSPAIR.

Si j'ose statuer sur votre extérieur,
Il vous donne le droit de prétendre à ma sœur.
Je ne m'en cache point, j'aimerois un beau-frere
Qui sauroit soutenir un si beau caractére;
Mais un homme à votre âge est toujours inégal.
A l'égard de ma sœur, vous la connoissez mal;
Loin de vous consoler dans votre solitude,
Elle n'y porteroit qu'ennui, qu'inquiétude:
Tout comme votre sœur, elle aime le fracas,
Et l'esprit singulier ne l'amuseroit pas.

JULIE.

Mon frere, des grands airs je suis désabusée,
Je vous l'ai déja dit; la preuve en est aisée.
Si monsieur vous convient, excepté le cousin,
Tout époux me plaira venant de votre main.

SANSPAIR.

Qu'on nous laisse tous deux.

SCENE VI.

SANSPAIR, LE COMTE.

SANSPAIR.

Parlons avec franchise;

SCENE

SCENE VII.

LE BARON, SANSPAIR, LE COMTE.

LE BARON, *entrant brusquement.*

OH ça, cousin Sanspair, dès ce soir, sans remise ;
Je veux de la cousine assurer le bonheur.
Vous savez, comme moi, que j'ai déja son cœur ;
Qu'elle brûle d'envie....

SANSPAIR.

Elle dit le contraire ;
Mais de notre projet rien ne peut me distraire.
Vous êtes mon parent, simple, naïf, humain ;
Vous avez de grands biens.

LE COMTE *à Sanspair.*

Est-ce là le cousin
Dont on vient de parler ?

SANSPAIR.

Oui, Monsieur, c'est lui-même ;
Homme plein de candeur, que j'estime, que j'aime,
Parce que du vieux temps il rappelle les mœurs,
Et qu'il est ennemi du faste & des grandeurs :
Il est vif, il est prompt ; marque d'un cœur sincere ;
C'est des honnêtes gens le défaut ordinaire,
Et l'unique défaut que je remarque en lui.

LE COMTE *d'un air vif & surpris.*

Vous lui donnez Julie ?

LE BARON.

On contracte aujourd'hui ;
Et demain on épouse.

SANSPAIR *au Baron.*

Attendons, je vous prie.

LE BARON.

Cousin, je n'en puis plus. Il faut qu'on me marie,
Ou qu'on m'assomme.

LE COMTE *gravement.*

Hé bien, on vous assommera.

LE BARON.

Cét homme est admirable. Eh, qui s'en chargera?

LE COMTE *gravement.*

Mais... moi, si vous voulez.

LE BARON.

L'offre est fort obligeante.
Vous étes donc, mon cher, d'une humeur assommante?

LE COMTE, *toujours gravement.*

Quand quelqu'un me déplait, je m'en fais un régal.

LE BARON *à Sanspair.*

Que faites-vous ici de cet original?
Ose-t-il plaisanter avec cette figure?

LE COMTE *du même ton.*

Me traiter de plaisant, c'est me faire une injure.
Un homme singulier est toujours sérieux.

LE BARON.

Sais-tu bien, mon ami, que je suis bilieux?

SANSPAIR.

Parlez mieux, mon cousin, ou gardez le silence.
Apprenez que monsieur est homme de naissance.

LE BARON.

Ce visage seroit homme de qualité?

LE COMTE
frappant du pied & de la canne.

Morbleu! Si ce n'étoit la singularité...

SANSPAIR *au Comte.*

Eh! Pour l'amour de moi...

LE COMTE *vivement.*

Que le diable m'emporte ...

SANSPAIR *au Comte.*

Un homme singulier s'emporter de la sorte !

LE BARON.

Il croit donc m'effrayer avec son œil hagard ?
Savez-vous qui je suis ?

LE COMTE *gravement.*

Un très-plat campagnard.

LE BARON.

Moi, campagnard ! Moi, plat ? Ah ! Si j'entre en furie ...

LE COMTE *d'un air menaçant.*

Hé bien ?

LE BARON *se reculant près de Sanspair.*

Retenez-moi, mon cousin, je vous prie,
Car il arriveroit ici quelque accident.

LE COMTE *lui faisant une révérence.*

Ah ! Monsieur le Baron, je vous croi trop prudent.

LE BARON.

A quatre pas d'ici tu verrois ma prudence.

LE COMTE *le prenant par le bouton.*

J'en veux dès ce moment faire l'expérience.
Venez, brave Baron.

LE BARON *entraîné par le Comte.*

Séparez-nous, cousin ;
Je sens que je m'échauffe.

SANSPAIR *retenant le Comte.*

Eh ! De grace, voisin ...

LE COMTE.

Hé bien, promettez-moi de m'accorder Julie.

SANSPAIR.

Je ne le puis.

LE COMTE *toujours gravement.*

Songez que je vous en supplie.

LE BARON.

Oser la demander, c'est me faire un affront.
Et, si je n'étois pas aussi sage que prompt...

LE COMTE *se jettant sur le Baron.*

Que feriez-vous ?

SANSPAIR *retenant le Comte.*

Monsieur...

LE COMTE *reprenant sa gravité.*

Pardon, mon cher confrere.
Il a mis en défaut mon humeur singuliere :
Mais je suis très-surpris, pour trancher en un mot,
De vous voir entêté d'un cousin aussi sot.
Vous allez vous donner le plus grand ridicule...

LE BARON.

Sortons.

LE COMTE.

Soit.

LE BARON.

Attendez; il me vient un scrupule.
[*à Sanspair.*]
Est-il bien gentilhomme ?

SANSPAIR *s'éloignant du comte.*

Eh, Baron, croyez-moi...

LE BARON.

Mais vous ne le croyez que sur sa bonne foi;
Et je suis délicat sur de pareils chapitres.
[*au comte.*]
Avant que de nous battre apportez-moi vos titres.

LE COMTE *lui montrant son épée.*

[*Montrant son cœur.*]
Vous voyez le premier; & voici le second.

LE BARON
faisant mine de tirer l'épée.

Oh! Parbleu, mon ami, tu baisseras le ton;
Et sur le champ...

LE COMTE *tirant son épée.*

Voyons.

[*Le Marquis & la Comtesse paroissent.*

LE BARON

toujours la main sur la garde de son épée.

Cousin, laissez-moi faire ;

Ne me retenez plus.

LE COMTE *appercevant le marquis.*

Ah ! J'apperçois mon pere !

[*à part.*]

A tantôt, cher Baron. Je m'esquive sans bruit.

LE BARON *transporté de joie.*

J'ai gagné la bataille, & le poltron s'enfuit.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, SANSPAIR, LE BARON.

LE MARQUIS *à Sanspair.*

N'Est-ce pas là mon fils qui disparoît si vîte ?

SANSPAIR.

Oui, Monsieur, c'est lui-même.

LE BARON.

Il s'en retourne au gîte,

Après avoir appris ce que c'est qu'un Baron.

LE MARQUIS *à Sanspair.*

Que dit Monsieur ?

LE BARON.

Je dis qu'il n'est qu'un fanfaron.

LE MARQUIS.

Pour l'amour de Monsieur, je veux bien me contraindre :

Mais sachez que mon fils n'est pas homme à vous craindre.

LE BARON

mettant la main sur la garde de son épée.

Prenez-vous son parti ?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur, je le prens.

[à Sanspair.]

Quel est cet homme-là ?

SANSPAIR.

C'est un de mes parens

Que Monsieur votre fils a mis fort en colere.

Grace au ciel, mon cousin a l'humeur débonnaire.

LE BARON.

Ah ! Vous verrez beau jeu.

SANSPAIR *le poussant.*

Baron, retirez-vous.

LE BARON.

Pour me remettre un peu je vais boire deux coups,

Et dormir là-dessus, attendant le Notaire.

Cousin, plus de délais, ou sinon, plus d'affaire ;

Je vous le dis tout net, & j'en jure d'honneur,

Moi, moi la Garouffiere, & votre serviteur.

SCENE IX.

SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Vous avez un parent bien brutal, ce me semble !

Mais, que pouvoient avoir à démêler ensemble

Mon fils & lui ?

SANSPAIR.

Ma sœur a causé leurs débats.

Ils la veulent tous deux ; cela ne se peut pas.

J'ai dit à votre fils que je l'avois promise ;
Loin de se désister...

LE MARQUIS.

Ah ! Quelle est ma surprise !
Il sait que j'ai pour lui d'autres engagemens.

SANSPAIR.

Il s'accordent donc mal avec ses sentimens.

LE MARQUIS.

Je les mettrai d'accord, à coup sûr.

SANSPAIR.

C'est dommage
Qu'il soit un peu trop vif, car il paroît bien sage.

LE MARQUIS.

Lui?

SANSPAIR.

Jeune comme il est se choisir un réduit,
Pour fixer son séjour loin du monde & du bruit !
Se vêtir simplement, être grave & modeste !

LE MARQUIS.

Parlez-vous de mon fils ?

SANSPAIR.

Oui, vraiment. Je proteste
Que si je n'étois pas engagé...

LE MARQUIS.

Par ma foi,
Je croi que vous voulez vous divertir de moi.
Lui grave ! Lui modeste !

SANSPAIR *vivement.*

Eh, oui.

LE MARQUIS.

Sur ma parole,
Il n'est pas dans Paris une tête plus folle.
Le fripon devant vous se sera contrefait
Pour vous en imposer... Mais croyez...

SANSPAIR.

En effet,

Plus je rappelle ici cette métamorphose...

LE MARQUIS.

Hypocrite fieffé. Mais parlons d'autre chose.
Vous avez eu le temps de vous déterminer.
Quelle décision allez-vous nous donner?
Quoi donc? Vous pâlissez? D'où peut venir ce trouble?

SANSPAIR *à part.*

Quand il faut triompher ma foiblesse redouble.
Je tremble.

LA COMTESSE *à part.*

Je frémis.

SANSPAIR *à part.*

O, terrible moment!
J'ai peine à revenir de mon saisissement.

LE MARQUIS.

Hé bien? Vous dites donc?...

SANSPAIR.

Vous voulez bien permettre
Qu'avant que de parler je tâche à me remettre.
Monsieur...

LE MARQUIS.

Quoi?

LA COMTESSE *à part.*

Juste ciel! Que va-t-il prononcer?

LE MARQUIS.

Je ne vois pas sur quoi vous pouvez balancer.

SANSPAIR *d'un ton entrecoupé.*

Madame... je me suis rappellé la maniere
Dont vous m'avez parlé sur l'humeur singuliere;
Et par les sentimens que j'ai trouvés en vous,
Je conclus... que Beausang vous convient pour époux:
C'est un homme à la mode; il est brillant, aimable;
Et je le croi pour vous un parti très-sortable.
Je ne m'oppose plus à l'hymen projetté;
Et voilà le portrait qu'il a bien mérité.

[*Il rend le portrait à la comtesse.*]

LA COMTESSE

LA COMTESSE *à part.*

Conclusion funeste ! Hélas ! Je suis perdue.

LE MARQUIS *à la comtesse.*

Donnez-moi ce portrait. Vous voilà bien émûe !

LA COMTESSE *avec un souris forcé.*

Moi, Monsieur ? Point du tout. Qui pourroit m'émouvoir ?

LE MARQUIS *à Sanspair.*

Je puis donc désormais user de mon pouvoir ?
Aller chercher Beausang ? Amener un Notaire ?
Et devant vous enfin terminer cette affaire ?

SANSPAIR *vivement.*

Devant moi ? Devant moi ? Suffit que vous sachiez ...

LE MARQUIS.

Oh, non pas, s'il vous plaît. Il faut que vous signiez.

SANSPAIR.

Je ne signerai point.

LE MARQUIS.

En voici bien d'un autre !

SANSPAIR.

Pourquoi ma signature ? Il suffit de la vôtre.

LE MARQUIS

Eh, non.

SANSPAIR

d'un grand sang froid.

J'en suis fâché.

LE MARQUIS.

N'êtes-vous pas tuteur ?

SANSPAIR.

La parole suffit entre des gens d'honneur.

LE MARQUIS.

Un tuteur doit signer; c'est la loi, c'est l'usage.

LA COMTESSE *au marquis.*

Je croi qu'il ne faut pas insister davantage;
Il ne signera pas.

SANSPAIR.

Ne vous ai-je pas dit
Qu'entre des gens d'honneur la parole suffit ?

LE MARQUIS.

Le contrat seroit nul.

SANSPAIR.

Nul ou non, que m'importe ?

LE MARQUIS.

Il faut extravaguer pour parler de la sorte.
Je vous dis que les loix en dix mots comme en un....

SANSPAIR.

Citez vos loix, Monsieur, à des gens du commun.
Ma parole est ma loi ; je veux que l'on s'y fie,
Sans qu'un Notaire écrive, & vous la certifie.
Écrire sa promesse est une indignité
Qui fait, à mon avis, honte à l'humanité.

LA COMTESSE.

Ce noble sentiment me paroît un oracle.

LE MARQUIS.

Si je n'étouffe pas, ce sera grand miracle.

LA COMTESSE.

Les singularités sont mon aversion.
Mais celle-ci ravit mon admiration.

LE MARQUIS.

Courage !

LA COMTESSE.

Oui, la maxime est digne qu'on l'admire :
Et, non plus que Monsieur, je ne veux point écrire.

LE MARQUIS *à la Comtesse.*

Vous ne signerez pas ? Vous ?

LA COMTESSE.

Non, absolument ;
Vous vous contenterez de mon consentement.

LE MARQUIS.

La voilà folle aussi ! Tréve de raillerie.

LA COMTESSE.

C'est vous qui prétendez que je me remarie,
Que j'accepte Beaufang; vous m'imposez la loi,
C'est à vous à signer & pour vous, & pour moi.

LE MARQUIS.

Parbleu, nous allons faire un acte bien valable!
[à Sanspair.]
Ayez le procédé d'un homme raisonnable,
Ma fille signera; j'en jure mon honneur.

LA COMTESSE *au marquis.*

Voulez-vous me contraindre à signer mon malheur?

SANSPAIR *à part.*

Son malheur!

LE MARQUIS *à la comtesse, d'un air menaçant.*

Ah!

LA COMTESSE.

Du moins que Monsieur me prévienne,
Et que ce soit sa main qui dirige la mienne.
Si vous signez, Monsieur, je vous imiterai.

LE MARQUIS.

Ah! Passe pour cela.

SANSPAIR.

Moi! Je vous préviendrai!
Ne vous en flattez pas. Pour finir votre affaire,
Amenez, s'il le faut, ici votre Notaire;
S'il croit avoir besoin de mon consentement,
Je le lui donnerai, de bouche seulement:
Pour signer, je veux être écrasé de la foudre,
Si vous venez jamais à bout de m'y résoudre.

LA COMTESSE *au marquis.*

J'irai jusqu'à ce point, & jamais plus avant.

LE MARQUIS.

Oui? Préparez-vous donc à rentrer au couvent.
Si vous m'y faites voir la moindre résistance,
Ma malédiction hâtera ma vengeance.

LA COMTESSE.

Que le ciel m'en préſerve ! Ah ! Loin de l'encourir,
Où vous me conduirez je veux vivre & mourir.
Dans l'état où je ſuis, la plus ſombre retraite
Eſt ce qui me convient, & ce que je ſouhaite.

LE MARQUIS.

Nous allons voir. Venez. Je vais vous conſigner
En lieu sûr. Vous, Monſieur, apprenez à ſigner.

SCENE X.

SANSPAIR *ſeul.*

Ciel ! Faut-il qu'un couvent renferme tant de charmes ?
Malheureux que je ſuis ! Je ſens couler mes larmes !
Quelle foibleſſe indigne ! Un philoſophe ! Eh quoi,
Je verrois de ſang froid qu'elle ſe perd pour moi ?
Dans l'état où je ſuis, la plus ſombre retraite
Eſt ce qui me convient, & ce que je ſouhaite.
Et dans ces termes-là je méconnois l'amour ?
Comteſſe, vous m'aimez. Ah, funeſte retour !
Dois-je cauſer ſa perte, aſſuré qu'elle m'aime ?
Ou faut-il la ſauver en me perdant moi-même ?

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, PASQUIN.

LE BARON.

IL demande à me voir pour nous raccommoder ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

LE BARON.

Et Julie ? Il va me la céder ;

Sans doute ?

PASQUIN.

Vous allez vous ajuster ensemble.

Le voici.

LE BARON.

Mon aspect le fait frémir. Il tremble.

SCENE II.

LE COMTE, LE BARON, PASQUIN.

PASQUIN *au comte.*

J'Ai rencontré Monsieur ; je vous l'améne ici.

LE BARON.

Vous voulez me parler, m'a-t-on dit ? Me voici.

LE COMTE *à Pasquin.*

Empêche que quelqu'un ne vienne nous surprendre.

LE BARON *d'un air inquiet.*

Nous ne nous dirons rien que l'on ne puisse entendre,
Je croi ?

LE COMTE *à Pasquin.*

Va, laisse-nous, & chasse les fâcheux.

PASQUIN.

Fiez-vous à mes soins ; & poussez bien tous deux.

[*Il allonge une botte au baron.*]

LE COMTE *à Pasquin.*

Ferme la porte.

SCENE III.

LE COMTE, LE BARON.

LE COMTE.

Allons ; nous voici tête-à-tête,
Et nous ne craignons plus que Sanspair nous arrête.

LE BARON.

Comment ? Je n'entens rien à votre procédé.
On m'a dit qu'avec vous j'étois raccommodé.

LE COMTE.

Pas encore. Il y manque une cérémonie.

LE BARON.

Quoi ? Que faut-il ?

LE COMTE.

Vous battre, ou me céder Julie.

LE BARON *voulant sortir.*

Je vais tenir conseil, puis nous verrons.

LE COMTE l'arrêtant.

Tout doux.
Il faut que ce procès se décide entre nous.

LE BARON.

Hé bien, une autre fois. Je ne vois rien qui presse.

LE COMTE.

Je suis trop offensé...

LE BARON.

Fausse délicatesse.
Tenez, pardonnons-nous.

LE COMTE.

Non. L'épée à la main.

LE BARON.

[à part]

Ah, que vous êtes vif! Où diable est le cousin?

LE COMTE.

En garde; ou, par la mort...

LE BARON.

Bride en main, je vous prie;
Vos singularités passent la raillerie.
A toute ma valeur je pourrois me livrer,
Si nous avions quelqu'un qui pût nous séparer.
Du moins que mon cousin vienne nous voir combattre;
Car jusqu'au dernier sang je ne veux pas me battre.
Convenons de nos faits, ensuite vous verrez...

LE COMTE.

Vous céderez Julie; ou bien vous vous battrez.
Voilà tout en deux mots.

LE BARON.

L'aimez-vous?

LE COMTE.

Oui, je l'aime;
Et l'aurai malgré vous, malgré Sanspair lui-même.

LE BARON.

Ah! C'est une autre affaire. En êtes-vous aimé?

LE COMTE.

Autant... qu'elle vous hait.

LE BARON.

Parbleu, j'en suis charmé.
C'est mon cousin qui veut que j'épouse Julie:
Moi, qui suis complaisant, j'en faisois la folie,
Le tout pour l'obliger, entre nous; mais, ma foi,
Vous aurez la bonté de la faire pour moi.
Ainsi donc, qui voudra vous dispute la belle:
Je veux être pendu si je me bats pour elle.
Sur tout autre sujet on pourroit s'éprouver.

LE COMTE.

Vous me la cédez donc?

LE BARON.

Sans en rien réserver.

LE COMTE.

Quand vous en allez-vous?

LE BARON.

Ce soir je me retire.

LE COMTE.

Je veux qu'avec Sansspair vous alliez vous dédire,
Sans avoir avec lui nulle explication;
N'y manquez pas, au moins.

LE BARON.

C'est mon intention.
Vous verrez à quel point ira ma complaisance.

LE COMTE.

Agissez sans détour, & faites diligence.

LE BARON *fierement.*

Un Baron tient toujours tout ce qu'il a promis,
Sur-tout quand il s'agit d'obliger ses amis.
Serviteur,

LE COMTE
faisant mine de le reconduire.

Permettez...

LE BARON.

Sans façon, je vous prie.
Adieu. Mes complimens à la belle Julie.
Si jamais vous avez quelque affaire d'honneur,
[*mettant la main sur la garde de son épée.*]
Vous pouvez disposer de votre serviteur.

SCENE IV.

LE COMTE *seul.*

VOilà mes fanfarons! Présentement j'espere.
Que j'obtiendrai Julie en dépit de mon pere.

SCENE V.

PASQUIN, LE COMTE.

PASQUIN *accourant.*

EH, vîte, décampez; votre pere me suit.

LE COMTE.

Je l'attens.

PASQUIN.

Non pas moi; je n'aime pas le bruit.
Je m'esquive au plûtôt: &, si vous étiez sage....

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE COMTE.

LE MARQUIS.

Que faites-vous ici dans ce bel équipage ?

LE COMTE.

Vous voyez ; je m'amuse.

LE MARQUIS.

Ah ! Vraiment, c'est bien fait.

D'un procédé si fou, quel peut être l'objet ?

LE COMTE.

Mais . . . d'obtenir Julie.

LE MARQUIS.

Eh, que devient Hortense ?

LE COMTE.

Elle aura la bonté de prendre patience.

LE MARQUIS.

Vous savez que son pere est de mes grands amis ;
Que j'ai promis tantôt . . .

LE COMTE.

Moi, je n'ai rien promis.

LE MARQUIS.

L'impudent ! Savez-vous que je suis votre pere ?

LE COMTE.

Oh ! Je n'en doute point. Mais une telle affaire
Exige tout au moins que je sois consulté.

LE MARQUIS.

Je ne dois consulter que mon autorité.

LE COMTE.

Mon cœur ne convient pas d'une telle maxime.

LE MARQUIS.

Vous aimez donc Julie ?

LE COMTE.

Oui, je l'aime. Est-ce un crime ?

LE MARQUIS.

Sans doute. Elle n'est pas assez riche pour vous.

LE COMTE.

Ah ! J'aurai trop de bien si je suis son époux.

LE MARQUIS.

D'un jeune extravagant voilà le sot langage :
Il s'en mord bien la langue après le mariage.

LE COMTE.

Je n'en accuserai que moi seul, en ce cas.

LE MARQUIS.

Sanspair à cet hymen ne consentira pas.
N'est-il pas engagé ? . . .

LE COMTE.

Je crains peu cet obstacle.

LE MARQUIS.

Sachez que pour le vaincre il faudroit un miracle.

LE COMTE.

Hé bien, je le ferai.

LE MARQUIS.

Quelle présomption !
Je suis bien informé de son intention.
Sa parole est donnée, & sa parole est sûre ;
Ainsi retirez-vous.

LE COMTE.

Un mot, je vous conjure.
Supposons un moment qu'il m'accorde sa sœur,
Y consentiriez-vous ?

LE MARQUIS.

Oui, j'en jure d'honneur ;
Et je ne risque rien.

LE COMTE *à part.*

Beaucoup plus qu'il ne pense.

LE MARQUIS.

Mais, si vous échouez, acceptez-vous Hortense ?

LE COMTE.

Oui, je vous le promets.

LE MARQUIS.

Me voilà satisfait.
Je vous avertis donc que Sanspair est au fait.

LE COMTE.

Et de quoi ?

LE MARQUIS.

Du beau tour que vous vouliez lui faire.
Il vous connoît à fond, & sait tout le mystére :
Ainsi, loin d'avancer par ce déguisement,
Vous n'avez inspiré que de l'éloignement.

LE COMTE.

Eh, qui l'a mis au fait ?

LE MARQUIS.

C'est moi, ne vous déplaise.

LE COMTE.

Ah, c'est vous !

LE MARQUIS.

Oui, moi-même.

LE COMTE.

Hé bien, j'en suis fort aise.
Dans mon air naturel il faut donc me montrer.

LE MARQUIS.

Ce qui vous reste à faire, est de vous retirer :
Et je ne suis venu, puisqu'il faut vous le dire,
Que pour vous emmener. Allons.

LE COMTE.

Je me retire ;
Mais je vous avertis que je vais revenir
Pour demander l'aveu que j'espere obtenir.

LE MARQUIS.

Vous ne l'obtiendrez point.

LE COMTE.

Je vous demande en grace
De permettre du moins que je me satisfasse.

LE MARQUIS.

Oh! Je vous le permets du meilleur de mon cœur.

LE COMTE *en s'en allant.*

Je suis content.

LE MARQUIS.

[d'un air de surprise.]

Sortons. Ah! Voici votre sœur.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

QUe faites-vous encore ici, je vous supplie?

LA COMTESSE.

J'y viens faire, Monsieur, mes adieux à Julie.

LE MARQUIS.

Vous pouviez vous passer de semblables adieux;
Et quelqu'autre raison vous attire en ces lieux.

LA COMTESSE.

Je l'avoue : &, s'il faut vous parler sans mystere,
Je viens la conjurer de tenir pour mon frere.

LE MARQUIS.

De quoi vous mêlez-vous?

LA COMTESSE.

Leur sort me fait pitié;
Et j'ai crû leur devoir ces marques d'amitié.

LE MARQUIS.

Cette pitié va loin; je vois couler vos larmes.

LA COMTESSE.

Du sexe dont je suis ce sont les seules armes,
Les seules que je puisse employer contre vous.
Vous ne me verrez plus. Je jure à vos genoux,

Que je quitte le monde, & sans trouble, & sans peine;
Mais mon cœur ne sauroit soutenir votre haine.
Mon pere, laissez-vous désarmer par mes pleurs;
Votre haine est pour moi le comble des malheurs.
Daignez me pardonner ma désobéissance.
A vos intentions si j'ai fait résistance,
Croyez que je suis plus à plaindre qu'à blâmer.
Punissez-moi, Monsieur, sans cesser de m'aimer.

LE MARQUIS.

Je vous trouve indocile & désobéissante,
Mais je vous aime encore.

LA COMTESSE *se levant avec transport.*

Ah! Je suis trop contente;
Et, sans aucun regret, je cours à ma prison,
Si je puis de mon frere obtenir le pardon:
Accordez à mes pleurs cette grace nouvelle.

LE MARQUIS.

Ne les prodiguez point pour un frere rebelle:
Je viens de lui parler. Nous touchons au moment
Qui le punira bien de son entêtement.

LA COMTESSE.

Je le plains, & je pars. Mais souffrez, je vous prie,
Qu'avant que de partir j'aille embrasser Julie;
Ensuite je viendrai vous rejoindre en ce lieu,
Pour vous dire, mon pere, un éternel adieu.

LE MARQUIS.

Vous me faites frémir. Je suis vif & sévere,
Mais j'ai toujours pour vous des entrailles de pere.
Votre discrétion vous trahit & vous perd.
Une fois, avec moi, parlez à cœur ouvert.
Pourquoi haïr Beausang? C'est un jeune homme aimable.

LA COMTESSE.

Et c'est ce qui pour moi le rend plus redoutable.
De tous nos jeunes gens vous connoissez les mœurs;
Elles m'exposeroient aux plus cruels malheurs.

Ce que j'ai vû me cause une frayeur mortelle.
Fidelle à mon époux, je le voudrois fidéle :
Mais, loin que de mon cœur son amour fût le prix,
Je verrois l'inconstant m'accabler de mépris,
Et me laisser bien-tôt, par son indifférence,
L'affreuse liberté qui produit la licence,
Et qui rend la vertu si gothique aujourd'hui,
Qu'elle porte par-tout le dégoût & l'ennui.
Tels sont mes sentimens, qui vous feront comprendre
Qu'aux desirs de Beausang mon cœur ne peut se rendre.
Il est trop délicat pour vouloir s'exposer
Aux tourmens infinis qu'on pourroit lui causer :
Et j'aime bien mieux vivre & mourir renfermée,
Que de souffrir l'horreur d'aimer sans être aimée.

LE MARQUIS.

Votre discours me frappe, & j'aime la vertu.
Contre vos sentimens j'ai long-temps combattu,
Parce que j'ignorois quelle en étoit la source.
Pour combattre les miens, quelle heureuse ressource !
L'estime enfin triomphe, & vous rend mon amour ;
Mais j'exige de vous le plus parfait retour.

LA COMTESSE.

Mériter vos bontés est ma plus forte envie.
Fallût-il immoler mon repos & ma vie,
Me voilà prête à tout. Mon cœur n'est plus à moi ;
Mais vous pouvez enfin disposer de ma foi.

LE MARQUIS.

Non, je n'exige plus un pareil sacrifice :
Je demande un aveu sans fard, sans artifice.
J'ai lû dans votre cœur, ou je suis fort trompé ;
Des vertus de Sanspais il me paroît frappé.

LA COMTESSE.

Elles m'ont inspiré la plus profonde estime :
Vous avoûrez, je croi, qu'elle est bien légitime.

LE MARQUIS.

Dites plus ; vous l'aimez. Oui, par votre rougeur
Je conçois que l'estime a penétré le cœur.

LA COMTESSE.

Vous n'avez que trop vû jusqu'où va ma foiblesse,
Si c'est foiblesse en moi que d'aimer la sagesse ;
Car elle est dans Sanspair au suprême degré.

LE MARQUIS.

J'en demeure d'accord ; mais c'est un sage outré.

LA COMTESSE.

Un excès de folie est bien moins supportable ;
Et Sanspair est au fond un caractére aimable :
Il est doux, complaisant ; sa singularité,
Effet de sa candeur & de sa probité,
Ne met dans son esprit ni travers, ni caprice.
Ami de la vertu, fier ennemi du vice,
Il ose ouvertement pratiquer la vertu ;
Ouvertement par lui le vice est combattu.
Son cœur noble & hardi jamais ne dissimule,
Aimant mieux être cru bizarre & ridicule,
Que de paroître aimable & charmant comme il est,
En feignant d'applaudir à ce qui lui déplaît.
Pour moi, c'est mon héros ; &, malgré ses manieres,
J'idolâtre en secret ses vertus singulieres.
Pour le connoître à fond, je n'ai rien oublié :
Mœurs, sentimens, façons, on m'a tout confié.
Lisant, sans qu'il le sût, jusqu'au fond de son ame,
J'ai vû qu'il étoit né pour une honnête femme :
Et, voulant assurer son bonheur & le mien,
Pour lui donner mon cœur, j'ai recherché le sien.
Mais comment l'attaquer, & me faire connoître ?
A ses yeux vainement j'affectois de paroître.
Il ne me voyoit point : pour venir à mes fins,
J'ai sû faire tomber mon portrait en ses mains.
Voilà de mon amour l'innocent stratagême.
J'ai fait redemander ce portrait par vous-même :

Et

Et si vous rappellez tout ce qui s'est passé,
Vous sentez qu'à le rendre on a trop balancé,
Pour ne pas présumer qu'un peu de complaisance
Auroit bien-tôt pour moi fait pencher la balance.

LE MARQUIS.

Et sur quel point Sanspair a-t-il donc insisté ?

LA COMTESSE.

Que j'imitasse en tout sa singularité ;
Mais, loin d'y consentir, je voulois au contraire
Que lui-même il cessât d'être extraordinaire.
Comme il croiroit par-là tomber du premier rang,
De peur de succomber il me livre à Beausang :
Mais, loin de lui céder une victoire entiere,
L'amour a fait agir son humeur singuliere.
Son refus de signer vous a déconcerté ;
L'exemple m'invitoit, & j'en ai profité.

LE MARQUIS.

Plus je suis éclairci, plus je vous trouve à plaindre :
A changer de façons pourrez-vous le contraindre ?
Ne vous en flattez plus après ce qu'il a fait.

LA COMTESSE.

Il donne son aveu, mais il en rompt l'effet.

LE MARQUIS.

Vous vous verrez forcée à suivre son systême.

LA COMTESSE.

Il m'en coûteroit peu. Mais, mon pere, s'il m'aime
Autant que je le crois, autant que je le veux,
Il doit m'immoler tout pour devenir heureux.
En un mot, je veux voir jusqu'où va sa tendresse ;
Et je dois cette épreuve à ma délicatesse.

LE MARQUIS.

C'est penser sagement. Mais comment le revoir,
Puisqu'il croit qu'au couvent je vous méne ce soir ?
Il ne vous convient pas, selon la bienséance,
Ni pour vos intérêts, de faire aucune avance.

LA COMTESSE.

Non. Pour me fatisfaire, il faut qu'auparavant
Il tâche d'empêcher que je n'aille au couvent.
Je venois voir sa sœur, me flattant que peut-être
Il surviendroit chez elle. Ah! Je le voi paroître.
Sortons.

SCENE VIII.

SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

SANSPAIR *à la comtesse.*

Ciel! Est-ce vous? En croirai-je mes yeux?

LA COMTESSE.

J'allois chez votre sœur lui faire mes adieux.

SANSPAIR.

Vos adieux! Quoi, Monsieur a-t-il l'ame assez dure?...

LE MARQUIS.

Elle doit m'obéir.

SANSPAIR.

Eh! je vous en conjure,
Différez quelques jours. Je m'en allois chez vous.
Pour tâcher de calmer votre injuste courroux.

LE MARQUIS.

Mon courroux étoit juste; & vous êtes trop sage
Pour ne pas convenir qu'un pere qu'on outrage...

SANSPAIR.

Ah! Si vous saviez tout! Monsieur, voulez-vous bien
Lui permettre avec moi deux momens d'entretien?

LE MARQUIS.

Je ne suis point de trop, ce me semble; & je compte...

SANSPAIR.

M'expliquer devant vous ? Sauvez-moi cette honte,
Si vous avez pour moi quelque ménagement.

LE MARQUIS.

Pour vous faire plaisir je m'éloigne un moment.

SANSPAIR.

Vous m'épargnez, Monsieur, une peine mortelle.
C'est bien assez pour moi de rougir devant elle.

SCENE IX.

SANSPAIR, LA COMTESSE.

SANSPAIR.

Quoi ? Vous partez, Madame, & vous m'abandonnez ?
Voulez-vous m'accabler ?

LA COMTESSE.

Monsieur, vous m'étonnez !
J'ai cru que ma retraite, au lieu de vous déplaire,
Étoit le seul parti qui pût vous satisfaire.

SANSPAIR.

Me satisfaire ? O ciel ! Je pourrois sans regret
Vous perdre pour jamais ?

LA COMTESSE.

Me rendre mon portrait;
Me livrer à Beausang, c'est me prouver, je pense,
Que vous voyez ma perte avec indifférence.
J'épargne à votre cœur la honte de m'aimer.
Le soin de votre gloire a droit de vous charmer :
Vous avez sur cela des graces à me rendre ;
Et c'est à quoi, Monsieur, j'avois lieu de m'attendre.

SANSPAIR.

Moi, vous remercier d'un dessein si cruel,
Qui m'expose au tourment d'un remords éternel!

LA COMTESSE.

Vous vous condamnez donc vous-même à ce supplice?
Soit que je me renferme, ou soit que j'obéisse,
C'est vous qui me mettez dans la nécessité
De me jetter dans l'une ou l'autre extrémité.
Loin de vous opposer au dessein de mon pere,
Ce qu'un heureux hazard vous permettoit de faire,
Vous donnez votre aveu, quand je vous fais sentir
Qu'à ce cruel arrêt je ne puis consentir;
Et que, loin que Beausang puisse me rendre heureuse,
Une retraite obscure est pour moi moins affreuse.

SANSPAIR.

J'ai lû dans votre cœur; je ne m'en cache pas;
Mais j'ai craint le pouvoir de vos divins appas:
Et j'aimois mieux vous perdre, & mourir de tristesse,
Que de vous immoler la raison, la sagesse.
Quelle félicité pouvoit m'en consoler?

LA COMTESSE.

Eh, vous ai-je pressé de me les immoler?
Penser ainsi de moi, c'est me faire un outrage.
Je vous détesterois si vous étiez moins sage.
Cessez d'être excessif, & vous serez parfait:
Voilà ce que j'exige; & j'en verrai l'effet,
Si mes foibles appas ont sur vous quelque empire.
Mais, si vous résistez à ce que je desire,
Si vous balancez même à recevoir mes loix,
Vous me voyez, Monsieur, pour la derniere fois.

SANSPAIR.

Vos loix! Vous voulez donc agir en souveraine?

LA COMTESSE.

C'est être, direz-vous, & bien haute, & bien vaine.
Ne vous alarmez point, j'éprouve votre amour;
Et mon régne, Monsieur, ne durera qu'un jour.

SANSPAIR.

Qu'un jour ! Ah ! Sur mon cœur vous régnerez sans cesse.
Que faut-il pour vous plaire ?

LA COMTESSE.

Une simple promesse ;
C'est un engagement si sûr de votre part,
Que qui peut s'y fier ne court aucun hazard.

SANSPAIR.

Vous m'obligez, Madame, & me rendez justice.
Avant que de vous faire un si grand sacrifice,
Je veux lire une fois au fond de votre cœur.
M'aimez-vous ?

LA COMTESSE.

De vous seul dépend tout mon bonheur.
Ou passer avec vous le reste de ma vie,
Ou renoncer à tout, c'est toute mon envie.

SANSPAIR *se jettant à ses pieds.*

O, bonheur trop parfait ! O, sagesse ! O, vertu !
Laissez agir mon cœur, il a trop combattu.
Oui, Madame, à vos pieds ma raison s'humilie ;
Et vous méritez bien qu'on fasse une folie.
Hé bien, qu'exigez-vous ?

LA COMTESSE.

D'abord j'exigerai
Que vous vous habilliez comme je le voudrai.

SANSPAIR.

N'allez pas me jetter dans quelque extravagance.

LA COMTESSE.

Fiez-vous à mon goût sans nulle résistance.

SANSPAIR.

Je voi bien qu'il le faut. O, ma chere raison !
Est-ce tout ?

LA COMTESSE.

Non, Monsieur. Dans la belle saison

Nous quitterons Paris pour vivre à la campagne.

SANSPAIR.

Nous irons dans ma terre au fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Point du tout. Vous avez une terre ici près;
C'est là que nous irons pour respirer le frais.

SANSPAIR.

Volontiers; mais du moins nous n'y verrons personne.

LA COMTESSE.

Tous les honnêtes gens.

SANSPAIR.

O ciel!

LA COMTESSE

Après l'automne;
Nous reviendrons ici.

SANSPAIR.

Pour nous y renfermer.

LA COMTESSE.

Pour y voir le beau monde, & vous r'accoutumer
A la société des personnes d'élite
Qui nous feront l'honneur de nous rendre visite.

SANSPAIR.

Je l'avois bien prévû, vous aimez le fracas.

LA COMTESSE.

Le nombre en est petit, ne vous effrayez pas.
En un mot, je prétens, si vous voulez me plaire,
Que tout rentre céans dans l'usage ordinaire.
Me le promettez-vous?

SANSPAIR *après avoir rêvé.*

Je vous en fais serment.

LA COMTESSE

lui présentant la main.

Vous pouvez donc sur moi compter absolument.

SANSPAIR.

Mais, Madame, il nous faut l'aveu de votre pere;
Pourrons-nous l'obtenir, dites-moi?

LA COMTESSE.

Je l'espere.

Le voici qui revient très-à-propos.

SCENE X.

LE MARQUIS, SANSPAIR, LA COMTESSE.

LE MARQUIS.

Hé bien?

Quel est le résultat d'un si long entretien?

SANSPAIR.

La tête m'a tourné; ma raison en soupire:

Vous entendez, Monsieur, ce que cela veut dire.

LE MARQUIS.

Hé bien, le mal n'est pas si grand que vous pensez.

Êtes-vous bien d'accord?

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est assez.

Vous aimez donc ma fille?

SANSPAIR.

Ah! Monsieur, je l'adore,

Daignez me l'accorder.

LE MARQUIS.

Votre choix nous honore.

Je ne balance pas entre Beausang & vous.

Mais il nous reste un point à traiter entre nous.

SANSPAIR.

Quel est-il?

LE MARQUIS.

Il s'agit d'appeller un Notaire :
Il faut pardevant lui stipuler un douaire.

SANSPAIR.

Un douaire, Monsieur ? Je ne m'en mêle point.

LE MARQUIS.

Eh, qui voulez-vous donc qui décide ce point ?

SANSPAIR.

Vous. A cent mille écus mon revenu se monte ;
Posez sur cette base, & faites votre compte.
Douaire, préciput, tout ce qu'il vous plaira ;
Sur votre bon plaisir tout se décidera :
Et je serai content si Madame est contente.
Réservez seulement vingt mille francs de rente ;
Que je veux dès ce jour assurer à ma sœur.

LE MARQUIS.

Vingt mille francs ?

SANSPAIR.

Sans doute.

LE MARQUIS.

Avec un si bon cœur
On peut bien vous passer une humeur singuliere.

LA COMTESSE *au marquis.*

Souffrez que mon époux devienne mon beau-frere ;
Cet accord maintenant peut être ménagé.

LE MARQUIS.

Cela ne se peut pas. Monsieur est engagé.

LA COMTESSE.

Il se dégagera.

SANSPAIR.

Non, j'en suis incapable.
J'ai donné ma parole, elle est inviolable.
Si j'osois y manquer . . . Hé bien, que me veut-on ?

SCENE

SCENE XI.

LISETTE, SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LISETTE
présentant une lettre à Sanspair.
C'Est un petit poulet de monsieur le Baron.

SANSPAIR.
De quoi s'avise-t-il de m'écrire !

LISETTE.
Je pense
Que pour la Garouffiere il part en diligence.
En grosse redingotte, & le fouet à la main,
Sur sa vieille jument il s'est mis en chemin
Après avoir écrit cette éloquente lettre,
Que pour vous, en partant, il vient de me remettre.

SANSPAIR.
Voyons ce qu'il m'écrit.
[IL LIT.]
Adieu, cousin Sanspair;
Je suis las de la ville, & je vais prendre l'air.
Je part sans délai ni remise,
Et vous rens votre sœur tout comme je l'ai prise.
J'en suis fâché pour vous; mais tout homme, cousin,
Qui prend femme à Paris, n'a pas l'esprit trop sain.
Au revoir.
D'où lui vient une telle boutade?
Et qui peut m'attirer cette sotte incartade?

LE MARQUIS.
Cet incident m'a l'air d'un exploit de mon fils;
Il a fait un miracle, il me l'avoit promis.

LA COMTESSE *à Sanspair.*

Vous pouvez maintenant vous tourner vers mon frere.

SANSPAIR.

Daignez m'en dispenser ; il est d'un caractere
Qui me répugne trop.

LE MARQUIS.

C'est un jeune éventé ;
Mais il à le cœur noble, & d'une probité
Qu'on ne peut justement comparer qu'à la vôtre.

LA COMTESSE *à Sanspair.*

Songez que de son sort va dépendre le nôtre.

SANSPAIR.

Le nôtre ?

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur. Aucun engagement
Ne peut plus retarder votre consentement :
Si vous le refusez quand je vous le demande,
Quels droits sur votre cœur faut-il que je prétende ?
Et puis-je me flatter ? . . .

SCENE DERNIERE.

LE COMTE, SANSPAIR, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LISETTE.

LE COMTE.

Enfin, mon cher voisin,
Je viens de voir partir votre brave cousin ;
Il m'a cédé ses droits : ainsi je vous supplie
De vouloir vous hâter de m'accorder Julie.
Quoique vous me voyiez en habit cavalier ;
Comptez qu'à ma façon je suis très-singulier.

LA COMTESSE.

Si vous l'étes, mon frere, il faut cesser de l'être;
Car Monsieur m'a juré de ne le plus paroître:
Il vous donne sa sœur en recevant ma foi.

LE MARQUIS.

Vous deviendrez donc sage?

LE COMTE.

Eh, qui l'est plus que moi?
J'ai l'air d'un étourdi; mais, ô futur beau-frere!
L'air ne décide pas toujours du caractere;
Même en beaucoup de gens il cache l'opposé:
Et souvent les plus fous ont l'air le plus posé.

SANSPAIR.

Sur ce principe-là vous étes donc bien sage;
Et nous allons conclure un double mariage.
[*à la comtesse.*]
Voyez jusqu'où sur moi s'étend votre crédit.

LA COMTESSE.

Mon bonheur est complet.

LE COMTE *à son pere.*

Je vous l'avois bien dit;
Monsieur. Consentez-vous que j'épouse Julie?

LE MARQUIS.

Il faut donc me dédire?

LA COMTESSE.

Eh! Je vous en supplie.

LISETTE *au marquis.*

Les marier tous deux, c'est faire leur bonheur:
Ils ont le même goût, ils ont la même humeur,
Tous les deux n'en font qu'une. Et, quand on se ressemble,
Le diable est bien malin s'il vous met mal ensemble.

LE MARQUIS.

[*à Sanspair.*]
Allons donc stipuler. Vous ne refusez pas,
Au moins cette fois-ci, de signer aux contrats?

SANSPAIR.

Eh, mais... Absolument voulez-vous que je signe?

LE MARQUIS.

Oui.

SANSPAIR.

L'indigne coutume! Allons, je m'y résigne.
Il ne faut plus douter du pouvoir de l'amour,
Après tous les effets qu'il opere en ce jour.

[*à la comtesse.*]

Vous voulez qu'au dehors je change de systême,
Mais permettez qu'au fond je sois toujours le même.

LISETTE *à la comtesse.*

Laissez penser Monsieur en toute liberté;
Il sera bon mari par singularité.

FIN.

LA FORCE DU NATUREL,

COMÉDIE.

Naturam expellas furcâ, tamen usque recurret.
Chassez le naturel, il revient au galop.

A
MONSEIGNEUR
LE MARQUIS
DE PUYZIEULX,
MINISTRE ET SECRETAIRE d'État, Chevalier des Ordres du Roi, &c. &c.

MONSEIGNEUR,

Rien n'est si profondément gravé dans ma mémoire & dans mon cœur, que les bienfaits

dont je suis redevable à votre illustre famille. A peine avois-je atteint l'âge de dix-neuf ans, lorsque feu M. le Marquis de Puyzieulx votre oncle, si célébre par ses longues & heureuses négociations, daigna m'initier dans les secrettes fonctions de son ministere, & m'instruire des moyens d'y participer sous ses ordres. J'eus le bonheur, pendant sept années entieres, de profiter des leçons d'un si grand maître, qui, ne se bornant à éclairer mon esprit, daigna prendre le soin de former mon cœur, & de le remplir de ces nobles principes d'honneur & de vertu, qui ont toujours brillé dans votre Maison. Je lui dois même, & à toutes les personnes qui la composoient alors, la louable ambition de tenir quelque rang dans la république des Lettres : & je fais gloire de dire que, si j'ai eu quelque succès, & comme négociateur, & comme auteur dramatique, c'est principalement à leurs instructions que j'en suis redevable. Je me fis un devoir & un honneur d'en informer le public, lorsque je mis au jour le Curieux impertinent. *Ce fut la premiere de mes Comédies, & pour moi la premiere occasion de signaler ma reconnoissance. Je pris la liberté de dédier cette Piéce à M. le Marquis de Puyzieulx mon bienfaiteur, & j'ai le bonheur d'orner aujourd'hui de votre nom,* MONSEIGNEUR, *de ce nom qui m'est & me sera toujours si précieux, un ouvrage que toutes les instances de*

mes amis n'auroient pû tirer de mes mains, si je n'avois pas conçû l'espérance de le faire paroître sous vos auspices : c'est un des derniers fruits de mes amusemens & de mon loisir : heureusement il a paru sur la scéne avec quelque éclat, après avoir essuyé les dégoûts d'une censure précipitée. Le Public, ou plus équitable, ou plus indulgent, a pris ma vieille Muse sous sa protection, & l'a sauvée du cruel affront qu'on lui préparoit : elle attend de vous, MONSEIGNEUR, *ou la même justice, ou la même indulgence. Eh, qu'elle protection plus déclarée que la vôtre, peut-elle espérer? J'ose donc y recourir avec toute la confiance que je dois avoir en vos bontés, & vous témoigner en même temps, si cela m'est possible, toute la joie dont mon cœur s'est senti pénétré lorsque je vous ai vû suivre, avec tant de gloire & d'applaudissemens, les traces & les exemples de vos ayeux, qui depuis plusieurs siécles s'étoient rendus si célébres. Le poste glorieux où votre probité & vos services vous ont élevé, fut autrefois confié par* LOUIS LE JUSTE *au Marquis de* PUYZIEULX, *digne fils du* CHANCELIER DE SILLERY, *l'un de vos ancêtres; & vous a mis en état de soutenir tout l'éclat dont ces grands hommes ont orné votre nom. Permettez donc,* MONSEIGNEUR, *qu'en vous dédiant cet Ouvrage, je vous rende un hommage public; que je vous supplie de m'ho-*



norer toujours de votre bienveillance & de votre protection, & que je vous renouvelle les assurances du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur,
DESTOUCHES.

PREFACE.

VOICI une Comédie que mes intimes amis, & les excellens acteurs qui l'ont représentée, ont tirée malgré moi de mon cabinet, où je la tenois renfermée, avec quelques autres ouvrages de ce genre, composés de temps en temps pour égayer ma solitude. Je ne songeois qu'à m'amuser moi-même ; c'étoit mon unique objet, j'ose le protester ; & depuis bien des années je n'avois plus l'ambition de hasarder mes Comédies sur la Scéne. Enfin, après une longue résistance, j'ai cédé aux plus vives sollicitations; & peu s'en est fallu que je ne m'en sois repenti. L'envie, par d'opiniâtres & d'indécentes manœuvres, a tout tenté pour me punir de ma complaisance ; mais le Public, indigné contre elle, a pris ma Comédie sous sa protection, & l'a soutenue au milieu de l'orage. Qu'il me permette donc de lui en témoigner ma vive

& reſpectueuſe reconnoiſſance. Ses bontés pour moi me font plus d'honneur, qu'un ſuccès qui ne m'auroit point été diſputé, & raniment le deſir que j'ai toujours eu de lui plaire. J'aurois peut-être encore la foibleſſe d'y ſuccomber; mais le danger auquel je viens d'échapper redouble ma timidité. Il n'eſt permis qu'à la jeuneſſe d'être ambitieuſe & téméraire; la fortune ſe plaît autant à la favoriſer, qu'à dégrader ſes vieux courtiſans, s'ils n'ont pas la prudence de ſortir de la carriére, lorſqu'ils doivent ſentir que leurs forces s'épuiſent.

Quoique je ne doute point que la même cabale, qui s'eſt ſi vivement & ſi vainement agitée pour faire échouer cette Comédie ſur le théatre, ne renouvelle ſes efforts pour en dégoûter les lecteurs, j'eſpere de ceux-ci plus d'indulgence encore qu'aux repréſentations, parce qu'ils pourront juger de mon ouvrage ſans être diſtraits, par tous les artifices que des gens apoſtés ont mis en uſage pour détourner & fatiguer l'attention des ſpec-

tateurs, principalement aux endroits qui rendoient l'intérêt plus vif, & qui pouvoient arriver jusqu'au cœur ; car la cabale étoit bien instruite. Mais le cabinet est un tribunal infaillible, où, ni amis, ni ennemis n'ont aucune influence : l'équité seule y préside ; c'est d'elle seule que j'ose espérer la confirmation de mon succès.

Ce n'est pas que j'aye la témérité de présumer que cette Piéce soit à l'abri de toute censure ; je ne sai que trop qu'on en peut faire une très-bonne critique. Et quel est, quel fut, & quel sera jamais l'Ouvrage exempt de défauts ? L'Ouvrage qui en a le moins est le meilleur. Moins de défauts que de beautés, c'est l'unique gloire où tout Auteur doive aspirer. L'esprit humain ne peut, sans témérité, prétendre à la perfection ; & je m'en crois plus éloigné qu'aucun autre.

Si quelque réflexion peut m'être favorable auprès des spectateurs & des lecteurs, c'est que j'ai toujours ambitionné de leur être utile en les amusant. Bien-

loin d'avoir jamais prostitué mon foible génie au desir indiscret de leur plaire aux dépens des bonnes mœurs, j'ai toujours cherché l'art de rendre la Comédie un spectacle digne des honnêtes gens. J'ai fait tous les efforts dont j'étois capable, pour prêter quelque agrément à l'austere morale, mais me souvenant toujours qu'elle n'étoit goûtée que lorsqu'elle sortoit nécessairement du sujet, & qu'elle n'étoit point un ornement superflu, qui ne peut produire que l'impatience & l'ennui.

Car il ne suffit pas de faire des portraits odieux ou ridicules, & d'en prendre occasion de moraliser, il faut que le sujet & les caractéres des personnages fassent naître imperceptiblement cette occasion, & que l'art sache si bien ménager l'amour propre, qu'il ne lui donne pas un juste sujet de se révolter, quand on paroît l'attaquer trop ouvertement, & de dessein prémédité.

De tout ce que je viens de dire, il résulte une vérité constante, que je puis

ſoutenir contre les plus ſéveres ennemis des ſpectacles ; c'eſt que la Comédie, loin d'être auſſi dangereuſe qu'ils ſe l'imaginent, eſt capable de les corriger eux-mêmes de leur injuſte préjugé, lorſqu'elle ſuit inviolablement ſon premier objet. Car enfin, quel eſt-il, ou quel doit-il être ? De corriger les mœurs. Mais c'eſt en faiſant rire qu'elle donne des leçons. Eſt-ce là le moyen d'inſtruire ? Sans doute ; & rien ne doit empêcher de croire qu'une ſaine morale, débitée avec enjoûment, peut produire un effet auſſi ſalutaire que celle qui prend un air ſévere, & un ton ſérieux. Pour rendre l'homme meilleur & plus ſage, qu'importe de quel moyen on ſe ſerve, pourvû qu'il ſoit innocent & utile ?

J'avoue que la Comédie peut corrompre les mœurs, quand ſa gaieté dégénere en licence, ce qui ne lui eſt arrivé que trop ſouvent ; mais il ne faut s'en prendre qu'aux Auteurs dangereux, qui lui font perdre ſon objet de vûe, pour rendre ſon enjoûment pernicieux ; c'eſt ſur

eux que la vertu doit sévir, & non sur un art qui peut contribuer innocemment à combattre le vice & le ridicule. Pour moi, je ne l'ai jamais étudié ni pratiqué qu'à ce dessein; & je ne pourrai jamais croire qu'une pure & saine morale, modérément assaisonnée de bonnes plaisanteries, ou de quelques traits délicatement caustiques, puisse être condamnée par des juges équitables, qui auront approfondi cette question sans avoir égard à leurs préjugés.

Je ne dois point finir cette Préface, qui peut-être n'est déja que trop longue, sans avertir le Public, qu'en faisant imprimer cette Piéce, j'y ai rétabli quelques endroits que j'avois crû devoir sacrifier à l'impatience des spectateurs. Ce n'est ni pour la contredire, ni pour la blâmer, que j'ose revendiquer ces vers retranchés; mais je ne puis m'empêcher de croire qu'ils n'ennuieront point à la lecture; c'est une épreuve que j'ai faite depuis long-temps. J'étois jaloux principalement de l'éloge que le Marquis fait

de

de son épouse, pour corriger sa fille par un exemple présent. J'avoue qu'un mari qui donne tant de louanges à sa femme, peut aujourd'hui paroître un peu ridicule. Mais qui sait si ce nouveau phénomene n'aura pas son utilité, & s'il n'est pas permis, pour l'avantage du Public, d'imiter quelquefois le grand Corneille, en peignant les hommes, non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils doivent être? Je me flatte qu'on voudra bien, en ce cas-ci du moins, me permettre cette liberté; & si on la condamne, je n'en rougirai point. Est-ce moi qui dois avoir honte de ce que la peinture des mœurs de nos peres est devenue fastidieuse?

ACTEURS.

LE MARQUIS D'ORONVILLE.

LA MARQUISE.

JULIE, crue fille du Marquis.

MATHURINE, fermiere d'Oronville.

BABET, crue fille de Mathurine.

LE COMTE D'ORONVILLE, parent du Marquis.

GUÉRAULT, intendant du Marquis.

LISETTE, femme-de-chambre de la Marquise.

LOUISON, femme-de-chambre de Julie.

UN LAQUAIS.

La Scéne est à Paris, chez le Marquis.



LA FORCE DU NATUREL,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, LOUISON.

LISETTE
à Louison qui entre après elle.

LOUISON!

LOUISON.

Quoi, ma chere?

LISETTE.

Où peut être Julie?

LOUISON.

Elle est dans le jardin ; elle aime à la folle

Le grand air, la verdure, & les lieux écartés;
Toujours sombre, rêveuse.

LISETTE.

Et brutale.

LOUISON.

Écoutez;
Vous n'avez pas grand tort de parler ainsi d'elle.
Elle a l'esprit brillant, elle est jeune, assez belle;
Mais ses tons, ses façons, soutiennent mal son rang:
Et je ne comprens pas, qu'étant d'un si beau sang,
Elle ait l'humeur si dure, & si peu revenante.

LISETTE.

A polir son esprit, Madame se tourmente;
Mais elle a beau prêcher, ses soins n'ont nul effet.

LOUISON.

Monsieur sait-il cela?

LISETTE.

Pas encor tout-à-fait.
On tâche à lui cacher les défauts de sa fille.
Comme il n'a plus de fils, cette noble famille
Est réduite à Julie, en qui je ne vois rien
Qui soit digne d'un sort aussi beau que le sien.
Mais, dites-moi, ma chere, aime-t-elle le Comte?

LOUISON.

J'ai tout lieu d'en douter; & quelquefois j'ai honte
Du peu d'égards qu'elle a pour ce jeune seigneur,
Tout aimable qu'il est.

LISETTE.

Auroit-elle le cœur
Prévenu pour quelqu'autre?

LOUISON.

Elle ne voit personne
Que l'intendant.

LISETTE.

Guérault?

LOUISON.

Guérault; & je m'étonne
De leur intelligence. Ils se parlent souvent.

LISETTE.

C'est qu'elle aime à causer. Elle sort du couvent;
Avec d'honnêtes gens elle est embarrassée;
Plus libre avec Guérault...

LOUISON.

Hum! J'ai dans la pensée
Qu'elle a du goût pour lui.

LISETTE.

Fi! Je ne le croi pas.

LOUISON.

Mais enfin...

LISETTE.

Il faudroit qu'elle eût le cœur bien bas.

LOUISON.

C'est le seul cependant qui la rend moins farouche,
Et qui tire des mots gracieux de sa bouche.

LISETTE.

Mais oui; je me rappelle...

LOUISON.

Oh! Je les épierai;
Et, si le fait est vrai, je le découvrirai.

LISETTE.

Vous êtes bien maligne!

LOUISON.

Eh, ne taxons personne;
Vous qui me critiquez, vous n'êtes pas trop bonne.

LISETTE.

Je ne m'en pique pas; mais, du moins, je ne croi
Que sur de bons témoins, ou sur ce que je voi.

LOUISON.

Vous passez cependant pour être soupçonneuse.

LISETTE.

C'est mon foible, il est vrai.

LOUISON.

Moi, je suis curieuse,
Et je me satisfais; car l'adresse est mon fort.

LISETTE.

Julie aimer Guérault! Ou vous lui faites tort,
Ou sa foiblesse iroit jusqu'à l'extravagance.

LOUISON.

Elle se sent si peu de sa haute naissance,
Que ce ne seroit pas un trait si merveilleux.

LISETTE.

Il est vrai que Guérault est un présomptueux.

LOUISON.

Un insolent.

LISETTE.

Un fat.

LOUISON.

Un fou qui croit qu'on l'aime
Si-tôt qu'on l'envisage.

LISETTE.

Ah! Le voici lui-même.
Au bruit de son éloge, il vient fort à propos.

LOUISON.

Oui. N'en auroit-il point entendu quelques mots?
Qu'il a l'air agité!

LISETTE.

Mais c'est ce qui me semble!
Il est pâle, défait, & l'on diroit qu'il tremble.

LOUISON.

Au moins, sur mes soupçons, gardez bien le secret.

LISETTE.

Ne craignez de ma part aucun mot indiscret.

SCENE II.

GUÉRAULT, LISETTE, LOUISON.

LISETTE.

C'Est vous, Monsieur Guérault?

GUÉRAULT.

Eh, oui, c'est moi, ma bonne.

LISETTE.

Vous êtes bien rêveur!

GUÉRAULT *à part.*

Est-ce qu'elle en soupçonne

Le sujet? Que je crains son esprit pénétrant!

LOUISON.

Regardez-nous du moins. Votre air indifférent

Nous offense.

GUÉRAULT.

Eh, morbleu, laissez-moi, je vous prie;

Je ne suis point en train d'entendre raillerie.

LISETTE.

Nous nous flattons qu'un jour vous aurez le loisir

De nous parler. Adieu.

[*Elles sortent en faisant des révérences.*]

GUÉRAULT.

Vous me faites plaisir.

LOUISON.

Comptez sur nos respects.

[*Elles l'impatientent à force de révérences.*]

SCENE III.

GUÉRAULT *seul.*

Bon couple de femelles!
Dans toute la maison je ne crains rien tant qu'elles:
Mais aujourd'hui, sur-tout, elles me font trembler.
Je croi que tout m'observe, & que tout va parler.
Comment devant Monsieur oserai-je paroître?
Qu'ai-je fait? Épouser la fille de mon maître!
Par un lien secret, téméraire, imprudent,
J'ai donc pû l'allier à son cher intendant!
Sa fille l'a voulu, pouvois-je m'en défendre?
Ah! Que je payrai cher l'honneur d'être son gendre,
S'il apprend le mystere, avant qu'un prompt départ
Nous ait mis à couvert! Que je cours grand hasard
D'expier en public un crime impardonnable
Chez des gens d'un grand nom, & d'un rang respectable!
Moi gendre d'un Marquis! On est bien malheureux
D'avoir trop de mérite! Où fuirons-nous tous deux
Ma folle épouse & moi? Quelle retraite obscure
Pourra nous préserver de sinistre aventure?

SCENE

SCENE IV.

JULIE, GUÉRAULT.

JULIE.

Comment ? Tout ſeul ici ? Je croi que vous rêviez.

GUÉRAULT.

Oui. Je rêvois qu'enfin nous voilà mariés.

JULIE.

Vous en repentez-vous ?

GUÉRAULT.

Je ſuis comblé de gloire.
Mais que deviendrons-nous, ſi l'on ſait notre hiſtoire ?

JULIE.

Comment la ſauroit-on ? il étoit ſi matin
Lorſque, pour m'échaper, j'ai gagné le jardin,
Que tout dormoit céans. Tout y dormoit encore,
Lorſque je ſuis rentrée au lever de l'aurore ;
Et je ſuis parvenue à mon appartement
Avec tant de bonheur, & ſi ſecrettement,
Que ma femme-de-chambre ignore ma ſortie.
Nous ne pouvions pas mieux faire notre partie.
Nous n'avons pour témoins, que ton frere & ta ſœur,
Et que ton vieux parent, qui de notre bonheur
Ne révéleront pas le dangereux myſtere ;
Ils ſont intéreſſés comme nous à ſe taire ;
Avec nous ils fuiront en pays étranger,
Et notre prompt départ nous ſauve de danger.
Ils vont nous préparer une ſûre retraite.
Notre félicité ſera bientôt parfaite.

GUÉRAULT.

Mais ils ne ſeront prêts que dans ſix ou ſept jours.
Je ſuis épouvanté du péril que je cours ;

Car ce terme est bien long.

JULIE.

Mais je cours, ce me semble,
Même danger que vous, cependant...

GUÉRAULT.

Si je tremble,
C'est beaucoup moins pour moi que pour vous. Votre humeur
Impatiente & brusque, à présent me fait peur :
Vous étes trop sincere, & par fois indiscrette.

JULIE.

Le péril où je suis me rendra plus secrette.

GUÉRAULT.

Ménagez votre mere...

JULIE.

Elle ne m'aime point,
Ni mon pere non plus.

GUÉRAULT.

Ils ont tort en ce point.
Mais je pense qu'au fond c'est un peu votre faute.
Madame dit souvent que vous étes trop hautte,
Que vous ne lui marquez aucun attachement.

JULIE.

Elle me contredit, me gronde à tout moment.
Comme je goûte peu sa prudente morale,
Dieu sait de quels beaux noms sa bouche me régale.
Mon pere, toujours grave & toujours sérieux,
Ne m'honore jamais d'un regard gracieux;
Quand il me dit un mot, c'est d'un ton bien rude:
Servantes & valets, tous prennent l'habitude
De me contrecarrer, d'oser trouver mauvais
Et tout ce que je dis, & tout ce que je fais;
Par tout le monde ici je me vois maltraitée,
Et vous étes le seul qui m'ayez respectée.
Aussi m'avez vous plû. Vous voilà mon époux,
Et je veux me venger en fuyant avec vous;

D'autant plus, qu'on prétend que j'épouse un jeune homme
Doucereux courtisan, dont l'air poli m'assomme;
Qui, loin de m'amuser, me fait mourir d'ennui
Par ses tendres sermons tout aussi plats que lui.
Je le brusque sans cesse; au lieu de lui complaire;
Et ce procédé-là me brouille avec ma mere.
On me gronde pour lui; mais, dès que je le voi,
J'en use à son égard comme on fait avec moi.
S'il me pique souvent, il sent la repartie.

GUÉRAULT.

Vous ne lui témoignez que trop d'antipathie.
Mais, pendant quelques jours, traitez-le poliment.
Pour ôter tout soupçon de notre engagement,
Je vais feindre d'aimer une jeune innocente,
Qu'à propos pour cela le hazard me présente;
Notre fermiere ici doit l'amener tantôt:
C'est sa mere, elle est riche.

JULIE.

Oui, Mais, Monsieur Guérault,
Cette fille est fort belle, à ce que j'entens dire.

GUÉRAULT.

Belle réflexion! Elle me feroit rire
Si j'étois de sang froid. Mais je tremble de peur
Qu'on ne nous trouve ensemble. Au revoir. Quel malheur!
Je ne puis échapper aux yeux de votre mere.

JULIE.

Oh! Je n'ai pas peur, moi. Sortez; laissez-moi faire.

SCENE V.

LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE.

Que cherchoit-il ici ?

JULIE.

Je ne sai ; mais je croi
Qu'il y cherchoit mon pere. Il n'a trouvé que moi,
Et s'en est retourné.

LA MARQUISE.

Toute la matinée,
Qu'avez-vous fait ?

JULIE.

Eh, mais... Je me suis promenée
Dans le jardin.

LA MARQUISE.

Pourquoi ne venir pas me voir
Tous les matins ? C'est là votre premier devoir.
Rien ne peut vous contraindre à cette complaisance ;
Et l'on doit peu compter sur votre obéissance,
En exigeant de vous une civilité.

JULIE.

Madame, c'est que j'aime à vivre en liberté.

LA MARQUISE.

La liberté sied mal aux filles de votre âge.

JULIE.

Si les façons rendoient une fille plus sage...

LA MARQUISE.

Elles prouvent du moins que l'on sait obéir.

JULIE.

Mon humeur y répugne, & me les fait haïr.

LA MARQUISE.

Belle humeur!

JULIE.

Je croyois que mon pere & ma mere
Voudroient bien qu'avec eux je fusse familiere,
Et me dispenseroient d'un air trop circonspect.

LA MARQUISE.

Est-ce que l'amitié dispense du respect?
Une fille bien née aisément s'humilie;
Ou, du moins, son humeur se contraint & se plie
En présence de ceux dont elle tient le jour;
Mais leur bonté pour vous ne trouve aucun retour.
Loin de les en payer par la moindre caresse,
Vous étes insensible à toute leur tendresse.
Votre grossiereté nous fatigue à mourir;
Et sept ans de couvent, loin de vous en guérir,
Semblent avoir produit un effet tout contraire,
Jusqu'au point, que sans moi qui retiens votre pere,
Il vous eût au couvent renvoyée aujourd'hui,
Parce que vous n'avez nulle amitié pour lui.
Vous ne lui présentez qu'un air maussade & rude.
On ne peut vous ôter la mauvaise habitude
De brusquer tout le monde en des termes si bas,
Que des gens du commun ne s'en serviroient pas.
Vous démentez en tout une haute naissance.
Nous méditons pour vous une illustre alliance;
Et nous vous destinons un jeune homme charmant,
A qui vous ne marquez que de l'éloignement:
Loin de gagner son cœur, vous le glacez sans cesse,
En lui parlant toujours avec impolitesse.
Sa naissance & son rang n'attirent nul égard;
A peine daignez-vous l'honorer d'un regard.
D'où provient, dites-moi, cet étrange caprice,
Et cette répugnance à lui rendre justice?

En quoi vous déplaît-il ? Ne me déguisez rien.

JULIE.

Ce que je vous dirai, c'est que son entretien
M'ennuie.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc ?

JULIE.

Au lieu d'aimer, il prêche.
Il prétend que je suis d'une humeur trop revêche ;
Que je ne prens point l'air des filles de mon rang ;
Que je suis trop unie ; & qu'un illustre sang
Doit être soutenu par de belles manieres,
Qui donnent un air doux aux femmes les plus fieres :
Que ma beauté sans grace est peu propre à toucher.
Ensuite, il veut m'apprendre à parler, à marcher,
A faire l'agréable, à ranger ma coëffure,
Et, de la tête aux pieds, corriger ma figure :
Car, bien loin de chercher à me complaire en tout,
C'est moi, si je l'en crois, qui dois suivre son goût.
Ses avis, ses leçons, dont il est si prodigue,
Que je n'en saurois plus supporter la fatigue.
Est-ce ainsi qu'on inspire un tendre attachement ?
Tout franc, si ce sont là les façons d'un amant,
J'étois bien dans l'erreur. Je croyois au contraire,
Qu'il approuvoit, louoit, & ne cherchoit qu'à plaire ;
Mais celui qu'on me donne, au lieu de s'en piquer,
Comme dans les Romans je l'ai vû pratiquer,
Et comme, à mon avis, cela doit toujours être,
Me gouverne d'avance, & prend des tons de maître.

LA MARQUISE.

Vous vous trompez, ma fille ; il veut vous réformer.
Plus il y fait d'effort, plus vous devez l'aimer.
Corriger nos défauts avec un soin extrême,
C'est le plus sûr moyen de prouver qu'on nous aime.

JULIE.

Oh! Ce n'est pas par-là qu'on me gagne le cœur.
Quiconque veut m'aimer, doit aimer mon humeur.
Si le Comte me veut, il faut qu'on le prévienne
Que j'ai ma volonté, tout comme il a la sienne.

LA MARQUISE.

Quel esprit! Quel travers! Tenez-vous ce discours
Au Comte d'Oronville?

JULIE.

Oui, vraiment, tous les jours
Comme il est pour m'avoir....

LA MARQUISE.

Pour m'avoir! Le beau terme!

JULIE *d'un air impatient.*

Qu'il soit beau, qu'il soit laid....

LA MARQUISE.

D'un ton encor plus ferme!

JULIE.

Je voudrois bien parler en termes éloquens.
Puisque le Comte en moi trouve des airs choquans,
Que ne s'attache-t-il à quelqu'autre personne?
Je suis franche, il m'en blâme; & moi, cela m'étonne.
Les cœurs les plus ouverts sont toujours les meilleurs:
S'il pense le contraire, il peut chercher ailleurs.

LA MARQUISE.

Ciel! Est-ce là ma fille? A seize ans; à cet âge
Vous osez me tenir un si hardi langage!

JULIE.

Vous dire ma pensée, est-ce vous offenser?

LA MARQUISE.

Avant que de la dire, apprenez à penser.

JULIE.

Mais je croi penser juste.

LA MARQUISE.

Avec quelle arrogance
Elle soutient sa thése! Eh, quoi? Votre naissance....

Tous les soins que l'on prend pour vous former le cœur,
N'en pourront adoucir la dureté, l'aigreur?
Quel naturel sauvage! Étonnant caractere!
Du même sang que moi, fille d'un si bon pere,
Ne respirez-vous donc que pour nous affliger?
Par les plus sûrs moyens on veut vous corriger;
Instruction, douceur, rigueur, rien ne vous change.

JULIE.

Qu'ai-je donc, après tout, qui vous paroisse étrange?
Parce que je suis vraie, & veux l'être toujours;
Que je méprise l'art de farder les discours;
Que je hais les façons; & que, bien loin de feindre,
Avec qui que ce soit je ne puis me contraindre;
Parce que je n'ai pas ce petit air coquet
Des femmes du bel air, & leur joli caquet;
Et que j'ai le malheur, en mes simples manieres,
De ne pas ressembler à tant de minaudieres,
On ne voit rien en moi qui ne soit à blâmer,
Et chacun, à l'envi, cherche à me réformer?
Et moi, j'aimerois mieux vivre dans un village,
Que dans votre beau monde, en un tel esclavage.

LA MARQUISE.

Le naturel me plaît tout aussi bien qu'à vous;
Pourvû qu'il soit poli, gracieux, tendre & doux.

JULIE.

Être toujours sans fard, voilà ma politesse.

LA MARQUISE.

Le fard est moins choquant que votre air de rudesse:
Tout le monde s'en plaint.

JULIE.

Et tout le monde a tort.

LA MARQUISE.

Quoi, vous ne ferez pas sur vous le moindre effort?

JULIE.

Rien ne me coûte plus, que de me contrefaire.

LA MARQUISE.

Ma fille ; oubliez-vous que je suis votre mere ?
Que l'amour, le respect vous tiennent sous mes loix ?

JULIE
lui faisant une courte révérence.

Non, Madame ; je sai tout ce que je vous dois :
Mais, avec tout cela, je ne puis me refondre.

LA MARQUISE.

Tout ce qu'elle me dit ne sert qu'à me confondre.
Vous avez de l'esprit, & des traits de beauté,
De grands biens, un grand nom ; mais votre dureté,
Votre humeur & vos tons, votre esprit infléxible,
Vont former contre vous un préjugé terrible.
Vous ne voulez donc point vivre avec un époux ?

JULIE *en souriant.*

Je ne dis pas cela.

LA MARQUISE.

Comment le pourrez-vous ?
Il faudra donc changer d'humeur & de maniere ;
Pour les gens d'un haut rang vous étes trop grossiere.
A la cour, à la ville on n'ose vous montrer,
Quoiqu'aux plus hauts partis vous puissiez aspirer.

JULIE.

Un homme de mon goût, au fond d'une province,
De quelque rang qu'il fût, me plairoit mieux qu'un prince.
La campagne est pour moi plus belle que la Cour,
Et je voudrois pouvoir y fixer mon séjour.

LA MARQUISE.

Quelle bassesse d'ame ! Esprit gauche, indocile,
Que vous ressemblez mal au Marquis d'Oronville !
Il a perdu ses fils : Faut-il donc qu'aujourd'hui,
Il ne nous reste rien qui soit digne de lui !
Il entre avec le Comte : au moins en sa présence.
Imposez quelque gêne à votre suffisance.

SCENE VI.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, JULIE, LE COMTE.

LE MARQUIS *au comte.*

Venez mon cher cousin, il faut nous arranger,
Et conclure. Sans vous je serois en danger
De voir périr mon nom ; & je veux que ma fille
Fasse en vous épousant revivre ma famille,
Et vous mettre en état de soutenir un nom
Qui depuis si long-temps s'est acquis du renom.

[*à la marquise.*]

Hé bien, Madame, enfin en êtes-vous contente ?
La trouvez-vous plus douce, & plus obéissante ?

LA MARQUISE.

Tout ira bien, Monsieur.

LE MARQUIS.

J'en suis ravi.

LA MARQUISE.

Mes soins
Produiront leur effet. Je l'espere, du moins.

LE MARQUIS.

A suivre vos leçons s'est-elle résolue,

LA MARQUISE.

Je m'en flatte.

LE MARQUIS.

Ainsi donc notre affaire est conclue.
Cher Comte : Vous serez mon unique héritier.
Ma fille, avec Monsieur je vais vous marier ;
Songez à mériter un homme de sa sorte :
C'est principalement à quoi je vous exhorte.

Il est de notre sang, il est de nos amis.

LA MARQUISE *au marquis.*

Vous serez satisfait; je me le suis promis.

LE MARQUIS *à Julie.*

Pour vous dire en deux mots tout ce que je souhaite,
Imitez votre mere, & vous serez parfaite.

LA MARQUISE *en souriant.*

Parfaite !

LE MARQUIS.

Oui, Madame, & je vous le soutiens.

LA MARQUISE.

Ah ! Que vos sentimens sont différens des miens !

LE MARQUIS.

Vous avez tort. Depuis vingt ans de mariage,
Mon cœur à vos vertus rend un secret hommage ;
Avec beaucoup d'esprit, vous n'avez point d'humeur,
Rien ne sauroit aigrir votre extrême douceur.
De mes égaremens bien loin d'être en colere,
Vous n'avez point cessé de chercher à me plaire,
Par les plus tendres soins toujours me prévenir,
Toujours vers la vertu me faire revenir,
Sans me rien reprocher, sans user d'autres armes,
Que du plus tendre accueil, & toujours plein de charmes ;
Voilà vos procédés à l'égard d'un époux
Qui ne doit désormais respirer que pour vous.
Puis-je vous en marquer trop de reconnoissance ?

LA MARQUISE,
lui prenant la main d'un air attendri.

Eh, Monsieur !

LE MARQUIS.

Vainement vous m'imposez silence :
Je dois parler de vous comme j'ai fait ici.
Bel exemple, ma fille ! En agissant ainsi

Vous deviendrez aimable, & vous serez heureuse.
Car ce n'est pas assez que d'être vertueuse,
La vertu la plus rare a besoin d'ornement,
Et la douceur sur-tout, la pare infiniment.
M'entendez-vous, ma fille?

JULIE.

Ah! mon pere, à merveille.

LE MARQUIS.

Fort bien; mais ferez-vous ce que je vous conseille?

JULIE *d'un air impatienté.*

Oui.

LA MARQUISE.

Je vous le promets.

LE MARQUIS *à Julie.*

Prenez-y garde au moins.

LA MARQUISE.

Monsieur le Comte & moi nous mettons tous nos soins
A purger son esprit de ce qu'il a de rude.
N'ayez plus sur cela la moindre inquiétude.

LE MARQUIS.

Sans adieu donc. Je sors & reviens à l'instant.

[*à Julie.*]

Ecoutez, profitez, & je serai content.

SCENE VII.

LA MARQUISE, JULIE, LE COMTE.

LA MARQUISE *à Julie.*

Pour vous, vous le voyez, je me suis obligée;
Ma promesse par vous doit être dégagée.

LE COMTE *à la marquise.*

Vous venez toutes deux d'avoir un entretien,
Madame, esperez-vous?...

LA MARQUISE.

Oui, j'en augure bien.
Je l'ai déterminée à changer de langage,
D'humeur, & de façons. Elle est encor d'un âge
A perfectionner son esprit, sa raison.
Je viens de lui donner une utile leçon;
Elle va vous prouver, ainsi que je l'espere,
Qu'elle veut se former un nouveau caractere.
Comte, votre intérêt est d'appuyer mes soins.
Je veux que vous puissiez lui parler sans témoins.
Expliquez-vous tous deux; je pourrois la contraindre;
Vous êtes prudent, sage, & je n'ai rien à craindre.

SCENE VIII

JULIE, LE COMTE.

LE COMTE.

Vous voilà donc changée ?

JULIE.

Oh ! mon dieu, tout-à-fait.

LE COMTE.

Tout de bon ?

JULIE *souriant.*

Tout de bon.

LE COMTE.

Il faut en voir l'effet.

JULIE.

Voyez, voyez.

LE COMTE.

Je sai que vous êtes sincere.

JULIE.

Quelquefois un peu trop, & jusqu'à vous déplaire.

LE COMTE.

Il est vrai : Car souvent cette sincérité
Est beaucoup plus humeur qu'exacte vérité.

JULIE.

Cette distinction me paroît rafinée.

LE COMTE.

Elle est juste. Passons. Vous m'êtes destinée.

JULIE.

Oui.

LE COMTE.

Mais qu'en pensez-vous ?

JULIE.

Ce que j'en pense ? Rien.

LE COMTE.

Belle explication ! Est-ce là le moyen
De nous entendre ? Eh quoi, toujours fiere, & farouche ?

JULIE.

Voilà déja Monsieur qui va prendre la mouche.

LE COMTE *en riant.*

Cette phrase est fort noble.

JULIE *brusquement.*

Hé bien, tournez-la mieux.

LE COMTE.

Ce ton n'est pas d'accord avec de si beaux yeux.
Vos traits figurent mal avec votre génie.
Il effarouchera la bonne compagnie.

JULIE *avec un souris amer.*

La bonne compagnie ; Eh qui sont ces gens-là ?

LE COMTE *levant les épaules.*

Plaisante question ! Vous ignorez cela ?
Des gens du meilleur air, c'est l'élixir, l'élite.
Bien-tôt vous en serez l'aimable proselite.

JULIE.

J'en doute fort.

LE COMTE.

Pourquoi ?

JULIE.

Dans peu vous le saurez.

LE COMTE.

Écoutez mes avis, & vous y primerez.

JULIE.

En êtes-vous ?

LE COMTE.

Mais oui, pour moi délicieuse...

JULIE.

La bonne compagnie est donc bien ennuyeuse.

LE COMTE *lui faisant la révérence.*

Je ne m'attendois pas à ce doux compliment.
Vous pourriez me parler un peu plus poliment.

JULIE.

Je vous l'ai dit cent fois, je suis naïve & franche:
En tout cas, vous pouvez prendre votre revanche.

LE COMTE.

Vous le mériteriez; mais il faut respecter
Votre sexe.

JULIE.

Eh non, non, vous pouvez m'imiter.
Point de façons, Monsieur, tout compliment me blesse.

LE COMTE.

Appellez-vous façons, la simple politesse,
Le bon ton, le bon air?

JULIE.

Mérite peu réel.
Il faut se présenter dans tout son naturel.
Pour moi; je ne saurois résister à sa force.
Il m'entraîne toujours.

LE COMTE.

On doit faire divorce
Avec le naturel, s'il n'est pas gracieux.

JULIE.

Le mien vous déplaît donc?

LE COMTE.

Certainement.

JULIE.

Tant mieux.
Choisir, peser ses mots, toujours être arrangée,
Quelle fadeur!

LE COMTE.

Vraiment vous voilà bien changée;
Madame votre mère a fort bien opéré.

JULIE.

JULIE.

Vous voyez.

LE COMTE.

Oui, je vois. Je suis désespéré.

JULIE.

Et de quoi, s'il vous plaît ?

LE COMTE.

De votre répugnance
A soutenir l'éclat d'une haute naissance.
Que dira-t-on de vous ?

JULIE.

Tout ce que l'on voudra.

LE COMTE.

Si vous ne changez point, le monde vous fuira,
Je vous en avertis.

JULIE.

Moi, je fuirai le monde.

LE COMTE *à part.*

Quel esprit intraitable ! Eh quoi, plus je le sonde,
Moins je vois d'apparence à pouvoir l'adoucir.
Voyons si les douceurs y pourront réussir.

JULIE.

Vous rêvez !

LE COMTE.

Il est vrai. Votre humeur m'épouvante.
Ne pourrai-je vous rendre un peu plus attrayante ?
Eh, pour l'amour de moi, faites-vous un effort.
Faudra-t-il qu'avec vous j'essuie un triste sort,
Vous qui m'inspireriez la plus ardente flamme
Si vous vouliez ? Songez que vous serez ma femme ;
Que mon bonheur dépend de vos façons d'agir ;
Qu'à toute heure pour vous il me faudra rougir.

JULIE *fièrement.*

Vous ne rougirez point, Monsieur, je vous assure ;
Et je vous sauverai cette triste aventure.

LE COMTE *d'un air joyeux.*

Vous réformerez donc vos manieres, vos tons?
Et vous profiterez de mes tendres leçons?

JULIE.

Point du tout.

LE COMTE.

Point du tout? Faites-moi donc comprendre
Par quel autre moyen . . .

JULIE.

Non, je veux vous surprendre,
Vous & mes chers parens.

LE COMTE.

Ah, que vous me charmez!
Mais dites-moi du moins . . .

JULIE.

Quoi donc?

LE COMTE.

Si vous m'aimez?

JULIE.

Ah! Ne me pressez pas sur cette circonstance.

LE COMTE.

Pourquoi non, je vous prie? Etes-vous en balance?

JULIE.

Non; mais vous me jettez dans un grand embarras:
Je voudrois vous aimer, & je ne le puis pas.

LE COMTE.

Et vous m'épouserez?

JULIE.

On prétend m'y contraindre.

LE COMTE.

Mais encore une fois répondez-moi sans feindre.

JULIE.

Oh, je ne feins jamais, vous le voyez.

LE COMTE.

Pourquoi?

Vous sentez-vous un fond d'aversion pour moi ?

JULIE.

Parce que vous osez me reprendre sans cesse.
Je ne puis supporter votre délicatesse,
Ni vos rafinemens, ni vos tons absolus.

LE COMTE.

Si je vous aimois moins...

JULIE.

Hé bien, ne m'aimez plus.

LE COMTE.

Peut-on à cet excès être dure, impolie !
On veut faire de vous une fille accomplie...

JULIE.

Oui, selon votre goût. Pour moi, selon le mien,
Je suis assez parfaite, il ne me manque rien.

LE COMTE.

Pour la figure, on peut vous donner des louanges ;
Mais vos tons, vos façons me semblent bien étranges,
Et vous avez grand tort de vous en applaudir.

JULIE.

Encor ? De vos sermons vous venez m'étourdir ?
Il faut donc achever de me faire connoître.
Telle je suis, Monsieur, & telle je veux être,
Et telle je serai quand je vivrois mille ans,
Ainsi ne prêchez plus, vous perdez votre temps.
Bon jour, bon soir, adieu,

[Elle sort.]

SCENE IX.

LE COMTE *seul.*

L'Aimable créature !
L'épouser, c'est vouloir se mettre à la torture,
A de pareils tourmens s'expose qui voudra ;
Si le Marquis m'estime il m'en dispensera.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GUÉRAULT.

L'INDISCRETTE Julie, incapable de feindre,
Avec son prétendu n'a donc pu se contraindre.
Ne pouvant plus souffrir ses hauteurs, ses mépris,
Le Comte alloit s'en plaindre à Monsieur le Marquis :
Quel bonheur que Madame ait su, par sa prudence,
Suspendre le dépit d'un amant qu'on offense !
Morbleu, que diroit-il s'il étoit informé
Que c'est moi qui l'efface, & que je suis aimé !
J'en triomphe en tremblant ; enfin j'aime en Julie
Ce caractere franc qui la rend impolie.
Avec les beaux dehors un bon cœur va de pair,
Et les grands sentimens valent bien le bon air.
Son goût est singulier, puisqu'elle me préfere
A l'amant qu'on lui donne, & qui devroit lui plaire.
A-t-elle si grand tort ? Est-ce la qualité
Qui rend un homme aimable ? Et, tout bien supputé,
Je croi qu'on peut m'aimer comme si j'étois Comte.
Nous sommes immolés à la mauvaise honte
Nous autres gens de rien ; mais un cœur généreux
Se donne au vrai mérite, & non pas aux ayeux.
J'éprouve dans Julie un cœur de cette sorte ;
Sur ses réflexions sa passion l'emporte.
Elle me rend justice ; & pour la délivrer
D'un état qu'elle hait, je vais tout préparer ;
M'y voilà résolu ; mais ma reconnoissance,
Toute vive qu'elle est, exige la prudence.

Et pour ne point agir ni trop tard ni trop tôt . . . .
Chut ! Voici le Patron.

SCENE II.

LE MARQUIS, GUÉRAULT.

LE MARQUIS.

Ah, ah ! C'est vous, Guérault ;
Que voulez-vous ?

GUÉRAULT.

Monsieur, je venois pour vous dire
Que nous avons des fonds qui pourront vous suffire
Pour les frais de la nôce : ils sont chez moi tous prêts ;
Et de plus, nous allons toucher de l'argent frais,
Dix mille francs comptant.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GUÉRAULT.

Nouvelle preuve
De mes soins . . .

LE MARQUIS.

D'où nous vient cet argent ?

GUÉRAULT.

De la veuve
Du fermier d'Oranville ; elle vient d'arriver
Avec Babet sa fille, & je vais les trouver.

LE MARQUIS *l'arrêtant.*
Qu'elles viennent ici ; je veux voir cette fille ;
On me l'a tant vantée.

GUÉRAULT.

Elle est vraiment gentille.
Oh la jolie enfant !

LE MARQUIS.

Vous vous passionnez
En parlant d'elle?

GUÉRAULT.

Ah! Oui.

LE MARQUIS.

Comment! Vous m'étonnez.

GUÉRAULT.

Ce sont les plus beaux yeux! C'est la plus belle bouche...

LE MARQUIS.

A ce que je puis voir son mérite vous touche.
Eh, qu'est donc devenu ce goût si délicat?
Car, soit dit entre nous, vous êtes un peu fat.

GUÉRAULT.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Vous vous croyez un homme incomparable,
N'est-il pas vrai?

GUÉRAULT.

Ma foi, je suis assez passable.

LE MARQUIS.

Sans doute; & vous êtes adoré de Babet.

GUÉRAULT.

Qu'elle m'adore ou non, je croi que c'est mon fait.

LE MARQUIS.

Vous voulez devenir gendre d'une Fermiere?

GUÉRAULT.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous qui vous piquez d'avoir l'ame si fiere.
Vous? Une Paysanne allume vos ardeurs?

GUÉRAULT.

J'en rougis; mais, Monsieur, elle a du bien d'ailleurs.

LE MARQUIS.

Ah ! Pour un Intendant cette raison est forte,
Et c'est là proprement l'objet qui vous transporte.
Avouez-le.

GUÉRAULT.

Monsieur, cela ne gâte rien....
L'amour ne nourrit pas. Une femme sans bien
Est un beau corps sans ame.

LE MARQUIS.

Excellente maxime,
Et très-digne de vous. La tendresse, l'estime
Émeuvent votre cœur sans pouvoir l'entraîner,
Et ce n'est que l'argent qui le peut enchaîner.
Statuer que sans bien nul objet n'est sortable,
C'est faire de l'Amour un Dieu très-raisonnable.

GUÉRAULT.

Mon cœur vous paroît bas; mais il n'est que trop haut.

SCENE XII.

UN LAQUAIS, LE MARQUIS,
GUÉRAULT.

LE MARQUIS *au Laquais.*

Qu'est-ce ?

LE LAQUAIS.

Monsieur, je viens dire à Monsieur Guérault
Qu'on le demande.

LE MARQUIS.

Et qui ?

LE LAQUAIS.

C'est, je croi, la Fermiere
D'Orgenville.

LE MARQUIS

LE MARQUIS *au Laquais.*

Qu'elle entre.

GUÉRAULT.

Elle est bien familiere ;
Et même impertinente : un pareil entretien....

LE MARQUIS.

Je connois ses façons, cela ne me fait rien,
Et je sai m'amuser d'une humeur naturelle.
[*au Laquais.*]
Est-elle seule ?

LE LAQUAIS.

Non, sa fille est avec elle.

LE MARQUIS.

Et bien, fais-les entrer.

LE LAQUAIS *allant à la porte.*

Avancez toutes deux.

GUÉRAULT *à part.*

Que diantre leur veut-il ? Il est bien curieux.

SCENE IV.

MATHURINE, BABET, LE MARQUIS, GUÉRAULT.

MATHURINE *au Marquis, en lui faisant une courte révérence.*

C'Est vous, mon bon Seigneur ! Je suis votre servante.
Allons, venez, Babet.

BABET.

Je n'ose.

LE MARQUIS *à Guérault.*

Elle est charmante.

MATHURINE *à Babet.*

Faites la révérence à Monseigneur.

LE MARQUIS.

Comment,
Elle la fait très-bien, & très-modestement.
Oh, qu'elle a l'air décent ! Quelle figure aimable !

MATHURINE.

Dame, je n'ons rien plaint pour la rendre agréable,
Je l'ons mise au couvent pendant sept ans entiers;
Et comme j'ons perdus deux petits héritiers,
Il ne me reste plus que cette criature.
J'en veux faire une Dame.

LE MARQUIS.

Elle est d'une figure
A pouvoir y prétendre.

MATHURINE.

Oui; c'est ce qu'au couvent
Des Messieurs tout dorés l'y disoient fort souvent.
Ça n'est pas étonnant, alle étoit bien plus belle,
Car je l'acoutrions comme une Demoiselle:
Je l'y faisions apprendre à chanter, à danser;
Mais comme à la parfin je n'ai pû me passer
Plus long-temps de la voir, je l'en ons retirée,
Et selon notre état je l'avons racoutrée.
Oh, queu chagrin pour elle ! Alle a pensé mourir.
Les garçons de cheux nous ne pouvoient pas souffrir
Qu'alle fût au village habillée à la mode;
Et défunt mon mari, qui n'étoit pas quemode,
Parce qu'ils s'en gauffions, nous en gaussoit aussi,
Car...

LE MARQUIS.

Vous voilà donc veuve ?

MATHURINE

faisant une courte révérence en souriant.

Oui, Monsieur, Dieu merci.

LE MARQUIS.

Dieu merci ! Vous aviez un bon mari, me semble.

MATHURINE.

Oui ; mais j'avions toujours quelque castille ensemble,
Il étoit si hargneux, si brutal, si jaloux !

LE MARQUIS.

De son côté, souvent il se plaignoit de vous.
Vous aviez, disoit-il, l'humeur acariâtre,
Il vous trouvoit toujours rétive, opiniâtre,
Brusque, contrariante, & mutine surtout.

MATHURINE.

Pargué, je l'y disois son fait de bout en bout.
Il se fâchoit par fois de ce que j'étois franche ;
Mais, quand il me gourmoit, je prenois ma revanche.
[*En faisant la révérence.*]
Ne faisois-je pas bien, Monseigneur ?

LE MARQUIS.

Ah, très-bien.

MATHURINE.

J'aurois plûtôt crevé que de l'y passer rien.
Moi, gâter un mari ! Je ne suis pas si bête.

LE MARQUIS.

Et Babet promet-elle une aussi bonne tête ?
Elle n'en a pas l'air.

MATHURINE.

C'est un pauvre mouton.
Je croi que de sa vie, elle ne dira non.
A force de douceur alle est comme une sotte.
D'abord on la croiroit un franche idiotte,
Car a rougit d'un rien, quoi qu'alle ait de l'esprit
Quand alle est en himeur de jaser un petit ;
Mais ça n'est pas souvent. Les garçons du village
Se plaignons tous à moi de ce qu'alle est trop sage ;
Alle les chasse tous, & ne les peut souffrir.
Quand queuqu'un d'eux la suit, a se met à courir

Q ij

Faut voir. Comme a n'est pas d'une himeur villageoise,
Il faut qu'a se résoude à devenir bourgeoise.

LE MARQUIS.

Mon Intendant m'a dit que vous la lui donniez.

MATHURINE.

Mais, oui; ça se feroit si vous y consentiez.

LE MARQUIS.

Babet y paroît-elle incliner?

MATHURINE.

Que je meure
Si j'en puis rien savoir; quand j'en parle alle pleure,
Et ne me répond rien.

LE MARQUIS.

Je vais sonder son cœur.
Babet, aimez-vous bien Guérault?

BABET *faisant la révérence.*

Non, Monseigneur.

LE MARQUIS *en riant.*

La réponse est sans fard.

GUÉRAULT.

La Babet est bien bête!

MATHURINE *à Babet.*

Je veux que vous l'aimiez, je l'ai mis dans ma tête.

BABET.

Votre tête & la mienne ont si peu de rapport,
Qu'il n'est pas fort aisé de les mettre d'accord.
Je sai que le respect m'oblige à vous complaire:
Mais je sens à vos loix mon cœur un peu contraire.
J'ignore s'il ne doit qu'à l'éducation
Les mouvemens secrets d'un peu d'ambition,
Ou s'il les a reçûs de sa seule nature;
Mais il préféreroit une retraite obscure
A tout autre parti qui ne rempliroit pas
Les souhaits que ce cœur ose former tout bas.
Voilà sincérement le fond de ma pensée.

GUÉRAULT.

Ma belle, un peu trop haut votre ame s'est placée ;
C'est bien assez pour elle, ou du moins, je le croi,
Qu'on vous fasse épouser un homme tel que moi.

BABET.

Je ne le croyois pas.

GUÉRAULT.

Vous aviez tort, ma bonne.

MATHURINE.

Eh, qu'alle ait tort ou non, suffit que je l'ordonne.

BABET *à Mathurine.*

Eh ! Laissez-moi le temps d'obtenir de mon cœur
Ce que vous m'ordonnez.

GUÉRAULT *au Marquis.*

La plaisante hauteur !
Elle est folle.

LE MARQUIS.

Elle est sage, & répond à merveille.

GUÉRAULT.

Monsieur, conseillez-lui...

LE MARQUIS.

Moi, que je lui conseille
De vous épouser ? Non. Dès qu'elle le voudra,
J'y donnerai les mains autant qu'il vous plaira ;

[*à Babet.*]

Il faut qu'elle décide. Ah ça, soyez sincere,
Voulez-vous l'épouser ?

BABET.

Obéir à ma mere,
C'est tout ce que je puis ; c'est ce que je ferai ;
Mais, qu'il m'en coutera ! Je croi que j'en mourrai.

GUÉRAULT.

Oh que non.

LE MARQUIS.

Sa douleur, ses pleurs me percent l'ame.

MATHURINE *à Babet.*

Ce Monsieur vous déplait ?

BABET.

Oui, ma mere.

MATHURINE.

Tredame !

GUÉRAULT *se donnant des airs.*

Elle est dégoutée.

MATHURINE.

Oui ; mais, je veux moi....

LE MARQUIS.

Tout doux.

Ce mariage-ci ne dépend plus de vous.

MATHURINE.

Et de qui donc ?

LE MARQUIS.

De moi ; car j'en fais mon affaire,
Et prétens en ceci lui tenir lieu de pere.

BABET *au Marquis.*

J'implore à vos genoux votre protection.

LE MARQUIS.

Ah ! Je vous la promets. Mon inclination..
La pitié, tout m'y porte.

BABET *se levant avec transport.*

Ah, que je suis ravie !
Vos bontés, Monseigneur, vont me sauver la vie.

LE MARQUIS
lui prenant les mains d'un air attendri.

Pauvre enfant !

GUÉRAULT *à part.*

Le vieux fou.

BABET *au Marquis.*

Daignez-vous approuver
Que je baise la main qui veut bien me sauver ?

LE MARQUIS.

Non, ma chere Babet, souffrez que je vous baise.

BABET *lui tendant les bras.*

Hélas, de tout mon cœur.

GUÉRAULT.

La poulette est bien aise.
Ah ! Monsieur, j'attendois plus de bonté de vous.
Votre pauvre intendant va devenir jaloux.

LE MARQUIS.

Tantôt nous traiterons à fond cette matiere.
Comptez, & recevez l'argent de ma fermiere ;
Donnez-lui sa quittance, & venez promptement
Me rejoindre tous trois à mon appartement.
Ne pleurez plus, Babet ; vous n'avez rien à craindre ;
Et personne céans n'oseroit vous contraindre.

[*en se retirant.*]

Quel seroit mon bonheur, si le sort moins cruel
Eût placé dans ma fille un si beau naturel !
¶ L'une m'offre en tout point une fille accomplie ;
Et je ne vois qu'humeur, dureté dans Julie. ¶

SCENE V.

MATHURINE, BABET, GUÉRAULT.

MATHURINE *à Guérault.*

IL n'est donc pas content de Julie ?

GUÉRAULT.

Oh, vraiment ;
Si nous voulons l'en croire, elle fait son tourment ;

Madame, je le sai, n'en est pas plus contente:
Elle, de son côté, se plaint qu'on la tourmente,
Et pour la consoler je fais tous mes efforts;
Elle me fait pitié!

MATHURINE.

Moi, je croi qu'alle a tort;
Je connois son himeur, a ne peut se contraindre:
Monseigneur & Madame ont raison de s'en plaindre;
Et je som'eux & moi but à but sur cela,
Car j'ai bien à souffrir de cette idole-là:
Alle est si délicate, & si grande liseuse,
Qu'alle ne veut rien faire, & que j'en suis honteuse.
Vous m'en délivriez, & voilà Monseigneur
Qui met empêchement: ça me blesse le cœur.
Comment ferons-je donc?

GUÉRAULT.

C'est ce qui m'embarrasse.
Si j'épouse Babet, il m'ôtera ma place,
Et je serai chassé sans délai ni répit.

MATHURINE *se carrant.*

Morguenne, épousez-moi, pour lui faire dépit.

GUÉRAULT.

Moi, vous épouser?

MATHURINE.

Oui. Je suis encor jolie.
Laissez cette morveuse.

BABET *à Guérault.*

Eh, je vous en supplie:
Ma mere, en vérité, vous convient mieux que moi.

GUÉRAULT.

Mieux que vous?

MATHURINE.

Cent fois mieux.

GUÉRAULT.

Vous badinez, je croi.

N'avez-vous que seize ans ?

MATHURINE.

Et quand j'en aurois trente,
Qu'est-ce que ça vous fait ?

GUÉRAULT.

Oh, rien.

MATHURINE.

Alle est charmante;
A ce que chacun dit; mais, bon, ça ne fait rien:
Moi, je suis propre à tout.

BABET *à Mathurine.*

Donnez-lui votre bien,
Et le mien par-dessus; moi, je serai ravie
De passer au couvent le reste de ma vie.
Assurez-moi ma dot, c'est tout ce que je veux.

GUÉRAULT.

Mais ce n'est qu'avec vous que je puis être heureux.

BABET *d'un ton fier.*

Vous ne le seriez pas, Monsieur, je vous l'assure.

GUÉRAULT.

Vous n'avez donc pas bien remarqué ma figure ?
Je suis bien fait, au moins; l'air noble, de beaux traits,
Encor de la jeunesse, & le teint vif & frais.
Telle qui vous vaut bien, & tout au moins, ma belle,
Ne me dédaigne pas.

BABET.

Laissez-moi donc pour elle:
Votre mérite encor n'a pas frappé mes yeux.

GUÉRAULT.

Diable, vous le prenez d'un ton bien précieux ?
Voyez la paysanne ? Elle fait la princesse.

MATHURINE.

Voilà ce que chacun lui reproche sans cesse.
Alle a le cœur si haut que c'est une piquié.

Moi, je ne suis pas fiere, & j'ai de l'amiquié,
De l'estime pour vous.

GUÉRAULT *d'un air méprisant.*

Ah! Trop d'honneur, Madame.

MATHURINE.

Vous ne trouverez pas une meilleure femme.
Je suis d'une douceur!

GUÉRAULT.

Oui, défunt votre époux
Me l'a dit mille fois en se louant de vous.

MATHURINE.

Touchez là.

GUÉRAULT.

Ventrebleu, laissons les fariboles;
Nous perdons notre temps en de vaines paroles.

MATHURINE.

Qu'est-ce que ça veut dire?

GUÉRAULT.

En deux mots, terminez.
M'accordez-vous Babet?

MATHURINE.

Oui, c'est pour votre nez.
Monseigneur ne veut pas.

GUÉRAULT.

Je sai par quelle voie
J'aurai son agrément.

MATHURINE.

J'en ai bien de la joie.
On vous en donnera des filles de seize ans,
Et qui, si vous saviez...

GUÉRAULT.

Quoi?

MATHURINE.

Suffit, je m'entens.

GUÉRAULT.

Expliquez-vous du moins.

MATHURINE.

Je m'entens bien, vous dis-je ;
Et je sens queuquefois que tout mon sang se fige
Quand je songe...

GUÉRAULT *vivement.*

Songez autant qu'il vous plaira ;
Mais Babet m'est promise, elle m'épousera.

MATHURINE *encore plus vivement.*

Putôt que ça se fit, je me tuerois moi-même.

[*à Babet, en l'embrassant.*]

Voyez l'homme important ! Au fond, Babet, je t'aime,
Et tu me fais piquié... Je ne sai qui me tient...

GUÉRAULT *à Mathurine.*

Paix, paix ; contraignez-vous, Monsieur le Comte vient.

BABET *à Guérault.*

Quel est ce beau monsieur ?

GUÉRAULT.

C'est l'amant de Julie.

SCENE VI.

LE COMTE, BABET, MATHURINE, GUÉRAULT.

LE COMTE
au fond du théatre, regardant Babet.
Il parle à Guérault.

Est-ce là cet enfant qu'on trouve si jolie?
Le Marquis m'en a dit tant de bien, que j'accours
Pour savoir si l'effet répond à son discours.
C'est elle, assurément, Guérault?

GUÉRAULT.

C'est elle-même.

LE COMTE *s'approchant peu à peu.*

Je vois qu'on m'a dit vrai, Babet.

BABET.

Quoi?

LE COMTE.

Qu'on vous aime
Aussi-tôt qu'on vous voit.

BABET
faisant une révérence gracieuse.

Ah! Monsieur.

LE COMTE.

Que d'appas!
Que de graces!

BABET.

Monsieur...

LE COMTE.

Non, je ne comprens pas
Qu'un objet si touchant soit sorti du village.

GUÉRAULT.

Elle n'en a, Monſieur, ni l'air, ni le langage.

LE COMTE *à Babet.*

Eſt-ce vous que j'ai vûe autrefois au couvent
Où ma ſœur demeuroit ?

BABET.

Vous y veniez ſouvent.

LE COMTE.

C'eſt vous que j'admirois ; que je trouvois charmante.
Quel habit à mes yeux aujourd'hui vous préſente ?

BABET.

C'eſt l'habit que mon ſort m'oblige de porter.

LE COMTE.

Le ſort à cet excès peut-il vous maltraiter ?

BABET.

Je me borne à l'état où le ciel m'a fait naître.

LE COMTE.

En cet état mon cœur ne peut vous méconnoître.

GUÉRAULT.

Vous pouvez l'admirer, mais tenez-vous-en là,
S'il vous plaît, & pour cauſe.

LE COMTE.

Et pourquoi donc cela ?

GUÉRAULT.

Vous voyez ma future.

LE COMTE.

Elle ?

GUÉRAULT.

Elle ; je m'en flatte.

LE COMTE.

A ces traits, je lui crois l'ame trop délicate
Pour ſe donner à vous.

GUÉRAULT.

Cependant peu s'en faut.

BABET *bas à Mathurine.*

Ah ! Que ce Monſieur-là n'eſt-il Monſieur Guérault,

Maman ?

MATHURINE *bas à Babet.*

Tu le voudrois ?

BABET *à part.*

Que je suis malheureuse !

MATHURINE *bas à Babet.*

Comment donc, tout d'un coup t'en deviens amoureuse ?

LE COMTE.

Que vous dit-elle ?

MATHURINE.

Ah ! Rien.

LA COMTE.

Mais encor ?

BABET *vivement.*

Rien du tout.

MATHURINE.

[*Babet lui fait des signes.*]

A me dit seulement ... Si j'allois jusqu'au bout,

[*à part.*]

Vous ririez. La friponne ! A n'est pas dégoûtée.

BABET *bas à Mathurine.*

Paix donc !

MATHURINE.

Chut !

GUÉRAULT *au Comte.*

Des grandeurs la belle est entêtée ;

A ce qu'il me paroît. Eh, de grace, sortez.

LE COMTE *fierement.*

Pourquoi ?

GUÉRAULT.

Je la mitonne, & vous me la gâtez.

Epargnez un futur.

LE COMTE.

L'affaire est donc conclue ?

A l'épouser, Babet, êtes-vous résolue ?

GUÉRAULT.

En pouvez-vous douter ?

LE COMTE.

Oui, j'en doute, & bien fort.
Adorable Babet, dites-moi si j'ai tort ?

BABET.

Monsieur, voici ma mere ; elle est sage & prudente,
Elle pense pour moi. Je suis obéissante,
Ou du moins je dois l'être, & ne dois décider
Que sur ce qui lui plaît de me persuader.

LE COMTE.

Mais vous avez un cœur ; il vous parle sans doute ?

BABET.

A mon âge, Monsieur, sied-il bien qu'on l'écoute ?
Je dois me défier de tout ce qu'il me dit.

LE COMTE.

O ciel ! Que de beauté, de sagesse, & d'esprit !
[*Il veut baiser la main de Babet, & Guérault l'en empêche.*]
Ah, divine Babet !

GUÉRAULT.

Tout doux, je vous supplie.
Vous oubliez ici que vous aimez Julie.

LE COMTE.

Que je l'oublie, ou non, c'est mon affaire.

GUÉRAULT.

Oui, oui.
Mais de ces attraits-là je vous vois ébloui,
Quoiqu'ils me soient promis.

MATHURINE *à Guerault.*

Bon ! promis, je m'en moque.

GUÉRAULT *à Mathurine.*

Oui, j'ai votre parole.

MATHURINE.

Hé bien, je la révoque.

LE COMTE *à Mathurine.*

Je vous en sai bon gré.

GUÉRAULT.

Nous verrons.

LE COMTE.

Taisez-vous.

[*à Mathurine.*]

Il faut que de ma main Babet prenne un époux :
Reposez-vous sur moi du soin de cette affaire.
Le Marquis veut, dit-il, lui tenir lieu de pere ;
Moi, comme votre ami, je le seconderai ;

[*à Babet.*]

Et j'ose me flatter que vous m'en saurez gré.

BABET.

De grace, modérez ces bontés prévenantes....

GUÉRAULT *la contrefaisant.*

Que la belle déja trouve un peu séduisantes.

BABET.

Non ; elles ne pourroient assurer mon bonheur,
Si l'on donnoit ma main sans consulter mon cœur.

LE COMTE.

Vous l'écouteriez donc ?

BABET.

S'il étoit téméraire
Je saurois le soumettre à la raison sévere :
Pour ne point l'exposer à cette extrémité,
Il vaut mieux le laisser dans sa tranquillité.

LE COMTE.

J'aurai peine à souffrir qu'il demeure tranquille.

BABET.

Moi, je veux lui sauver un tourment inutile.

LE COMTE.

Inutile ! Est-il biens, est-il condition ?...

BABET.

Un couvent est l'objet de son ambition :

Il

Il s'y borne.

GUÉRAULT *appercevant Julie.*

Voici votre future épouse :
Si vous continuez, vous la rendrez jalouse
Comme moi. Que Babet aura l'air triomphant !

SCENE VII.

JULIE, MATHURINE, BABET, LE COMTE, GUÉRAULT.

JULIE *accourant les bras ouverts.*

EH, bon jour, ma nourrice.

MATHURINE.

Eh, bon jour, mon enfant.
Embrassez-moi donc bien. Comme la voilà brave !

JULIE *tristement.*

Sous des habits pompeux vous voyez une esclave ;
Mon sort seroit plus doux chez un bon roturier.
Mais qu'est donc devenu mon pere nourricier ?

MATHURINE *d'un air gai.*

Il est mort.

JULIE *d'un air affligé.*

Il est mort ! Ah, que j'en suis fâchée !
Mais vous n'en êtes pas extrêmement touchée,
Je pense.

MATHURINE.

Mon dieu non.

JULIE.

Non, nourrice ! Eh, pourquoi ?
C'étoit un si bon homme ! Il m'aimoit tant !

MATHURINE.

Pour moi,

Je ne l'aimois pas trop.

JULIE.

Vous aviez tort, ma chere.
Il vous aimoit aussi.

MATHURINE.

Je n'y saurois que faire.
Il étoit devenu si foible, si dolent...

JULIE.

Il avoit du bon sens, & le cœur excellent.

MATHURINE.

Quelquefois.

JULIE.

Il ne m'a jamais abandonnée.

MATHURINE.

Qu'est-ce que ça me fait?

JULIE.

Cinq ou six fois l'année
Ce pauvre homme venoit au couvent où j'étois,
Pour apprendre de moi comment je me portois.
Il me donnoit toujours des conseils salutaires.

MATHURINE
d'un air impatienté.

Il auroit bien mieux fait de soigner ses affaires.

JULIE.

Je vois qu'on vous déplaît en vous parlant de lui.
Depuis quand êtes-vous à Paris?

MATHURINE.

D'aujourd'hui.
Je suis avec Babet.

JULIE *d'un air dédaigneux.*

Ah! Te voilà, ma bonne?

MATHURINE.

Monseigneur le Marquis la trouve bien mignonne.

JULIE *considérant Babet.*

Elle n'est pas trop mal. Cela fait-il parler?

LE COMTE.

Oui, Madame, & se taire.

JULIE.

Elle veut s'en aller;
Je croi. Reste, ma bonne, & dis-moi, je te prie,
[*Babet prend un air fier & indigné.*]
Deux ou trois mots. Oh, oh! Tu fais la renchérie,

MATHURINE.

Morguenne, a n'a pas tort.

JULIE.

Pourquoi?

MATHURINE.

Je le sai bien;
Quand on l'y parle mal, alle ne répond rien.

JULIE *brusquement.*

Faut-il tant de façons avec des villageoises?

MATHURINE.

Tout doux, mon petit cœur, a vaut bien vos bourgeoises.

JULIE *d'un ton rude.*

Nourrice, vous prenez un ton bien échauffé.

MATHURINE.

C'est que j'aime Babet.

JULIE *en souriant.*

Guérauld s'en est coëffé;
Il l'épouse, dit-on, j'en apprens la nouvelle
Qui m'a bien divertie.

MATHURINE.

Est-il trop bon pour elle?

JULIE.

Assurément, trop bon.

MATHURINE.

A n'en veut point, pourtant.

JULIE *d'un ton fier.*

Elle n'en veut point?

MATHURINE.

Non.

JULIE *à Babet fièrement.*

Qu'a-t-il de rebutant ?

BABET.

Rien. Je ne l'aime pas.

JULIE *dédaigneusement.*

Vous êtes délicate.

Il vous fait trop d'honneur. Qui peut vous rendre ingrate ?

N'est-il pas bien aimable ?

[*Guérault s'étale & se donne des airs.*]

BABET.

Il peut l'être en effet.

Je voudrois comme vous penser sur son sujet ;
Mais de nos sentimens c'est le cœur qui dispose,
Et non la volonté.

JULIE.

Ho, ho ! Comme elle cause !

Vous avez de l'esprit. Je pense comme vous.
Nous devrions trancher sur le choix d'un époux,
Et non pas nos parens, dont l'ordre tyrannique
Selon leur bon plaisir veut toujours qu'on s'explique.

[*Elle regarde dédaigneusement le Comte.*]

On ne doit, en effet, consulter que son cœur.
S'engager malgré lui, c'est un très-grand malheur.

GUÉRAULT *à Julie.*

Vous plaidez contre moi ?

JULIE.

Non, vous devez lui plaire.

LE COMTE *à Julie.*

Madame, je m'en vais chez Monsieur votre pere.
Voulez-vous y venir ?

[*Il veut lui donner la main.*]

JULIE.

Non pas pour aujourd'hui.

LE COMTE.

Babet, il m'a prié de vous mener chez lui :
Suivez-moi toutes deux, je vais vous y conduire.

SCENE VIII.

JULIE, GUÉRAULT.

JULIE

après avoir regardé si l'on n'écoute point.

Profitons de l'instant, j'ai deux mots à te dire.
Sais-tu que j'ai promis de lui donner la main ?

GUÉRAULT.

Au Comte ?

JULIE.

Oui vraiment, & cela dès demain.

GUÉRAULT.

Morbleu ! Qu'avez-vous fait ?

JULIE.

Tout ce qu'il falloit faire :
Si j'avois balancé, ce soir même ma mere
M'eût pour long-temps encor remenée au couvent.
J'étois perdue.

GUÉRAULT.

O ciel !

JULIE.

Allons donc en avant.
Fuyons.

GUÉRAULT.

C'est fort bien dit ; mais où, je vous supplie ?

JULIE.

J'ai ma nourrice ici qui m'aime à la folie ;
Quoique prompte & brutale, elle a l'esprit discret ;
Il faudra l'informer de notre hymen secret,

Afin qu'elle consente à nous cacher chez elle
Jusqu'à notre départ.

GUÉRAULT.

Pour peu qu'elle chancelle...

JULIE.

Son cœur est tout à moi, n'ayez aucun souci.

GUÉRAULT.

Mais devant tant de gens comment sortir d'ici?

JULIE.

Je me déguiserai, comptez sur mon adresse.

GUÉRAULT.

Nous en avons besoin comme de hardiesse.
Au reste j'ai des fonds qui nous meneront loin.

JULIE.

Et moi des diamans pour fournir au besoin.

GUÉRAULT.

D'ailleurs, en tout pays mes talens à mon âge
Qui n'est pas avancé, soutiendront le ménage.
Courez, préparez-vous pour notre prompt départ.
Mais hâtons-nous pourtant sans rien mettre au hazard.
Nous devons redouter la moindre étourderie.
Tantôt sous le berceau rendez-vous, je vous prie,
Là, nous achevrons de nous bien concerter.
Il faut prendre son temps quand on veut déserter.
Songez que...

JULIE.

Je n'ai pas besoin que l'on m'instruise.
Nous sortirons ce soir.

GUÉRAULT.

Que l'Amour nous conduise.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LISETTE.

LA MARQUISE.

QUOI ; sérieusement, il en est amoureux ?

LISETTE.

Il dit qu'à l'épouser il borne tous ses vœux.

LA MARQUISE.

Tu m'étonnes. Guérault qui se croit adorable,
Et pour une Princesse un parti très-sortable,
Car il est vain & fat au suprême degré,
Peut trouver en Babet une épouse à son gré ?

LISETTE.

Oui vraiment. Ma surprise est égale à la vôtre ;
Car je le soupçonnois d'être amoureux d'un autre,
Et d'écouter son cœur moins que sa vanité :
Mais il est de Babet, tellement entêté,
Qu'il l'avoit demandée à sa folle de mere,
Qui, par un sot orgueil consentoit à l'affaire ;
Car elle est vaine aussi. Babet, à son avis,
Parce qu'elle est très-riche, est digne d'un Marquis.
A peine un Intendant peut-il être son gendre.
Jusqu'à lui, néanmoins, elle daignoit descendre,
Et tout étoit conclu : mais, Monsieur votre époux
A rompu le marché.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Entre nous,

Je croi qu'il est épris de la petite fille.

LA MARQUISE.

Voilà de tes soupçons.

LISETTE.

On dit qu'elle est gentille.
Et Monsieur le Marquis est un franc libertin,
Qui lance encor souvent un regard bien mutin.

LA MARQUISE.

Il est sage à présent.

LISETTE.

Bien folle qui s'y fie!
Ce n'est pas moi, du moins, je vous le certifie.

LA MARQUISE *en riant.*

» T'en auroit-il conté?

LISETTE.

Point du tout; en tout cas
» J'ose bien vous jurer qu'il y perdroit ses pas.

LA MARQUISE.

» Ah! Je n'en doute point.

LISETTE.

Je suis un peu coquette;
» Car toute femme l'est.

LA MARQUISE.

Oh, doucement, Lisette.

LISETTE.

» Exceptez vous, s'entend, dont l'austere vertu,
» Contre les mœurs du temps a toujours combattu.
» Mais quoique je sois vive, & par fois un peu folle,
» Dès que l'on m'en dit trop, je coupe la parole,
» Et sai prendre d'abord un air si sérieux,
» Qu'au plus hardi mortel je fais baisser les yeux.
» Si Monsieur le Marquis m'avoit mise à l'épreuve,
» De ce que je vous dis, il auroit vû la preuve,
» Tout mon maître qu'il est, je l'aurois relancé...
» Mais à sonder mon cœur il n'a jamais pensé.

LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

» Crois qu'il en est de même à l'égard de toute autre.

LISETTE.

» Sur cela, mon avis est différent du vôtre.

LA MARQUISE.

» Et ce n'est qu'un effet de ta méchanceté.

LISETTE.

» On ne m'accuse pas d'avoir trop de bonté,
» J'en demeure d'accord : mais, si je suis maligne,
» C'est que j'ai l'œil perçant, & qu'un rien lui désigne
» Ce qu'on veut lui cacher avec le plus grand soin.
» Il me feroit passer pour sorcière au besoin.
» Car je devine un fait dès que je l'étudie.

LA MARQUISE.

» Quel fruit en tires-tu ?

LISETTE.

Quel fruit ? La comédie ;
» Car il n'est point pour moi de passe-temps plus doux
» Que de pouvoir souvent rire aux dépens des foux.

LA MARQUISE.

» Loin d'en rire, Lisette, il faut pleurer leurs fautes.

LISETTE.

» Oh, je n'aspire pas à des vertus si hautes ;
» Je vole terre à terre & vais mon petit train.

LA MARQUISE.

» Notre pauvre Intendant s'est mis en bonne main ;
» S'il t'a porté sa plainte.

LISETTE.

Oui, son ame dolente
» Vient de faire de moi sa chere confidente.

LA MARQUISE.

» Dieu sait comme sa peine excite ta pitié !

LISETTE.

» J'aime à voir, je l'avoue, un fat humilié.
» J'en rirois de bon cœur ; mais son triste martyre
» Vous touche de trop près pour que j'en puisse rire.

Et pour votre intérêt je vous prie instamment
D'empêcher que Monsieur ne retarde l'instant
Du bonheur de Guérault ; sa plainte m'a touchée,
Parce que je vous suis tellement attachée,
Ce que je n'ai jamais mieux senti qu'aujourd'hui,
Que pour l'amour de vous ; & nullement de lui,
Je voudrois vous sauver l'aventure cruelle,
D'essuyer, céans même, une scéne nouvelle.
Le cas seroit pour vous doublement outrageant.
Vous savez que Monsieur a le cœur voltigeant.

LA MARQUISE.

Après quelques écarts, il est fixé, Lisette.

LISETTE.

Bon, bon !

LA MARQUISE *en souriant.*

Si je l'en crois, il me trouve parfaite ;
Et prétend désormais ne vivre que pour moi.

LISETTE.

Comptez sur sa parole.

LA MARQUISE.

Il est de bonne foi.
Son cœur est tout ouvert.

LISETTE.

Toutes tant que nous sommes,
Nous devons peu vanter la bonne foi des hommes.
Je n'en ai jamais vû que de faux, que d'ingrats.
Pardon si je m'emporte.

LA MARQUISE.

Oh, tant que tu voudras
Tu peux pester contr'eux.

LISETTE.

Pour en dire la rage
J'ai de bonnes raisons, & cela me soulage.

LA MARQUISE.

A la bonne heure ; mais respecte mon mari.
Quoique toujours mon cœur l'ait tendrement chéri ;

A ſes égaremens j'étois accoutumée ;
Et loin que contre lui je fuſſe gendarmée,
J'ai toujours ſans murmure attendu ſon retour,
Et l'amitié, l'eſtime, ont payé mon amour.

LISETTE.

Oui, chacun vous admire ; & moi je vous condamne.
Aurez-vous des égards pour une Païſanne,
Qu'il aime ſous vos yeux, & devant ſes valets ?
Eh, régalez-la-moi de quelques bons ſoufflets.

LA MARQUISE.

Je dois le reſpecter juſques dans ce qu'il aime.

LISETTE.

Oh ! Quand j'entens cela, je ſuis hors de moi-même.
Peut-on penſer ainſi ?

LA MARQUISE.

Je penſe comme il faut.

LISETTE.

Vous ne voulez donc point ſervir Monſieur Guérault ?

LA MARQUISE.

Qui m'en empêcheroit ?

LISETTE.

La crainte de déplaire
A Monſieur le Marquis. Vous craignez ſa colere.

LA MARQUISE.

Non, je ne la crains point. Je ſuis ſûre de lui,
Et s'il paroît encor ſi égaré aujourd'hui,
Ce n'eſt que par bonté, par un motif honnête.

LISETTE.

A votre place, moi, j'aurois martel en tête.
Les plaintes de Guéraut me tourmenteroient fort.

LA MARQUISE.

Quand il auroit raiſon, j'aurois toujours grand tort.

LISETTE.

Comment, vous auriez tort, ſi l'on vous déshonore,
De faire du fracas ?

LA MARQUISE.

Oui; il l'auroit tort encore.

LISETTE.

Oh! Je perds patience. Et si, par grand hasard,
Vous alliez l'imiter?

LA MARQUISE.

Ce seroit un peu tard.

LISETTE.

Croyez-vous que Monsieur auroit la complaisance
De respecter vos goûts?

LA MARQUISE.

Grande est la différence.
Graces à nos maris, nous avons le malheur,
Si nous nous égarons, de blesser leur honneur;
Leurs infidélités, à ce qu'ils nous font croire,
Sans nous deshonorer, ne touchent qu'à leur gloire.
Si bien que violer de réciproques nœuds,
C'est un crime pour nous, c'est un honneur pour eux.

LISETTE.

» Comme ils sont les plus forts, les loix sont leur ouvrage,
» Et tiennent notre sexe en un dur esclavage.
» Si nous avions du cœur, si nous nous entendions,
» Ma foi, ce seroit nous qui les gouvernerions.
Comment, vous souffrirez, sans dire une parole,
Qu'on s'amourache ici d'une petite idole?

LA MARQUISE.

Je n'en suis point jalouse.

LISETTE.

Oh, je le suis pour vous.
Et si j'osois...

LA MARQUISE.

Tais-toi, le Marquis vient à nous.

LISETTE.

Voyons ce qu'il dira, j'en suis très-curieuse.

LA MARQUISE.

Ecoute sans rien dire, & sois respectueuse.

SCENE II.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, LISETTE.

LE MARQUIS.

Madame, savez-vous ce qui se passe ici ?

LISETTE *à part.*

Que trop !

LE MARQUIS.

Je suis charmé ; vous le serez aussi.

LA MARQUISE.

Et de quoi donc, Monsieur ?

LE MARQUIS.

D'une jeune personne
Dont le premier aspect plaît autant qu'il étonne.
Plus on la voit, l'entend, plus on en est touché.
Sans pouvoir s'en défendre, on s'y sent attaché.
Ses graces, son esprit, sa beauté, tout enchante ;
Et par sa modestie encor plus attrayante,
Elle se fait du moins aussi fort estimer,
Que ses traits séduisans engagent à l'aimer.
La nature souvent a des jeux bien bisarres !
Un villageois produit tous les dons les plus rares ;
Moi, vivant à la Cour, & dans un très-beau rang,
Je produis une fille indigne de mon sang,
Belle sans agrémens, arrogante, grossiere ;
Et la pauvre Babet, fille d'une fermiere,
Avec l'air le plus noble, a l'esprit si poli,
Qu'elle offre en sa personne un objet accompli.

LA MARQUISE.

A vous dire le vrai, la peinture est charmante;
Cette fille, en effet, doit être séduisante,
Car vous exagérez vivement ses appas.

LE MARQUIS.

Madame, croyez-moi, je n'exagere pas;
Tout ce que je vous dis, est la vérité même:
Vous aimerez Babet tout autant que je l'aime.

LA MARQUISE *avec un souris gracieux.*

Vous l'aimez donc, Monsieur?

LE MARQUIS.

Elle me fait pitié,
Et je me sens pour elle une tendre amitié.

LISETTE *bas à la Marquise.*

Une tendre amitié! Cette phrase est touchante.

LA MARQUISE *bas à Lisette.*

Tais-toi donc.

LISETTE *à part.*

De sa femme il fait sa confidente.

LA MARQUISE.

Elle vous fait pitié, dites-vous? Eh, pourquoi?

LE MARQUIS.

C'est que la pauvre enfant s'est adressée à moi,
Pour rompre le projet qu'avoit formé sa mere,
Qui vouloit la donner à mon homme-d'affaire.

LA MARQUISE.

Il me semble, pour moi, qu'il lui faisoit honneur.

LE MARQUIS.

Mais pour ce mariage elle avoit tant d'horreur,
Que j'en ai sur le champ détourné cette femme.

LISETTE *bas à la Marquise.*

Oui, pour garder Babet.... Bon pied, bon œil, Madame.

LA MARQUISE.

Guérault m'a fait prier de vous parler pour lui;
Souffrez qu'auprès de vous je lui serve d'appui.
Rendez-vous favorable à ma vive priere.
Raccommodez cet homme avec votre fermiere.

LE MARQUIS.

Mais cela ne se peut.

LA MARQUISE.

Et pourquoi, s'il vous plaît,
Monsieur?

LE MARQUIS.

C'est qu'à Babet je prens tant d'intérêt,
Que je veux lui sauver une douleur mortelle.
Oui, de son désespoir je souffrirois plus qu'elle.
Loin d'avoir pour Guérault la moindre passion,
Je sai qu'il est l'objet de son aversion.

LA MARQUISE.

Et d'où le savez-vous?

LE MARQUIS.

D'elle-même.

LA MARQUISE.

J'admire
Que sur vos sentimens elle ait pris tant d'empire.

LE MARQUIS.

Je ne m'en cache point, elle a touché mon cœur.

LISETTE

faisant quelque pas pour sortir, dit bas à la Marquise.

Je vais jurer pour vous, car je suis en fureur.

LE MARQUIS.

Vous souriez, Madame, & gardez le silence!

LISETTE *à demi-voix.*

Nous pouvions nous passer de cette confidence.

LE MARQUIS.

Que dit-elle?

LISETTE.

Moi ? Rien. Je médite tout bas.

LE MARQUIS *à Lisette.*

Non ; méditez tout haut, ne vous contraignez pas.

LISETTE.

Mes méditations vous déplairoient.

LE MARQUIS.

Lisette,
Votre petit esprit quelquefois interprette
Les sentimens d'autrui selon vos visions :
Mais tréve, s'il vous plaît, de méditations,
Ou renfermez-les bien ; c'est moi qui vous en prie,
Et qui n'entendrois pas aisément raillerie.

LA MARQUISE.

Eh, riez, comme moi, de son zéle imprudent ;
Qu'il ne soit question que de votre intendant.
Que lui dirai-je enfin ? Car il attend réponse.
Prononcez, s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

Hé bien donc, je prononce.
Dussai-je de Lisette exciter le caquet,
Je défens à Guérault de songer à Babet.

LA MARQUISE.

Cela suffit, Monsieur.

LE MARQUIS.

De plus, je vous conjure
De vouloir la garder près de vous. Soyez sûre
Qu'elle sera soumise à vos commandemens ;
Que vous lui trouverez de nobles sentimens ;
Et, qu'éprouvant qu'elle est aussi sage que belle,
Vos yeux & votre cœur vous parleront pour elle.

LA MARQUISE.

Ne la connoissant pas, je pourrois en douter ;
Mais, sur vos volontés, rien ne peut m'arrêter.

LE MARQUIS.

Je vais vous envoyer cette charmante fille;
Mais, pour plus de décence, ordonnez qu'on l'habille,
Modestement pourtant. Enfin, elle est à vous;
Daignez donc l'honorer de l'accueil le plus doux.

LA MARQUISE.

Puisque vous l'exigez, j'y ferai mon possible.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous promets que je serai sensible
A toutes les bontés que vous lui marquerez:
Elle en est vraiment digne, & vous en conviendrez.

SCENE III.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

VOus voyez sur quel pied votre époux vous regarde;
Il fait une maîtresse, & vous la donne en garde.
» Il prétend que tout céde à son autorité,
» Et que vous vous prêtiez à sa commodité.
» De son égarement un autre eût fait mystere;
» Il fait gloire du sien; encor faut-il se taire.
C'est vous pousser à bout.

LA MARQUISE *en riant.*

Ah! Que de visions!

LISETTE.

Condamnez-vous aussi mes méditations?
Dût Monsieur m'assommer, je ferai du vacarme:
Il remet en nos mains l'idole qui le charme;
Confiez-m'en le soin, je la gouvernerai:
Vous verrez de quel air je vous l'ajusterai.

Je vais donner le mot à tous vos domestiques;
Et nous ferons agir tant de sourdes pratiques,
Que, rebutée enfin, sa douleur la tuera,
Ou que, malgré Monsieur, elle déguerpira.

LA MARQUISE.

Mais, dis-moi, l'as-tu vûe? Est-elle si charmante?

LISETTE.

Tout le monde le dit; mais, sans doute, on augmente.
» Et je me marierois après ce que je voi?
» Qu'il vienne un prétendant, & qu'il se joue à moi;
» Si de me demander il ose avoir l'audace,
» D'abord, de vingt soufflets, je lui couvre la face.

LA MARQUISE *en riant*.

» Mais tu fais éclater des transports furieux.

LISETTE.

» C'est que le plus bel homme est un monstre à mes yeux.

LA MARQUISE.

» Quelque monstre, un beau jour, te tournera la tête.

LISETTE.

» Quand mon cœur fait un pas, aussi-tôt je l'arrête.
» Tous ces galans polis sont d'aimables fripons,
» Qui deviennent tyrans dès que nous épousons:
» Ils jurent à nos pieds des flammes éternelles.
» Femmes de ces Messieurs, nous cessons d'être belles;
» Tout ce qui les charmoit disparoît à leurs yeux.
» Ils sont chagrins, bourrus, ennuyés, ennuyeux;
» La premiere guenon leur paroîtra piquante;
» Et ce qui n'est point nous, les frappe & les enchante.
» Oui, voilà les maris tels qu'ils sont à présent;
» Encore exigent-ils un esprit complaisant,
» Qui jamais ne se plaigne, & ne les contrarie.
» Non, je n'y puis penser sans me mettre en furie.
» Les traîtres de maris, qu'ils font de beaux exploits!

SCENE IV.

BABET, UN LAQUAIS, LA MARQUISE, LISETTE.

BABET *au Laquais.*

Est-ce ici?

LE LAQUAIS.

Justement, c'est Madame.

[*Il sort.*]

SCENE V.

BABET, LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE *à la Marquise.*

Je crois...

BABET *à part.*

Le cœur me bat.

LISETTE.

Je croi que voici notre belle.

LA MARQUISE.

Qu'elle approche.

LISETTE *à Babet.*

Venez, avancez, personnelle.

BABET.

La crainte & le respect...

LISETTE *la tirant par le bras.*

Avancez, vous dit-on.

BABET.

Eh! De grace, avec moi, prenez un autre ton.
Vous m'effrayez. Je viens, parce qu'on me l'ordonne.

LISETTE.

Madame, regardez la petite friponne.
On nous en avoit fait de fidéles portraits.
Qu'elle a l'air avenant!

LA MARQUISE *la regardant.*

O! Les aimables traits!
Ah! Lisette, contre elle appaise ta colere.
Viens à moi, mon enfant.

BABET.

Je crains de vous déplaire.
Je vois que j'importune, & vais me retirer.

LA MARQUISE.

Non, laisse-moi le temps de te considérer.

LISETTE.

Vien, que je te contemple aussi tout à mon aise.
Dans son joli minois, il n'est trait qui ne plaise.
Mais cette belle bouche, & ces regards si doux,
Pourroient bien vous ravir le cœur de votre époux.

LA MARQUISE *en souriant.*

Quoi, Babet, est-il vrai que le Marquis vous aime?

BABET *lui faisant la révérence.*

Oui, Madame; tantôt il me l'a dit lui-même.

LISETTE *à la Marquise.*

Elle est sincere, au moins.

LA MARQUISE *à Babet.*

Et l'aimez-vous aussi?

BABET.

Puis-je m'en empêcher?

LISETTE *à la Marquise.*

Ce qu'elle avoue ici,

Confirme mon rapport. ¶ Je vous jure, Madame,
Qu'à votre place, ici je ferois du vacarme,
Et qu'elle sortiroit. ¶

LA MARQUISE.

Avouez, entre nous,
Que vos traits séduisans ont charmé mon époux;
Que vous êtes sensible à son amour extrême?

BABET.

Madame, on peut aimer comme je sens qu'il m'aime,
Et comme j'y répons. Est-ce que la pitié
Qu'il a de mon malheur? Est-ce que l'amitié
Que sa bonté m'inspire, est pour vous une offense?

LA MARQUISE.

Mais souvent la pitié va plus loin qu'on ne pense.

BABET.

Celle qu'il a de moi, n'a rien que d'innocent,
Madame; & si mon cœur en est reconnoissant,
Ce n'est qu'un sentiment & pur, & légitime.
Quoi! Si je vous aimois, m'en feriez-vous un crime?

LA MARQUISE.

Point du tout.

BABET.

Hé bien donc, ce que je sens pour vous,
Est tout ce que je sens pour Monsieur votre époux.

LA MARQUISE.

Tu m'aimes donc, Babet?

BABET.

Autant qu'il est possible.
Votre premier aspect rend mon cœur si sensible,
Vous m'inspirez pour vous un si tendre penchant,
Que je n'ai jamais rien senti de si touchant.

LA MARQUISE.

Lisette, en vérité, je ne sai plus que dire.

LISETTE.

Ma foi, ni moi non plus. Elle va nous séduire,
Si nous n'y prenons garde.

LA MARQUISE.

Oui, cet air de candeur,
Malgré tous tes soupçons, me parle en sa faveur.

BABET.

N'écoutez que vous-même, & je suis trop heureuse.

LA MARQUISE.

Babet, je ne suis point injuste & soupçonneuse;
Mais Guérault est jaloux, vous sentez bien pourquoi.

BABET.

Madame, je sai bien qu'il prétendoit à moi;
Mais je ne l'aime pas. Comme je suis sincere,
Je l'ai dit bonnement. Me tenant lieu de pere,
Monseigneur a daigné rompre un engagement
Qui n'eût été pour moi qu'un éternel tourment.
De sa compassion doit-on lui faire un crime?
D'un soupçon mal fondé serai-je la victime?
Si mes foibles attraits séduisoient votre époux;
L'honneur sauroit bien-tôt m'exiler de chez vous.

LA MARQUISE *à Lisette.*

D'un discours si touchant j'ai peine à me défendre.

LISETTE.

La petite sorciere! Elle a l'art de surprendre.

BABET *à Lisette.*

Vous me connoissez mal, je ne sais aucun art.
Mon esprit est naïf, & mon cœur est sans fard.

LA MARQUISE.

Je commence à le croire.

BABET.

Ah! Soyez-en bien sûre,
Ne vous affligez point d'une horrible imposture.
Guérault est un menteur, je le lui soutiendrai.
Appellez-le, Madame, & je le confondrai.

LA MARQUISE.

Ne faisons point d'éclat. Vous avez tant de charmes,
Qu'ils pourroient m'inspirer les plus vives allarmes.

Babet, je rens justice à vos attentions;
Mais vous pouvez causer de grandes passions,
Sans que vous y pensiez, sans en être moins sage.

BABET
faisant quelques pas pour sortir.

Je vais donc me cacher au fond de mon village:
J'aime mieux y mourir que de vous allarmer.

LA MARQUISE *l'arrêtant.*

Tu veux donc à la fin me contraindre à t'aimer.

BABET.

Vous y contraindre! Hélas! Quel bonheur! Quelle gloire,
Si je pouvois sur vous gagner cette victoire!
A votre estime au moins j'ose encore aspirer,
Et vais faire un effort qui peut me l'attirer.
Ah, qu'il me coûtera! Mais, Madame, il n'importe;
Il faut que sur mon goût votre intérêt l'emporte.

LA MARQUISE.

Quel est donc cet effort?

BABET *la regardant tendrement.*

Celui de vous quitter.
Si j'ai quelques attraits, je vais les détester.
A tout autre qu'à vous, que ne suis-je odieuse!
L'honneur de vous servir me rendroit trop heureuse.

LA MARQUISE *vivement.*

Tais-toi donc, mon enfant, je n'y puis plus tenir.

BABET *d'un air timide.*

Mais, avant mon départ, ne pourrai-je obtenir?...

LA MARQUISE.

Quoi, Babet?

BABET.

De baiser cette main respectable.

LA MARQUISE *lui tendant les bras.*

Embrasse-moi plutôt. Viens, enfant trop aimable.
Quoi qu'il puisse arriver, j'en crois mon cœur.

BABET *s'éloignant.*

Hé quoi,
Voulez-vous jusques-là vous abaisser pour moi ?

LA MARQUISE.

Viens, te dis-je. Lisette aura beau ....

LISETTE.

Moi, Madame ?
Son air, ses sentimens, ses tons m'ont gagné l'ame.

[*Elle embrasse Babet.*]

Et, par ma foi, je veux qu'elle m'embrasse aussi.
Allons, Madame, il faut qu'elle demeure ici :
Je suis sa caution.

LA MARQUISE.

Elle l'est elle-même :
Je l'estime déja tout autant que je l'aime.
Lisette, allez chercher un habit pour Babet.

LISETTE.

Elle n'a qu'à venir, j'ai justement son fait ;
Je vais la rendre encor mille fois plus jolie.

LA MARQUISE.

Oui, mets-lui le plus beau des habits de Julie.

BABET.

Madame, c'est trop loin pousser votre bonté.
J'aurai, sous cet habit, un air trop emprunté.

LISETTE.

Friponne, tu m'as l'air de le porter mieux qu'elle.

LA MARQUISE.

Cela n'est que trop vrai. Réflexion cruelle !
» Non, l'éducation, malgré tous ces efforts,
» Ne parvient pas toujours à parer les dehors.
» Quand même elle y parvient, le naturel subsiste ;
» Ma fille en est pour nous la preuve la plus triste.
» Son naturel sauvage, en dépit des leçons,
» A même dédaigné de prendre nos façons ;
» Et le tien seul te rend douce, aimable, polie.
» Que n'est-elle Babet ? Et que n'es-tu Julie ?

BABET.

BABET.

Je ne mérite pas que vous fassiez ces vœux.

LISETTE.

Allons, viens, mon enfant. Dans un quart-d'heure ou deux
Je te rendrai toute autre, & j'en fais mon affaire.

BABET *à la Marquise.*

Ma seule ambition, Madame, est de vous plaire ;
Y pouvoir réussir, c'est le parfait bonheur.

LA MARQUISE *après l'avoir regardée tendrement.*

Lisette, emméne-la.

LISETTE *la prenant sous le bras.*

Venez, mon petit cœur.

SCENE VI.

LA MARQUISE, *seule.*

AH ! Que mal à propos on m'auroit allarmée !
D'où vient que tout à coup cette enfant m'a charmée ?
Jamais je n'ai senti de plus tendre penchant.
Eh ! Qui pourroit tenir à ce regard touchant,
A ce doux son de voix, à ces graces naïves,
A ces expressions si tendres & si vives ?
Je ne m'étonne plus si votre cœur touché,
A cet aimable enfant s'est si-tôt attaché.
Marquis, votre tendresse est innocente & pure ;
Ou du moins de Babet la vertu me l'assure :
Dût-elle me ravir votre cœur précieux,
Je vais l'offrir encor plus charmante à mes yeux.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS
entrant d'un air empressé.

VOus avez vû Babet, qu'en pensez-vous, Marquise ?

LA MARQUISE.

Ce que vous en pensez. J'en suis vraiment éprise,
Et je crol que je l'aime autant que vous l'aimez.
C'est tout dire en deux mots, Monsieur.

LE MARQUIS.

Vous me charmez.
Quoi, sérieusement, Babet a sû vous plaire ?

LA MARQUISE.

Et peut-on s'empêcher d'aimer son caractére,
Sa figure, ses tons, ses graces, sa candeur ?

LE MARQUIS.

Parlez-vous tout de bon ?

LA MARQUISE.

Oui, du fond de mon cœur :
» Et que jamais de vous je ne sois regardée,
» Si jamais on a dit vérité moins fardée.
» Je garderai Babet par inclination,
» Et mon goût est conforme à votre intention.

LE MARQUIS.

» Comme elle a l'air très-noble, & qu'elle est jeune & belle,
» Prenez-la près de vous pour votre Demoiselle.

LA MARQUISE.

» Mais elle ne l'est pas ; vous savez de quel sang :
» Elle sort.

LE MARQUIS.

Le mérite est ce qui fait le rang.
» Les nobles sentimens, la vertu, la sagesse,
» Ce sont là proprement les titres de noblesse ;
» Elle n'est rien sans eux : ce sont ceux de Babet.

LA MARQUISE.

» Je le sens comme vous ; vous en verrez l'effet ;
Vous n'exigerez rien pour cette fille aimable
Qui ne soit pour mon cœur un soin très-agréable.

LE MARQUIS *en souriant.*

En dépit de Lisette, ou je me trompe fort.

LA MARQUISE.

Calmez-vous sur cela ; je sai bien qu'elle a tort.
Vous allez voir, Monsieur, si l'ardeur de vous plaire
Ne sera pas toujours ma principale affaire.
Adieu.

SCENE VIII.

LE MARQUIS *la regardant aller.*

Que de vertu, de raison, de douceur !
Et que je suis heureux de sentir mon bonheur !

Fin du troisiéme acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GUÉRAULT.

VOILA, graces au Ciel, mes mesures bien prises ;
Elles sauront nous mettre à couvert des surprises ;
D'ailleurs, chacun me croit amoureux de Babet,
Et m'aide, en le croyant, à cacher mon secret.
Par là, Julie & moi, peut-être dans une heure,
Nous pourrons parvenir à changer de demeure.
Par avance, j'ai su me nantir de sa dot,
Et l'amour que je sens n'est pas l'amour d'un sot.
L'Amour, quoique son feu nous amuse & nous plaise,
N'est pas long-temps bien vif, s'il n'est pas à son aise ;
Et les bijoux brillans joints à l'argent comptant,
L'échaufferont sans cesse, & le rendront constant.
Mon cœur est enflammé, mais il songe au solide,
Et languiroit bien-tôt si ma caisse étoit vuide.
L'homme sensé, prudent, ne met rien au hazard.
Mais je veux, pour voiler encor mieux mon départ,
Au sujet de Babet interroger Lisette ;
Demander si Madame en est fort inquiette,
Et si sa jalousie a bien fait du fracas.
Nous nous échapperons pendant tout leur traças.

SCENE II.

JULIE, GUÉRAULT.

JULIE
d'un air empressé & mystérieux accourant.

Eh, vîte un mot.

GUÉRAULT.

De quoi s'agit-il, ma charmante ?

JULIE *lui remettant un écrain.*

Voilà des diamans que l'Amour te présente.
Cette provision au pays étranger
Pourra nous mener loin, car tu sais ménager.
Moi, haïssant le faste, aimant la vie obscure,
Bornée à nos moyens, je saurai, j'en suis sûre,
Te donner tout sujet de ne point regretter
Le poste lucratif que je te fais quitter.

GUÉRAULT.

Vous, comptez sur mon cœur & sur mon industrie.
De plus, j'ai de l'argent.

JULIE.

Mais au moins, je te prie,
N'emportons que celui qui t'appartient.

GUÉRAULT.

Pourquoi ?
L'argent de votre pere est à vous.

JULIE.

Je le croi.
Mais ton honneur m'est cher, & je veux que mon pere
N'ait à te reprocher qu'un amour téméraire,
Que mon enlévement avec moi concerté,
Et rien contre l'honneur & la fidélité.

GUÉRAULT.

Au fond, j'aime à vous voir cette délicatesse:
J'allois être fripon par excès de tendresse.
La crainte de vous voir un jour dans le besoin,
Par dessus le scrupule avoit porté mon soin:
Mais, plus digne de vous, adoptant vos maximes;
Je ne me chargerai que de fonds légitimes.
Mon Registre arrêté dès ce soir, fera foi
Que mon argent comptant est sûrement à moi.
Je vais remettre en caisse une assez bonne somme;
Et rens grace à l'amour qui me laisse honnête homme...
Mais avec la Fermiere êtes-vous bien d'accord?
Veut-elle nous cacher?

JULIE.

Je n'en sai rien encor.
Elle est dehors.

GUÉRAULT.

Tant pis.

JULIE.

J'attens l'instant propice,
Pour l'engager sous main à nous rendre service,
Et je compte sur elle.

GUÉRAULT.

On vient, séparons-nous;
Je vais continuer mon Rôle de Jaloux,
Et voici justement la femelle maligne
Que j'avois mise en œuvre. Elle sourit. Bon signe.

SCENE III.

LISETTE, GUÉRAULT.

LISETTE *à part.*

VOici notre Amoureux. Comme il va soupirer!
Je veux me délecter à le désespérer.

GUÉRAULT.

Bon jour. Voudriez-vous me mener chez Madame?

LISETTE.

Cela ne se peut pas. Qu'y cherchez-vous?

GUÉRAULT.

Ma femme.

LISETTE.

Votre femme! Êtes-vous marié?

GUÉRAULT.

Peu s'en faut.
Et Madame, je crois, achevra bien-tôt.

LISETTE.

Elle a parlé pour vous.

GUÉRAULT.

Bon. Je conclus, Lisette,
Que l'affaire est finie.

LISETTE.

Oui, votre affaire est faite.

GUÉRAULT.

Tout de bon?

LISETTE.

Sans retour, on vous défend tout net,
Une fois pour toujours, de songer à Babet.

GUÉRAULT.

Que me dites-vous là?

LISETTE.

La chose la plus sûre
Qu'on ait dite jamais. Voulez-vous que j'en jure?
Vous n'avez qu'à parler.

GUÉRAULT.

Mais, Madame, je croi
En est au désespoir.

LISETTE.

Elle? Pas plus que moi.
Ai-je l'air affligé?

GUÉRAULT.

Pas beaucoup.

LISETTE.

Ma Maîtresse
Ne l'a pas davantage. Elle chérit, caresse,
Habille richement cet objet gracieux
Que vous avez tâché de lui rendre odieux.

GUÉRAULT.

Ce que je vous ai dit ne la rend pas jalouse?

LISETTE.

Un esprit de travers assez souvent se blouse:
Or, on vous croit l'esprit de cette trempe-là.
Voyez donc ce qu'on peut conclure de cela.

GUÉRAULT.

Mon esprit est fort droit.

LISETTE.

Nous le croyons très-gauche.

GUÉRAULT.

Je ne vous ai tracé qu'une légere ébauche
De tout ce que j'ai vû. Si vous saviez...

LISETTE.

Chanson.
Ira-t-on se brouiller sur un petit soupçon?
Mais un fait très-constant, que je tiens de Madame,
C'est que jamais Babet ne sera votre femme.

Sur

Sur cet article-là, tout le monde eſt d'accord.
Ayez donc la bonté de vous faire un effort,
Pour éteindre au plûtôt le feu qui vous dévore;
Car, quoique je vous aime, & que je vous honore,
Je vous dirai trois mots dont il vous ſouviendra;
C'eſt qu'en cas de rechûte, on vous relevera.

GUÉRAULT.

La phraſe eſt équivoque.

LISETTE.

Oh! Vous allez m'entendre.
Par ordre très-exprès je viens de vous défendre
De rechercher Babet: mais ſi vous perſiſtez,
Monſieur ſaura les faits que vous m'avez contez;
Afin que vos rapports reçoivent leur ſalaire.
Monſieur m'entend-il mieux?

GUÉRAULT.

Oui; cette phraſe eſt claire.
Quand on parle ſi bien, j'entens à demi mot.

LISETTE.

Votre eſprit ſe redreſſe.

GUÉRAULT *à part.*

On me prend pour un ſot;
Mais ils verront bien-tôt que ſi j'en ai la mine,
Je n'en ai pas le jeu.

LISETTE *à part.*

Le pauvre homme rumine,
Cela me divertit.

GUERAULT *à part.*

Je ris de ſon erreur.

LISETTE.

Vous voilà bien fâché.

GUÉRAULT *feignant de pleurer.*

Vous me percez le cœur.

LISETTE
feignant de s'attendrir.

Hélas! Me chargez-vous de deux mots de réponſe?

GUÉRAULT *sanglottant.*

Dites donc qu'à Babet pour jamais je renonce.

LISETTE

feignant de pleurer encore plus fort.

Vous me faites pitié.

GUÉRAULT.

Le bon cœur ! Je m'en vais

Tâcher de réparer la perte que je fais.

LISETTE.

Cela vous est facile, avec tant de mérite.

GUÉRAULT.

[*à part.*]

Vous pensez juste, au moins. Au fond, l'affront m'irrite.

Allons trouver Julie, & suivons notre plan.

LISETTE

lui faisant une profonde révérence.

Monsieur, votre servante.

GUÉRAULT *d'un air important.*

Adieu, ma pauvre enfant.

SCENE IV.

LISETTE *seule.*

LE fat ! Je lui devois cette petite scéne.
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il mérite ma haine,
Il ne m'a jamais dit un seul mot de douceur,
Et veut être traité comme un petit Seigneur.
Je déteste les gens qui s'en font trop accroire,
Et me fais un plaisir de rabattre leur gloire.

SCENE V.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.
Guérault, ne sort-il pas d'avec vous?

LISETTE.
Justement;
Et je viens de lui faire un fâcheux compliment.

LE MARQUIS.
Sur quoi donc?

LISETTE.
Sur Babet. Madame lui fait dire
Qu'il peut porter ailleurs son douloureux martyre;
Que vous mettez obstacle à ses prétentions,
Et qu'elle se soumet à vos intentions.

LE MARQUIS.
En est-il bien fâché?

LISETTE *d'un air guai.*
Cela le désespere,
Il en perdra l'esprit,

LE MARQUIS.
Je n'y saurois que faire.
Je ne le croyois pas amoureux à ce point.

LISETTE *en riant.*
Le dépit le suffoque, il n'en reviendra point.

LE MARQUIS.
Cela vous réjouit?

LISETTE.
Je n'en suis pas fâchée,
Et comme je vous suis vivement attachée,
J'aime bien mieux vous voir heureux & satisfait,
Que si vous vous forciez à lui céder Babet.

LE MARQUIS
prenant son sérieux.

A la lui céder! Moi? Que voulez-vous me dire?

LISETTE.

Madame vous devine, elle n'en fait que rire,
Et moi, j'en ris aussi, comme vous jugez bien.
Aimez tout à votre aise, on ne vous dira rien.
Même en cas de besoin... fidelle confidente...
Je pourrai vous prouver...

LE MARQUIS.

Sortez, impertinente.
Vous voulez me sonder, & je vous vois venir.
Sur le champ mon courroux devroit vous en punir;
Je veux bien ménager votre bonne Maîtresse;
Je sens, je vois pour vous jusqu'où va sa foiblesse;
Mais n'y revenez plus, ou vous pourrez sentir
Qu'on ne se joue à moi que pour s'en repentir.

LISETTE *à part.*

Ma pénétration échauffe sa cervelle;
Je vais faire ma paix en lui montrant sa Belle.

SCENE VI.

LE MARQUIS *seul.*

Je n'ai vû de mes jours un si méchant esprit,
La Marquise le fait, & rien ne la guérit
De sa prévention pour cette créature.
Que la paix, l'union mettent à la torture.
Peut-elle lui passer un semblable défaut?
Mais au fond, j'ai pitié de ce pauvre Guérault;
Si contre lui Babet étoit moins prévenue,
Je n'arrêterois plus une affaire conclue.

Ne ferois-je pas mieux de les raccommoder ?
Qu'on appelle Guérault. Oui, je m'en vais l'aider
A devenir heureux, si Babet veut m'en croire.
Mais voici mon cousin. Il a l'humeur bien noire,
Ce me semble.

SCENE VII.

LE COMTE, LE MARQUIS.

LE COMTE *à part.*

GRand Dieu ! Que je suis étonné !

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous, mon cousin ? Vous êtes consterné !

LE COMTE *à part.*

Je n'ose ni parler, ni garder le silence.
De ses fougueux transports je crains la violence.
[*haut.*]
Promettez-moi, Marquis, & faites-moi serment,
Que vous triompherez du premier mouvement.

LE MARQUIS.

Pourquoi ce préambule ?

LE COMTE.

Il est trop nécessaire.
Je vais vous réveler une cruelle affaire.

LE MARQUIS *d'un air ému.*

Et de quoi s'agit-il ?

LE COMTE.

Je suis désesperé.
Jusques à ce moment vous avez ignoré,
Eh que n'est-il permis de vous cacher encore
Un secret qui m'effraye, & qui vous déshonore !

Mais il faut y mettre ordre, & vous mettre en état
De prévenir ici le plus fâcheux éclat.
M'écouter de sang froid, ce seroit un prodige.
Marquis; sur votre honneur, jurez-moi, je l'exige,
Que bien loin d'écouter un violent transport,
Vous ferez sur vous-même un généreux effort,
Afin d'approfondir, sans éclat, un mystere
Qui demande le calme, & la bonté d'un pere.

LE MARQUIS.

D'un pere! Se peut-il?...

LE COMTE.

Déja tant de chaleur?

LE MARQUIS.

Non. Je vous donne ici ma parole d'honneur
Que je soumettrai tout aux loix de la prudence.
Qu'allez-vous donc m'apprendre?

LE COMTE.

Un fait sans vraisemblance,
Et qui n'est que trop vrai.

LE MARQUIS.

Parlez donc au plûtôt.

LE COMTE.

L'indiscrette Julie idolâtre Guérault.

LE MARQUIS.

Guérault?

LE COMTE.

Et ce qui doit vous étonner encore,
C'est qu'il est très-certain qu'en secret il l'adore,
Et que cet insolent ne feint d'aimer Babet,
Qu'afin de vous cacher son horrible projet.
Il veut déshonorer votre illustre famille,
En enlevant d'ici dès ce soir votre fille.

LE MARQUIS *furieux.*

Mon Intendant former un semblable dessein!
Le perfide à l'instant va périr de ma main.

LE COMTE *l'arrêtant.*

Eh quoi! Vous oubliez déja votre parole?

LE MARQUIS

d'un sang froid étouffé.

J'ai tort. A mon serment ma colere s'immole.
Comment est-on instruit de ce complot affreux?

LE COMTE.

Tantôt, dans le jardin, ils conféroient tous deux.
La jeune Louison, Suivante de Julie,
Qui déja soupçonnoit leur étrange folie,
Derriere le berceau se glissant en secret,
A, sans en perdre un mot, entendu leur projet;
Et comme je rentrois, m'a conté cette histoire,
Que pendant très-long-temps j'ai refusé de croire;
Mais elle m'a si bien détaillé son récit,
Qu'elle m'a convaincu de ce qu'elle m'a dit.
Julie est résolue, & Guérault craint & tremble.
Ils attendent la nuit pour s'évader ensemble;
Lui cousu, chargé d'or, elle de ses bijoux.
Ils vont directement, en sortant de chez vous,
Jusqu'auprès d'Oronville, où chez votre Fermiere
Ils se tiendront cachés cette semaine entiere,
Comptant se mettre ensuite à l'abri du danger,
En se sauvant tous deux en pays étranger.
Voilà ce que j'ai su par cette jeune fille.

LE MARQUIS.

Je m'en vais la trouver. Cachons à ma famille,
Sur-tout à la Marquise, un complot aussi noir,
Qui pourroit lui causer un affreux désespoir.
Comte, reposez-vous sur ma sage conduite;
Je vais agir sous main pour prévenir leur fuite,
Après quoi, je prendrai mon Intendant à part,
Pour le féliciter sur son prochain départ,
Le tout sans nul éclat, je vous le jure encore.
Ami, ne craignez plus que je vous déshonore

En pressant un hymen que nous avions conclu.
Vous aurez tous mes biens, c'est un point résolu;
Mais comptez que Julie au couvent transportée,
Y finira ses jours fille, & déshéritée.

LE COMTE.

Marquis, si vous avez pour moi quelque amitié,
De cette infortunée ayez quelque pitié.

LE MARQUIS.

Je calme mes transports, c'est ce que je puis faire.
Désormais je suis Juge, & je ne suis plus pere.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LISETTE, LE COMTE.

LE MARQUIS *à Lisette, d'un ton brusque.*

QUe voulez-vous?

LISETTE.

Monsieur, je venois pour savoir
Si vous étiez ici. Je veux vous faire voir
La charmante Babet dans sa riche parure.
Vous serez enchanté de sa noble figure.

LE MARQUIS *brusquement.*

Nous verrons. De ce pas allez dire à Guérault
Que je veux lui parler, & qu'il vienne au plûtôt.

LISETTE.

Monsieur, il est sorti, mais il a dit au Suisse
Qu'il alloit revenir.

LE MARQUIS.

Hé bien, qu'on l'avertisse
Dès qu'il sera rentré, que j'ai besoin de lui.

LISETTE.

Il n'a fait que sortir & rentrer aujourd'hui.

LE MARQUIS *regardant le Comte.*

Fort bien.

LISETTE.

Il faut qu'il ait quelque importante affaire.

LE MARQUIS *d'un ton sévere.*

Que fait ma fille ?

LISETTE.

Elle est chez Madame sa mére.

LE MARQUIS *au Comte, à part.*

Je ne veux point la voir. Son aspect odieux
Exciteroit en moi des transports furieux.
A son lâche projet mon cœur est si sensible,
Qu'un effort de raison me seroit impossible.
[*à Lisette.*]
Dites à Louison, sans perdre un seul moment,
Qu'elle vienne au plûtôt dans mon appartement,
Que je l'y vais attendre.

LISETTE.

Et Babet ?

LE MARQUIS *brusquement.*

Partez vîte.
Comte, pour un moment il faut que je vous quitte,
Vous savez trop pourquoi.

LE COMTE.

Sans doute, & je vous plains.

SCENE IX.

LE COMTE *seul.*

Puisse-t-il surmonter les transports que je crains !
Mais, que vois-je ?

SCENE X.

BABET *vêtue magnifiquement*, LE COMTE.

LE COMTE.

AH, Babet ! Ah, que de nouveaux charmes !
Quoi, vous êtes si belle, & vous versez des larmes ?

BABET.

Oui, je pleure de voir qu'on me déguise ainsi.
C'est se moquer de moi... Mais n'est-il pas ici ?

LE COMTE.

Qui ?

BABET.

Monseigneur. Je viens, par ordre de Madame,
Me présenter à lui.

LE COMTE *à part.*

La candeur de son ame
Est peinte dans ses tons, dans ses yeux, dans ses traits;
Dans tout ce qu'elle dit. Est-il quelques attraits
Qu'on puisse comparer à cet air de décence ?
Qu'elle méritoit bien une haute naissance !

BABET *d'un air inquiet.*

Lisette ne vient point ! Elle m'avoit promis
De venir avec moi chez Monsieur le Marquis.

LE COMTE.

Elle va revenir ; cessez d'être inquiette.

BABET *voulant s'en aller.*

Permettez...

LE COMTE *la retenant.*

Ne peut-on vous parler sans Lisette ?

B

BABET *voulant toujours sortir.*

Je vais trouver ma mere.

LE COMTE *la retenant encore.*

Eh! Vous suis-je suspect?

Comptez que j'ai pour vous le plus profond respect.

BABET.

Vous ne m'en devez point, & c'est ce qui m'allarme.

LE COMTE.

Votre pudeur m'impose autant qu'elle me charme.

BABET.

Puis-je vous imposer étant d'un si bas rang?

LE COMTE.

Je vous respecte autant que le plus noble sang.
J'honore, j'aime en vous votre seule personne.
Vous ne répondez rien?

BABET.

Ce langage m'étonne.

LE COMTE.

Pourquoi?

BABET.

Vous oubliez votre rang & le mien.
De grace, terminons un pareil entretien.

LE COMTE.

Eh quoi, tant de fierté?

BABET.

Non, je ne suis pas fiere:
Je songe que je suis fille d'une fermiere.
Devez-vous me parler? Dois-je vous écouter?
J'accepte votre estime; &, pour la mériter,
Monsieur, je dois vous fuir avec un soin extrême.

LE COMTE.

Ah, cruelle! Me fuir parce que je vous aime?
Car, il faut l'avouer, mon cœur brûle pour vous.

BABET.

Pour moi? Vous m'offensez.

LE COMTE.

Quel injuste courroux !

Mon amour vous offense !

BABET.

Un cœur tel que le vôtre

Doit-il toucher le mien? Sont-ils faits l'un pour l'autre?

Non. Vous m'outrageriez, en osant présumer

Que pour gagner mon cœur il suffit de m'aimer.

Il est ambitieux, mais il est raisonnable :

Et plus d'égalité vous rendroit plus aimable.

LE COMTE.

Que je hais maintenant le rang où je suis né !

BABET.

Pour une autre que moi vous étes destiné.

Quoi, Monsieur, vous m'aimez, prêt d'épouser Julie?

Ah ! Laissez-moi sortir.

LE COMTE.

Un mot, je vous supplie :

Sachez que maintenant je suis maître de moi;

Le pere de Julie a dégagé ma foi.

BABET.

Ah ! Que m'apprenez-vous?

LE COMTE.

Des raisons de famille

Font qu'il ne songe plus à me donner sa fille;

Et tous deux de concert, & mutuellement,

Nous voilà délivrés de notre engagement.

Je puis donc vous aimer sans vous faire une offense.

BABET.

Si votre liberté réhaussoit ma naissance...

LE COMTE.

Hé bien, m'aimeriez-vous? Répondez-moi, Babet;

Laissez-moi m'en flatter, & je suis satisfait.

BABET.

Pourquoi supposerois-je un bonheur impossible?

LE COMTE.

Mais à l'ambition soyez du moins sensible.
Ne souhaitez-vous pas un rang plus élevé ?

BABET.

Souvent contre mon sort mon cœur s'est soulevé;
Je l'avoue; &, s'il faut achever de le dire,
Pour un plus haut état je le sens qui soupire...
Pour lui plus que jamais... il auroit des appas.

LE COMTE.

Je vous entens, Babet.

BABET.

Non, ne m'entendez pas.

LE COMTE.

Je vous entens, vous dis-je, & suis ravi de croire...

BABET.

Comte, ne croyez rien; il y va de ma gloire.

LE COMTE.

Ah! Loin de l'offenser...

BABET.

Ma mere vient, je croi;
Oui, c'est elle.

SCENE XI.

MATHURINE, BABET, LE COMTE.

MATHURINE *considérant Babet.*

Eh, bon Dieu, mon enfant; est-ce toi?

BABET.

Oui, ma chere maman, je suis toujours la même,
Toujours ayant pour vous une tendresse extrême.

MATHURINE.

Oh, je n'en doute point. Que d'enjolivemens !
Or dessus, or dessous. Comment, des diamans !
Ta tête en est farcie. Oh, qu'alle a bonne grace !
Mais tu ne me dis mot ! Viens donc que je t'embrasse.
M'aime-tu toujours bien ?

BABET.

Je vous l'ai dit, Maman.

MATHURINE.

Par ma foi, Monseigneur gâtera mon enfant.
Que dira-t-on de nous ? Avec son biau plumage
A va faire enrager tous les coqs du village ;
Et puis, à nos dépens, on jasera, Dieu sait !

LE COMTE.

Ne vous allarmez point, on garde ici Babet.

MATHURINE.

Ma pauvre fille ! Hélas, qu'eu pitié qu'on me l'ôte !
Tu laisses ta maman ?

BABET.

Mais ce n'est pas ma faute,
Madame veut m'avoir.

MATHURINE.

Madame t'aime aussi ?
Morgué, que j'ai mal fait de t'amener ici !

LE COMTE.

Pourquoi donc ?

MATHURINE.

Oh, pourquoi ? Cela me perce l'ame.
Je crains... Voici Julie.

BABET.

Ah ! Je cours chez Madame ;
Je recevrois ici de mauvais complimens.

[*Elle sort avec le Comte.*]

SCENE XII.

JULIE, MATHURINE.

JULIE.

Je voudrois vous parler pendant quelques momens.
Je viens de m'échapper pour vous joindre, Nourrice,
Et pour vous demander un important service.

MATHURINE.

De quoi s'agit-il donc ?

JULIE.

Du repos de mes jours :
Je ne puis l'assurer que par votre secours.

MATHURINE.

Diantre ! L'affaire est donc de grande conséquence !

JULIE.

Sans doute. Jurez-moi de garder le silence.

MATHURINE.

Je le jure.

JULIE.

Un seul mot me perdroit sans retour.

MATHURINE.

Ouais ! N'est-ce point ici queuque intrigue d'amour ?

JULIE.

Hélas, oui.

MATHURINE.

Comment, oui ? Vous étes amoureuse ?

JULIE.

Oui, Nourrice, & sans vous je serai malheureuse.
Mais vous m'aimez toujours ?

MATHURINE.

Que trop pour mon repos.
Mais là, contez-moi donc votre affaire en deux mots.

JULIE *après avoir un peu rêvé.*
On veut me marier ; vous le savez, ma chere,
Et même dès demain, ce qui me désespere.

MATHURINE.
Est-ce un si grand malheur ?

JULIE.
Oui, c'en est un pour moi.
On me donne le Comte, & je le hais.

MATHURINE.
Pourquoi
Vous déplaît-il si fort ?

JULIE.
C'est que j'en aime un autre ;
Et je croi que mon choix auroit été le vôtre.
C'est un homme d'esprit, d'une charmante humeur ... ;
D'un caractére enfin que j'aime à la fureur.

MATHURINE.
Eh, qu'en dit votre pere ?

JULIE.
Il n'en sait rien, ma bonne ;
Et je n'ai déclaré mon amour à personne.

MATHURINE.
La rusée ! Et cet homme est-il de qualité ?
Est-ce un Marquis ? Un Duc ?

JULIE.
Fi donc !

MATHURINE.
Ma volonté
Est que vous épousiez queuque homme d'importance.

JULIE.
» Moi, je hais tous les gens d'une haute naissance.
» Un homme qui me plaît, est un prince à mes yeux,
» Le mérite tient lieu des plus nobles ayeux.
» Enfin, « celui que j'aime est un homme ordinaire ;
De qui l'unique titre est le don de me plaire.

MATHURINE.

MATHURINE.

Vous voulez l'épouser ?

JULIE.

Oui, nourrice ; si bien . . .
Vous frémissez !

MATHURINE.

Hélas !

JULIE.

Je ne dirai plus rien.

MATHURINE.

Vous m'en avez trop dit pour finir là l'histoire.
Je veux savoir le reste.

JULIE.

Il n'est pas à ma gloire ;
Mais il est sans remède : &, quoi que vous disiez . . .

MATHURINE.

Morgué, je vais gager qu'ils se sont mariés.

JULIE.

Oui, nourrice, en secret.

MATHURINE.

Voilà de bel ouvrage !
Et je ne ferons pas casser ce mariage ?
Mordienne, il le sera. Je vais voir Monseigneur.

JULIE *l'arrêtant.*

Vous voulez donc ma mort ?

MATHURINE.

Sa mort ! A me fait peur.

JULIE.

Si vous me trahissez . . .

MATHURINE.

Hé bien ?

JULIE.

Je suis perdue.

MATHURINE.

La çarvelle me torne, & je suis confondue.

JULIE.

Ayez pitié de moi, j'embrasse vos genoux ;
Et souffrez que ce soir nous nous sauvions chez vous.

MATHURINE.

Cheux moi, bon Dieu !

JULIE.

Comptez sur ma reconnoissance ;
Nous avons des bijoux, de l'or en abondance ;
Nous vous en donnerons tout ce que vous voudrez.
[*Mathurine tire son mouchoir.*]
Nourrice, qu'avez-vous ?

MATHURINE.

Leve-toi.

JULIE.

Vous pleurez !

MATHURINE.

Ce n'est pas sans raison que je suis en détresse :
J'ai pardu tout le fruit de ma folle tendresse.
Mais quel est ce mari ? Dis-le-moi maintenant.

JULIE

d'un air timide & embarrassé.

Vous connoissez Guérault.

MATHURINE *d'un ton furieux.*

C'est un impartinent.

JULIE *d'un ton fier & sec.*

Nourrice, parlez mieux ; c'est un fort galant homme.

MATHURINE.

Comment, ce biau mari, c'est Guérault qu'il se nomme ?

JULIE.

Lui-même.

MATHURINE.

Ah, le fripon ! Il rechárchoit Babet.

JULIE.

C'étoit pour mieux cacher l'engagement secret
Qui me rend son épouse.

MATHURINE.

Oh, la dévargondée !
Qu'alle a fait un biau tour ! Qu'a m'a bian secondée !
A quoi sart la bonté de notre bon Seigneur,
Pour une éçarvellée, & pour un mauvais cœur ?

JULIE *fierement.*

Mais... vous vous oubliez.

MATHURINE.

Indigne ! Je m'oublie !
Il faut être Babet quand on n'est pas Julie.
Va, Babet tu veux être, & Babet tu seras.

JULIE.

Je ne vous entens point.

MATHURINE.

Bien-tôt tu m'entendras.
Mon maître t'a placée en sa noble famille,
Mais il ne savoit pas... qu'il y plaçoit ma fille.

JULIE.

Moi, votre fille ?

MATHURINE.

Oui. Celle qu'il croit Babet,
Est son enfant.

JULIE *d'un air joyeux.*

Ah, ciel !

MATHURINE.

Et je meurs de regret
D'avoir trahi pour toi mon maître & ma maîtresse,
Et puisque tu n'as pû mériter leur tendresse :
Ton lâche engagement les auroit diffamés.
Mais tu n'es pas leur fille.

JULIE *avec transport.*

Ah, que vous me charmez !

MATHURINE.

Tu veux être la mienne ?

JULIE.

Au plûtôt.

MATHURINE.

Ame basse !

JULIE.

Prouvez que je le suis, & vous me ferez grace.

MATHURINE *parlant vîte.*

Tu vas voir que tu l'es. Pendant que Monseigneur
Dans les pays lointains étoit ambassadeur,
Sa femme l'alli joindre, & me laissi Julie
Qui n'avoit que deux mois. Madame étant partie,
Il me vint dans l'esprit de changer nos enfans.
J'alli porter sa fille à l'un de mes parens,
Pour qu'il la fît nourrir, croyant qu'a fût la mienne;
Madame, à son retour, te reçut pour la sienne,
Prit soin de t'élever, puis te mit au couvent,
Où défunt mon mari t'alloit voir si souvent;
Car il s'apparçut bian que je t'avois changée.
Il voulut me trahir, mais je fis l'enragée,
Et le menaci tant qu'il gardit le secret,
Et que le pauvre sot en est mort de regret.
Hé bian, es-tu contente ?

JULIE.

Enchantée !

MATHURINE.

A parsiste !

Quoi, tu te réjouis quand tu dois être triste ?

JULIE.

Ce qui doit m'affliger, fait ma félicité.

MATHURINE.

Devenir paysanne ! O quelle lâcheté !

JULIE.

Je faisois chez les Grands une sotte figure;
Ma mere. On tâche en vain de changer la nature.
Reprenez votre fille.

MATHURINE.

Ah! Que proposes-tu ?

JULIE.

Je n'ai pas le cœur haut, mais j'ai de la vertu.
Je veux rendre Babet à ſon pere, à ſa mere.

MATHURINE.

Mais tu me pardras, moi, ſi tu dis le myſtere.

JULIE.

Ne vous effrayez point; je m'y prendrai ſi bien;
Que je leur dirai tout ſans que vous riſquiez rien.

MATHURINE.

Hé bian, fais, mon enfant. Au fond, tu me ſoulages;
Je ſentois dans mon cœur de grands remu-ménages;
Mais tu me fais piquié.

JULIE.

C'eſt ſans nulle raiſon.
J'aime mieux vivre en paix dans ma pauvre maiſon;
Libre, aimant mon mari, ma véritable mere,
Que dans ce riche hôtel où je ſuis étrangere.

Fin du quatriéme acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JULIE *en habit de paysanne.*

Enfin, j'ai pris le nom & l'habit de Babet.
Monseigneur le Marquis va savoir le secret,
Et par-là j'obtiendrai le pardon de ma mere.
Ah, qu'il sera ravi de n'être plus mon pere!
Mais je veux devant lui me réjouir aussi,
De n'être plus sa fille, & de sortir d'ici.
Fades brimborions, ridicule parure,
Vous n'aurez plus l'honneur de farder ma figure,
Je n'aurai plus besoin de termes éloquens,
Et mes discours naïfs ne seront plus choquans:
Dans mon vrai naturel je suis déja rentrée,
Et c'est de lui tout seul que je serai parée.
Adieu, tous les grands airs; adieu, monde poli,
Qui voulois me forcer à prendre un nouveau pli,
D'un bourgeois tout uni je vais être la femme:
Je renonce à l'honneur d'être une grande Dame,
Personnage brillant que mon cœur ingénu,
Et mon goût trop rustique auroient mal soutenu.
Estre ce que l'on est, jamais ne se contraindre,
C'est la seule grandeur où je brûlois d'atteindre;
M'y voilà parvenue. Ah, pauvre Vérité!
On te prend pour rudesse & pour grossiereté,
Tu me rendois maussade: allons donc au village,
Où l'on n'a point encore oublié ton langage.
Je ne vois point Guérault! Où puisje le trouver?
Il ne sait point encor ce qui vient d'arriver,

Et prépare en tremblant notre fuite secrette.
Mais, loin qu'aucun péril trouble notre retraite,
Nous partirons sans crainte & sans témérité,
Criant à haute voix : Vive la liberté.

SCENE II.

JULIE, LISETTE.

LISETTE.

Je vous cherchois par tout. Est-ce vous ?

JULIE.

Oui, moi-même.

LISETTE.

Et pourquoi cet habit ?

JULIE.

C'est parce que je l'aime.

LISETTE.

Vous avez le goût noble.

JULIE.

Oui, je l'ai. Viens au fait.
Que veux-tu ?

LISETTE.

Vous sçaurez que l'oncle de Babet
Demande à vous parler.

JULIE.

J'y cours.

LISETTE.

De quelle affaire
S'agit-il donc ?

JULIE.

Bien-tôt tu sçauras le mystére.

LISETTE.

Vous suivrai-je ?

JULIE.
Non, non, reste ici.

LISETTE.
Par ma foi,
Je ne sai que penser de tout ce que je voi.
[*Julie sort.*]

SCENE III.

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.
PErmettez un moment que je vous entretienne.

LA MARQUISE.
Si Guérault est rentré, va lui dire qu'il vienne.

SCENE IV.

LE MARQUIS *seul.*

POur calmer mes transports, je fais ce que je puis,
J'ai peine à retenir la fureur où je suis.
Fille indigne de nous ! Opprobre de ta race !
J'ai perdu mes deux fils, tu combles ma disgrace :
Le Comte, vainement, ne s'est point allarmé,
Ton forfait odieux n'est que trop confirmé.
Mais Guérault ne vient point. Eh, de quel front le traître
Osera-t-il encore envisager son maître ?
Pourrai-je balancer à lui percer le cœur ?
J'y sens mon bras tout prêt. Ciel ! retiens ma fureur.

Tu

Tu vois jusqu'où m'emporte une douleur extrême ;
Daigne en ce triste instant me sauver de moi-même.
Mais quelqu'un vient, je pense. A la fin le voici.

SCENE V.

GUÉRAULT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS *à Guérault, qui se tient à la porte.*

Entrez.

GUÉRAULT *approchant pas à pas, à part.*

Quel ton il prend ! J'en ai le cœur transi.
Serions-nous découverts ?

LE MARQUIS.

Ah, c'est donc vous, beau Sire !

GUÉRAULT *à part.*

Je tremble !

LE MARQUIS.

Approchez donc. J'ai deux mots à vous dire ;
Nous avons quelques faits ensemble à discuter.

GUÉRAULT.

Mon Registre est tout prêt ; vous plait-il l'arrêter ?

LE MARQUIS *jettant son Registre en furie.*

Il n'est point question d'arrêter un Registre ;
Et je vais vous parler sur un autre chapitre :
Chapitre intéressant, & qui vous surprendra.

GUÉRAULT.

Monsieur, nous traiterons celui qu'il vous plaira.
[*Il dit pendant que le Marquis se promène à grands pas.*]
Hélas ! La foudre gronde & va crever la nue !
Fuyons.

LE MARQUIS.

Tout doux, la nuit n'est pas encor venue,
Et vous avez du temps.

GUÉRAULT *à part.*

Ah! Quels affreux regards!

LE MARQUIS.

Hé bien, vous partez donc?

GUÉRAULT.

Qui? Moi, Monsieur? Je pars.

LE MARQUIS.

Selon ce qu'on m'a dit, vous allez en campagne,
Vous menez avec vous une jeune compagne;
Est-ce assez vous en dire, & m'entendez-vous bien?

GUÉRAULT.

J'entens que vous parlez; mais je n'y comprens rien.

LE MARQUIS.

Vous ne comprenez pas ce que je veux vous dire?

GUÉRAULT.

Monsieur... à mes dépens quelqu'un a voulu rire,
Et vous a fait de moi quelque mauvais récit.

LE MARQUIS.

Ce qu'on m'a rapporté, c'est vous qui l'avez dit.

GUÉRAULT.

Où donc?

LE MARQUIS.

Sous le berceau. Louison...

GUÉRAULT *à part.*

La coquine!

LE MARQUIS.

Entendoit vos discours; elle a l'oreille fine,
Et, comme vous voyez, elle a tout entendu.

GUÉRAULT.

Si son rapport est vrai, je veux être pendu.

LE MARQUIS *d'un ton sévere.*

Hé bien, vous le serez, si j'ai la patience
D'attendre qu'un Arrêt confirme la Sentence.

GUÉRAULT.

Je nie, & je nierai.

LE MARQUIS.

Ah, tu nieras, fripon!

Avoue, ou tu péris; n'espere aucun pardon.

[*Il tire l'épée.*]

GUÉRAULT.

Je suis mort! Au secours!

LE MARQUIS.

Si quelque cri t'échape;

Si tu fais un seul pas, scélérat, je te frape.

Quoi, tu veux te sauver?

SCENE VI.

JULIE, LE MARQUIS, GUÉRAULT.

JULIE

accourt & retient le bras du Marquis.

Hélas! Que faites-vous?

Voudriez-vous, Monsieur, poignarder mon époux?

LE MARQUIS.

Ton époux! M'aborder avec cette imprudence!

Dans cet habit!

JULIE *le tenant toujours.*

Il est conforme à ma naissance.

[*Mathurine paroît à la porte.*]

LE MARQUIS.

Infâme. Il est conforme à ton lâche dessein.

Un serment indiscret veut retenir ma main:

Mais ton sang va laver l'honneur de ma famille;

Si tu ne fuis.

SCENE VII.

LE MARQUIS, JULIE, GUÉRAULT, MATHURINE.

MATHURINE *accourt en criant.*

Monsieur, ne tuez pas ma fille.

LE MARQUIS.

Ta fille !

MATHURINE.

Oui, Monseigneur, ayez pitié de nous ;
Épargnez mon enfant, elle n'est plus à vous.

LE MARQUIS.

Se pourroit-il, ô Ciel...

JULIE *se jettant à ses pieds.*

Lisez cette écriture,
Et vous en serez sûr.

LE MARQUIS

après avoir ouvert la lettre que Julie lui présente.

Ah !... C'est la signature
De défunt mon Fermier : quel mystere est-ce là ?

GUÉRAULT

jettant les yeux sur la lettre.

En effet, je connois cette écriture-là.

JULIE *au Marquis.*

C'est à moi qu'on écrit cette importante lettre,
Mon oncle, en ce moment, vient de me la remettre ;
Je l'ai lûe avec joie, & j'ai couru d'abord
Pour mettre sous vos yeux ce fidéle rapport.

LE MARQUIS *lisant avec émotion.*

A MADEMOISELLE JULIE D'ORONVILLE.

Votre oncle vous dira que vous êtes ma fille.
Ne souffrez plus qu'on trompe une illustre famille,
Car Babet est Julie, & vous êtes Babet.
Je meurs, & le remords m'arrache ce secret.
Vous-même à Monseigneur révélez le mystere,
Et demandez pardon pour votre pauvre mere.

Dois-je croire, grand Dieu, ce que je lis ici?

JULIE.

Mon pere vous l'atteste, & vous écrit aussi,
Les preuves de ce fait sont jointes à sa lettre;
Son frere en est chargé. Si vous voulez permettre
Qu'il se présente à vous, il vous les remettra.
Ma mere est en présence & vous confirmera....

MATHURINE *pleurant.*

Oui, oui, voici ma fille, & Babet est la vôtre;
Je reprens celle-ci, vous devez garder l'autre.

LE MARQUIS.

O Ciel! Vit-on jamais un tel événement!
Et mon bonheur va-t-il égaler mon tourment?
Quoi, c'est vous qui venez vous dégrader vous-même?

JULIE.

En vous rendant heureux, mon bonheur est extrême;
Et l'habit que j'ai pris a dû vous préparer
A ce que cet écrit vient de vous déclarer.

LE MARQUIS *à Julie.*

Ta générosité redouble ma surprise.
Se peut-il qu'à ton sort tu sois si-tôt soumise?
Tu te pers de sang froid en faisant mon bonheur!
Je veux par mes bienfaits réparer...

JULIE.

Monseigneur,

Pardonnez à ma mere, & je suis trop heureuse.

LE MARQUIS.

Je ne te croyois pas l'ame si vertueuse;
Tu me fais ma leçon, & je t'en dois l'effet.
Oui, je veux de ta mere oublier le forfait:
Ne crains point pour ses jours, ton attente est remplie;
Mais allons tous chercher ma nouvelle Julie.
A son nouvel état je veux la préparer,
Et suis impatient de le lui déclarer.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, JULIE, MATHURINE, GUÉRAULT, BABET.

BABET *accourant d'un air effrayé.*

AH! Monseigneur, de grace embrassez ma défense,
Ou je vais essuyer la plus cruelle offense.

LE MARQUIS.

De qui donc?

BABET *courant à Mathurine.*

Ah! Voici ma mere heureusement.
Maman, emmenez-moi dès ce même moment.

MATHURINE.

Eh pourquoi, mon enfant?

BABET.

Pourquoi? Monsieur le Comte
Veut me faire mourir de frayeur & de honte.

LE MARQUIS.

Eh, comment, s'il vous plaît?

BABET.

Il prétend m'épouser;
Et ne se borne pas à me le proposer;

Parce que je résiste à son dessein bisare,
Il semble maintenant que son esprit s'égare.
Ses transports vont plus loin qu'on ne peut le penser,
Et d'un enlevement il m'ose menacer.

LE MARQUIS *en souriant*

D'un enlevement ?

BABET.

Oui. Ciel ! Je vous vois sourire;
Et vous aussi, je crois.

MATHURINE.

Eh, ce qu'on va te dire
Te fera rire aussi.

BABET.

Moi, ma mere ?

MATHURINE.

Oui, mon cœur.
Viens. De toute ta force embrasse Monseigneur.

LE MARQUIS *l'embrassant.*

Chere enfant, qu'en vos bras mon transport se déploie.
Rendez graces au Ciel, & partagez ma joie.

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LA MARQUISE, LE COMTE.

LE MARQUIS.

MOn cher Comte, est-il vrai que vous aimez Babet ?

LE COMTE.

Je l'aime éperdument.

LE MARQUIS.

Mon bonheur est parfait.

Malgré vous, vous ferez revivre ma famille.

LE COMTE.

Comment?

LE MARQUIS.

En l'épousant, vous épousez ma fille.

LE COMTE.

Juste ciel!

LA MARQUISE.

Vous, ma fille?

BABET.

Aurois-je ce bonheur?

LE MARQUIS.

Oui, oui, ma chere enfant; il vous faisoit l'honneur
De s'abaisser pour vous. Votre illustre naissance
Vous rend digne à présent d'une illustre alliance.

BABET.

J'ose encore en douter.

LE MARQUIS.

C'est sans aucun sujet;
Car vous êtes Julie.

JULIE *d'un air riant; paroissant tout-à-coup.*

Et moi, je suis Babet?

LA COMTESSE.

Vous, Babet! Vous, ma fille! Ah, cela peut-il être?

JULIE.

Madame, à cet habit vous pouvez me connoître:
C'est celui de Babet, par conséquent le mien.
Je vous appartenois, je ne vous suis plus rien.
Vous aurez le bonheur de n'être plus ma mere;
[*en montrant Mathurine.*]
Voici la véritable.

LA MARQUISE.

Eh qui?

JULIE.

Votre Fermiere.

LA MARQUISE.

Quoi, Babet est ma fille ! Ah, puis-je le penser !

LE MARQUIS.

Sans doute, & vous voyez que je puis l'embrasser.

MATHURINE *à la Marquise.*

Pour vous dire le fin de ma friponnerie . . .

LE MARQUIS.

Passons sur son récit. Voici notre Julie,
Que le Ciel équitable a remise en nos mains.
De ce que je vous dis j'ai des garans certains.
Ainsi n'en doutez point. Elle embrassoit son pere ;
Et je vous la remets pour embrasser sa mere.

LA MARQUISE.

Vien, joui dans mes bras de l'amour maternel.
Oh, jour heureux ! Oh, jour à jamais solemnel !

BABET.

Jour que je dois nommer le plus beau de ma vie.

LE COMTE.

Marquis, vous sentez bien que mon ame est ravie.
Consentez-vous, Madame, à ma félicité ?

LA MARQUISE.

C'est ce que j'ai toujours ardemment souhaité.

JULIE *à Babet.*

Je vous céde mon rôle, & vais jouer le vôtre.
Le Ciel, pour en changer, nous forma l'une & l'autre.
Avant que le mystere eût été révélé,
Le naturel en nous avoit déja parlé.

LE MARQUIS *à Julie.*

Babet, votre courage aussi rare qu'insigne,
Vous fait perdre un beau rang, mais il vous en rend digne.
A votre procédé je sai ce que je dois,
Et vous serez ma fille une seconde fois.

LA MARQUISE.

Et moi, je veux toujours lui tenir lieu de mere.

JULIE.

Vous me comblez tous deux.

LE MARQUIS *à Julie.*

Guérault a su vous plaire ?
Êtes-vous mariés ? Le fait est-il certain ?

GUÉRAULT.

Le mariage est bon, quoiqu'un peu clandestin.

LA MARQUISE.

Ils se sont mariés ?

LE MARQUIS.

Oui, Babet est sa femme.

LA MARQUISE.

Qu'entens-je !

GUÉRAULT.

Et maintenant, Monsieur vaut bien Madame.

LE MARQUIS.

Jouissez avec nous de ce bienheureux jour,
Et laissons triompher la nature & l'amour.

Fin du tome huitiéme.

















